

[IV, 1] [Le manuscrit et le « reliquat » des *Misérables* contiennent tout un ensemble de textes, autographes ou de la main de Juliette, consacrés à de la philosophie politique : caractérisation de 1830 et de la monarchie de Juillet, jugement à porter sur les républicains et leurs insurrections, sur la validité de leur principe et sur celui de la monarchie, sur la révolution de 1789. Hormis la matière du chapitre initial de la quatrième partie –encore est-ce au prix de nombreuses corrections et additions-, Hugo n'en a gardé que des bribes et, pour l'essentiel, en mettant dans la bouche des « habiles », en IV, 1, 2, ce qu'il avait écrit, à la fin de 1847 et au début de 1848, en le prenant à son propre compte.

Ces textes, qui entrent dans l'orbite des *Misères*, mais ne sont liés à sa rédaction proprement dite, que de manière conjecturale, inégale et parfois très douteuse, témoignent, par leur longueur excessive, leur caractère fragmentaire et leur allure aporétique, d'un extrême embarras. Il tient aux contradictions de la pensée politique de Hugo, aggravées par celle entre sa pensée et son engagement et redoublées par le pressentiment, alors général, de la proximité d'un événement socio-politique important, voire radical. La date écrite en marge de l'un de ces feuillets, « janvier 1848 », les fait lire comme la contribution de Hugo à la réflexion inquiète qui attend et prépare la révolution de février.

Cet embarras tient sans doute aussi à la divergence, dès alors perçue sinon déjà consciente, entre l'orientation sociale progressiste du livre en cours et son orientation politique carrément conservatrice. Que ce fut elle qui entraîna l'abandon de la rédaction au lendemain de la révolution, le très long report de son achèvement et

[l'essentiel des corrections et ajouts apportés par *Les Misérables* aux *Misères*, on achève de s'en persuader en lisant ces pages laborieuses, tournant obstinément autour d'un « absolu » \(le mot est répété\) qui leur échappe. \]](#)

1831 et 1832, les deux années qui se rattachent immédiatement à la révolution de juillet, sont un des moments les plus particuliers et les plus frappants de l'histoire. Ces deux années au milieu de celles qui les précèdent et qui les suivent sont comme deux montagnes. Elles ont la grandeur révolutionnaire. On y distingue des précipices. Les masses sociales, les assises mêmes de la civilisation, le groupe solide des intérêts superposés et adhérents, les profils séculaires de l'antique formation française, y apparaissent et y disparaissent à chaque instant à travers les nuages orageux des systèmes, des passions et des théories. Ces apparitions et ces disparitions ont été nommées la résistance et le mouvement. Par intervalles on y voit luire la vérité, ce jour de l'homme.

Cette remarquable époque est assez circonscrite et commence à s'éloigner assez de nous pour qu'on puisse en saisir dès à présent les lignes principales.

Nous allons l'essayer.

La restauration fut une de ces époques intermédiaires difficiles à définir, où il y a de la fatigue, du bourdonnement, des murmures, du sommeil, du tumulte, et qui ne sont autre chose que l'arrivée d'une grande nation à une étape. Ces époques sont singulières et trompent ceux qui veulent les exploiter. Au début, on ne demande que le repos; on n'a qu'une soif, la paix; on n'a qu'une ambition, être petit. Ce qui est la traduction de

rester tranquille. Les grands événements, les grands hommes, Dieu merci, on en a assez vu, on en a par-dessus la tête. On donnerait César pour Prusias et Napoléon pour le roi d'Yvetot. «Quel bon petit roi c'était là!» On a marché depuis le point du jour, on est au soir d'une longue et rude journée, on a fait le premier relais avec Mirabeau, le second avec Robespierre, le troisième avec Buonaparte; on est éreinté. Chacun demande un lit.

Les dévouements fatigués, les héroïsmes vieillissés, les ambitions repues, les fortunes faites cherchent, réclament, implorant, sollicitent, quoi? un gîte. Ils l'ont. Ils prennent possession de la paix, de la tranquillité, du loisir; les voilà contents. Cependant en même temps de certains faits frappent à la porte de leur côté. Ces faits sont sortis des révolutions et des guerres, ils sont, ils vivent, ils ont droit de s'installer dans la société et ils s'y installent; et la plupart du temps les faits sont des maréchaux des logis et des fourriers qui ne font que préparer le logement aux princes.

En même temps que les hommes demandent le repos, les faits accomplis demandent des garanties.

Des garanties, c'est à dire la promesse que les princes ne déferont pas ce que Dieu a fait.

C'est ce que l'Angleterre demandait aux Stuarts après le protecteur; c'est ce que la France demandait aux Bourbons après l'empire.

Ces garanties sont une nécessité des temps. Il faut bien les accorder. Les princes les «octroient», mais en réalité c'est la force des choses qui les donne. Vérité profonde et utile à savoir, dont les Stuarts ne se doutèrent pas en 1662, que les Bourbons n'entrevirent même pas en 1814.

La famille prédestinée qui revint en France quand l'empereur tomba eut la simplicité fatale de croire que c'était elle qui donnait, et que ce qu'elle avait donné elle pouvait le reprendre; que la maison de Bourbon possédait le droit divin, que la France ne possédait rien, et que le droit politique concédé dans la charte de Louis XVIII n'était autre chose qu'une branche du droit divin, détachée par la maison de Bourbon et gracieusement donnée au peuple jusqu'au jour où il plairait au roi de s'en ressaisir. Cependant, au déplaisir que le don lui faisait, cette royale famille aurait dû sentir qu'il ne venait pas d'elle.

Elle fut hargneuse à chaque progrès, à chaque épanouissement de la nation. Elle rechigna. Le peuple le vit.

La restauration crut qu'elle avait de la force parce que l'empire avait été emporté devant elle comme une décoration de théâtre. Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait été apportée elle-même de la même façon. Elle ne vit pas qu'elle aussi était dans cette main qui avait ôté de là Napoléon.

Elle crut qu'elle avait des racines parce qu'elle était le passé. Elle se trompait; elle avait été l'arbre, elle ne l'était plus. Elle oubliait le coup de hache de 93. Ses racines maintenant n'étaient plus à elle mais à la nation. Ses racines n'étaient plus le droit d'une famille, mais l'histoire d'un peuple. Elles étaient partout, excepté sous le trône.

La maison de Bourbon était pour la France le nœud illustre de l'histoire, mais n'était plus l'élément principal de sa destinée et la base de sa politique. On pouvait se passer des Bourbons; il y avait eu solution de continuité;

ils ne s'en doutaient pas. Et comment s'en seraient-ils doutés, eux qui se figuraient que Louis XVII régnait le 9 thermidor et que Louis XVIII régnait le jour de Marengo? Jamais, depuis l'origine de l'histoire, les princes n'avaient été si aveugles en présence des faits et de la portion d'autorité divine qu'ils contiennent et qu'ils promulguent. Jamais le droit des rois n'avait nié à ce point le droit de la grandeur.

Erreur fatale qui amena cette famille à remettre la main sur les garanties «octroyées» en 1814, sur les concessions, comme elle les qualifiait. Chose triste! ce qu'elle nommait ses concessions, c'étaient nos conquêtes; ce qu'elle appelait nos empiétements, c'étaient nos droits.

Lorsque l'heure lui sembla venue, la restauration, se supposant victorieuse de Bonaparte et enracinée dans le pays, c'est-à-dire se croyant forte et se croyant profonde, prit brusquement son parti et risqua son coup. Un matin elle se dressa en face de la France, et élevant la voix, elle contesta le titre collectif et le titre individuel, à la nation la souveraineté, au citoyen la liberté. En d'autres termes, elle nia à la nation ce qui la faisait nation et au citoyen ce qui le faisait citoyen.

C'est là le fond de ces actes fameux qu'on appelle les ordonnances de juillet.

La restauration tomba.

Elle tomba justement. Cependant, disons-le, en somme et en tenant compte de tout, Dieu fit de grandes choses par elle.

Sous la restauration il habitua la nation à la discussion dans le calme, ce qui avait manqué à la république, et à la grandeur dans la paix, ce qui avait manqué à l'empire. Il fit de la France libre et forte un

spectacle encourageant pour les autres peuples de l'Europe. La révolution avait eu la parole sous Robespierre; le canon avait eu la parole sous Bonaparte; sous Louis XVIII et Charles X Dieu donna la parole à l'intelligence. Le vent cessa, le flambeau se ralluma. On vit travailler pendant quinze ans, en pleine paix, en pleine lumière, ces grands principes, si vieux pour le penseur, si nouveaux pour l'homme d'état : l'égalité devant la loi, la liberté de la conscience, la liberté de la parole, la liberté de la presse, l'accessibilité de toutes les aptitudes à toutes les fonctions. Cela alla ainsi jusqu'en 1830. Les Bourbons furent un instrument de civilisation qui cassa dans les mains de la providence.

Leur chute fut pleine de grandeur, non de leur côté, mais du côté de la nation. Eux descendirent du trône avec gravité, mais sans la sérénité hautaine de Charles I^{er}, sans l'indignation sublime de Napoléon. Ils déposèrent la couronne et ne gardèrent pas d'auréole. Ils furent dignes et simples, mais ils ne furent pas augustes. Ils manquèrent dans une certaine mesure à la majesté de leur malheur. Ce fut un regret pour les hommes dévoués qui aimaient leurs personnes et pour les hommes sérieux qui aimaient leur race. Le peuple, lui, fut admirable. La nation attaquée un matin à main armée par une sorte d'insurrection royale, se sentit tant de force qu'elle n'eut pas de colère. Elle se défendit, se contint, remit les choses à leur place, le gouvernement dans la loi, les Bourbons dans l'exil, hélas! et s'arrêta. Elle prit le vieux roi Charles X sous ce dais qui avait abrité Louis XIV, et le posa à terre doucement. Elle ne toucha aux personnes royales qu'avec amour, tristesse et respect. Ce ne fut pas un homme, ce ne furent pas quelques hommes, ce fut la France, la France entière,

la France victorieuse et enivrée de sa victoire, qui sembla se rappeler et qui pratiqua aux yeux du monde entier ces belles paroles de Guillaume du Vair après la journée des barricades : – «Il est aysé à ceux qui ont accoutumé d'effleurer les faveurs des grands et saulter, comme un oyseau de branche en branche, d'une fortune affligée à une florissante, de se montrer hardis contre leur prince en son adversité; mais pour moy la fortune de mes roys me sera toujours vénérable, et principalement des affligés.»

Les Bourbons emportèrent le respect, mais non le regret. Comme nous venons de le dire, leur malheur fut plus grand qu'eux. Ils s'évanouirent à l'horizon.

La Révolution de juillet eut tout de suite des amis et des ennemis dans le monde entier. Les uns se précipitèrent vers elle effarés d'enthousiasme et de joie, les autres s'en détournèrent, chacun selon sa nature. Ces vastes clartés éblouissent les aigles et aveuglent les hiboux.

Il n'y eut pas beaucoup d'aigles parmi les princes de l'Europe. La plupart au premier moment fermèrent les yeux, blessés et stupéfaits, et ne les rouvrirent que pour menacer. Colère qui se comprend, colère qui s'excuse. Cette étrange révolution avait à peine été une secousse; elle n'avait pas même fait à la royauté vaincue l'honneur de la traiter en ennemi et de verser son sang. Elle avait remplacé presque tranquillement un trône par un trône. Aux yeux des gouvernements despotiques toujours intéressés à ce que la liberté se calomnie elle-même, la révolution de juillet avait eu le tort d'être formidable et de rester pure. Rien du reste ne fut tenté contre elle. Les plus mécontents, les plus irrités, ne pouvaient se dérober devant elle à ce respect mystérieux qu'on éprouve en

présence des événements dans lesquels on sent la collaboration de la providence.

La révolution de juillet est le triomphe du droit terrassant le fait. Chose pleine de splendeur.

Le droit terrassant le fait. De là l'éclat de la révolution de 1830, de là sa douceur aussi. Le droit qui triomphe n'a nul besoin d'être violent.

Le droit, c'est le juste et le vrai.

Le propre du droit, c'est de rester éternellement beau et pur. Le fait, même le plus nécessaire en apparence, même le mieux accepté des contemporains, s'il n'existe que comme fait et s'il ne contient que trop peu de droit ou point du tout de droit, est destiné infailliblement à devenir, avec la durée du temps, difforme, immonde, peut-être même monstrueux. Si l'on veut constater d'un coup à quel degré de laideur le fait peut arriver, vu à la distance des siècles, qu'on regarde Machiavel. Machiavel, ce n'est point un mauvais génie, ni un démon, ni un écrivain lâche et misérable, ce n'est rien que le fait. Et ce n'est pas seulement le fait italien, c'est le fait européen, le fait du seizième siècle. Il semble hideux en présence de l'idée morale du dix-neuvième.

Cette lutte du droit et du fait qui dure depuis l'origine des sociétés n'a jamais peut-être été plus nettement dessinée et plus comprise de la part du droit, que dans la révolution de 1830. Terminer le duel, amalgamer l'idée pure avec la réalité humaine, faire pénétrer pacifiquement le droit dans le fait et le fait dans le droit, voilà le travail des sages.

Ces grandes proclamations du droit, si sereines qu'elles soient, ne se font pourtant point sans ébranlement. Aussi, une fois le droit proclamé, il faut

raffermir l'état. La liberté assurée, il faut songer au pouvoir.

Le premier besoin d'un peuple après une révolution, quand ce peuple fait partie d'un continent monarchique, c'est de se procurer une dynastie. De cette façon il peut avoir la paix après sa révolution, c'est à dire le temps de panser ses plaies et de réparer sa maison.

Or il n'est pas toujours facile de se procurer une dynastie.

A la rigueur, le premier homme de génie ou même le premier homme de fortune venu suffit pour faire un roi. Vous avez dans le premier cas Bonaparte et dans le second Iturbide. Mais la première famille venue ne suffit pas pour faire une dynastie.

Après une révolution, quelles sont les qualités du roi qui en sort? il peut être et il est utile qu'il soit révolutionnaire, c'est à dire participant de sa personne à cette révolution; qu'il y ait mis la main; qu'il s'y soit compromis, ou illustré; qu'il en ait touché la hache ou manié l'épée.

Quelles sont les qualités d'une dynastie? elle doit être nationale, c'est à dire révolutionnaire à distance, non par les actes commis, mais par les idées acceptées. Elle doit se composer de passé et être historique, se composer d'avenir et être sympathique.

Tout ceci explique pourquoi les premières révolutions se contentent de trouver un homme, Cromwell ou Napoléon, et pourquoi les deuxièmes veulent absolument trouver une famille, la maison de Brunswick ou la maison d'Orléans.

En 1830, Charles X tombé, une sorte d'acclamation née de ce grand instinct et de ce grand bon sens que la

nécessité développe au cœur des peuples poussa au trône le chef de la famille d'Orléans. Les maisons royales ressemblent à ces figuiers de l'Inde dont chaque rameau en se courbant jusqu'à terre y prend racine et devient un figuier. Chaque branche peut devenir une dynastie.

A la seule condition de se courber jusqu'au peuple.

De quelque façon qu'on le considère, Louis-Philippe d'Orléans fut un grand choix du sort. Prince remarquable, homme rare, préparé à la couronne par les vicissitudes, par l'exil, par l'infortune, même par la misère; portant la triple empreinte de la vieille race royale qui l'avait produit, de la république révolutionnaire qui l'avait éprouvé, et de la bourgeoisie qui le couronnait. L'heure où l'histoire parle avec son accent vénérable et libre n'a pas sonné pour le roi Louis-Philippe. Le penseur réserve son jugement, passe et salue.

Une fois le serment prêté par le roi à la nation et par la nation au roi, auguste échange de paroles, fusion de deux cœurs qui n'en doivent plus faire qu'un, le pouvoir se constitua.

La résistance naquit le lendemain. Peut-être même était-elle née la veille.

La révolution de juillet avait été peu acceptée hors de France par les rois. En France elle avait été diversement interprétée. Dieu livre aux hommes ses volontés visibles dans les événements, texte sombre écrit dans une langue mystérieuse. Les hommes en font sur le champ des traductions, traductions hâtives, incorrectes, pleines de fautes, de lacunes et de contre-sens. Bien peu d'esprits comprennent la langue divine. Les plus sagaces, les plus calmes, les plus profonds, déchiffrent lentement et quand ils arrivent avec leur texte, la besogne est faite depuis

longtemps, il y a déjà vingt traductions sur la place publique. De chaque traduction naît un parti, et de chaque contre-sens une faction; et chaque parti croit avoir le seul vrai texte, et chaque faction croit posséder la lumière.

Hâtons-nous de dire que souvent hélas, le pouvoir [*variante sans choix* : « le gouvernement »] lui-même est une faction.

Pour beaucoup le pouvoir étant né d'une révolte, on avait droit de révolte contre lui. Erreur, car dans l'événement de juillet, le révolté, ce n'était pas le peuple, c'était Charles X. Le pouvoir était né, non d'une révolte, mais d'une révolution, ce qui est précisément le contraire. Toute révolution contient en elle sa légitimité, qu'elle déshonore quelquefois, mais qui persiste, même souillée, qui survit, même ensanglantée. Le pouvoir de 1830 était donc sorti, non d'un accident, mais de la nécessité. Il était parce, qu'il fallait qu'il fut.

Cependant l'erreur suffisait pour que la situation de ce pouvoir, si récemment installé, si vite assailli, fût grave. En guerre les erreurs sont d'excellents projectiles.

Les partis donc commencèrent sur le champ à faire la vie dure au gouvernement de juillet. Il dut, né d'hier, combattre aujourd'hui.

De tous les partis qui se dressaient en face du pouvoir nouveau, le parti républicain [[Le manuscrit autographe s'arrête ici. Il n'est pas exclu que cette dernière phrase ait été destinée à lier ce qui précède au développement, d'abord autonome, qui suit](#)]

De tous les partis [*variante sans choix* : « De toutes les factions »] qui se dressaient en face du pouvoir nouveau, le parti républicain était le plus redoutable parce qu'il

s'appuyait sur une certaine logique fière qui est ce qu'il y a de plus vivace et de plus profond dans l'homme.

Ce parti, de quelque manière qu'on le jugeât d'ailleurs, avait une grande physionomie. Il était peu nombreux, mais dense, compacte, solide, plein d'unité, quoique pénétré d'anarchie. Il pensait comme une foule et marchait comme un homme.

Sincère, loyal, violent, habituellement injuste avec éternel fond d'équité; indifférent, presque ennemi, aux lettres et au arts, c'est à dire à ce qui fait la puissance la plus durable et la plus humaine des peuples; mettant sur la même ligne la probité et l'austérité, ce qui est une erreur, car l'excès est possible à l'austérité et ne l'est pas à la probité; pas assez indigné des abominables fureurs de 93; faisant parfois la faute d'admirer Brutus plus que Caton et Marat plus que Brutus; faisant souvent aussi l'autre faute non moins grave de montrer haineux aux supériorités naturelles autant qu'aux supériorités sociales; fanatique dans le scepticisme universel, farouche au milieu de la douceur des mœurs; ayant du reste d'admirables instincts et des lueurs magnanimes, profondément épris de toutes les grandeurs collectives de la France, déployant en toute occasion une témérité qui faisait à la fois sa gloire et sa perte; assez héroïque dans le combat pour faire croire qu'il aurait pu être chevaleresque dans la victoire, le parti républicain formait dans la nation un groupe extraordinaire.

Nous ne confondons pas avec le vrai et grand parti républicain une minorité imperceptible dans le parti même, qui exagérait les exagérations faisait de l'horreur à froid, n'aimait dans la révolution que la terreur, et admirait la guillotine. Ce petit parti voulait être

formidable [*variante sans choix* : « effrayant »] et parvint à être ridicule. Il se déclarait enfanté par la Montagne; soit. Nous eûmes la souris.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le pouvoir et la législation ont maîtrisé le parti républicain, mais, nous n'hésitons pas à le dire, nous sommes de ceux qui regrettent que la loi lui ait imposé silence. C'est à notre sens une maladresse mêlée à une injustice. On ne fait jamais complètement taire une opinion. Si on la comprime du côté de la théorie, elle s'échappe par la polémique. Son raisonnement bâillonné, mais sa colère trouve moyen de prendre la parole.

Voici, du reste, sommairement, quelques-unes des objections qui pouvaient être opposées, par les penseurs désintéressés et solitaires, au parti républicain :

Par suite de ce besoin de traditions qui est dans la nature humaine et que subissent même les partis les plus résolus à rompre avec le passé et les hommes les plus déterminés à ne point avoir d'aïeux, le parti républicain de 1831 s'est replacé sur le terrain de 92, de 93 et de 94, et s'était borné pour toute œuvre à proclamer de nouveau les généralités grandioses de la Convention, entre autres la fameuse déclaration des l'homme et du citoyen. Or, à notre sens, ce n'était plus la question. D'une part, ces grands documents, qu'on pourrait appeler les actes héroïques de la pensée révolutionnaire n'étaient ni obliérés ni prescrits. D'autre part ils n'étaient plus à l'ordre du jour immédiat. C'étaient désormais des faits acquis au genre humain, les uns comme fondements réels du droit, les autres comme renseignements pour les révolutions futures; la civilisation est maintenant occupée

à élaborer d'autres faits. C'est ce que le parti républicain semblait méconnaître.

Ceci veut être développé en quelques lignes.

A nos yeux, le principal titre de grandeur de la révolution française, ce qui démontre sa réalité profonde et sa nécessité, c'est qu'elle stipula pour le monde, et que, dans ses déclarations démesurées adressées au genre humain tout entier, elle a paru presque oublier la France. Elle eut des idées immenses qui dépassaient la frontière; elle enfanta des principes d'une telle stature qu'ils durent dès le premier jour s'appuyer, non sur le génie propre d'une nation, mais sur l'esprit humain tout entier; elle engendra de tels résultats qu'aucun peuple, si grand qu'il fût, n'eût suffi à les contenir. La révolution française répétons-le, ce fut sa gloire, fut désintéressée. Elle se dévoua à la propagation des idées pures. Elle n'eut même pas ce grand égoïsme de la nationalité. La révolution d'Angleterre fut une révolution anglaise; la révolution de France fut une révolution de l'humanité.

La révolution d'Angleterre fonda une liberté insulaire, une religion insulaire, un schisme insulaire, et ne jeta pas une idée générale au continent. La révolution française mit le feu dès le premier jour à toute la pensée humaine à la fois, et éblouit subitement le monde par l'embrasement magnifique des vérités universelles. Pendant quatre ans tout l'horizon fut en feu.

Aujourd'hui encore la réverbération de ce prodigieux foyer d'idées séparé de nous par près d'un demi-siècle et sur lequel a tombé déjà la cendre de quarante années, suffit pour donner à toute la France aux yeux de l'Europe un flamboiement étrange, sinistre pour les uns, sublime pour les autres.

La révolution anglaise n'était que la délivrance [*en surcharge* : « réforme » et *variante sans choix* : « protestation »]; la révolution française, c'est la liberté.

[*addition, peut-être de l'exil* : « La révolution française est une révolution mère. On trouvera des dérivés de cette révolution dans toutes les langues que parlera désormais la pensée des peuples. »]

Notre révolution donc considérée dans son effet moral et dans son résultat philosophique, est une grande modification à la civilisation humaine.

[*une ligne et demie barrée, remplacé, pendant l'exil, par* : « Au sommet où se place la philosophie de l'histoire, ce qui n'est que local et transitoire dans cette révolution immortelle disparaît, et l'on n'aperçoit même plus »] deux choses qu'il ne faut pourtant jamais oublier, car l'une est son mérite et l'autre est son crime : le territoire héroïquement défendu, la place publique affreusement [*corrige « lâchement »*] ensanglantée.

La révolution française, nous le répétons, a eu toute la figure d'une révolution générale : 93 est l'éruption colossale de toutes les haines, des esclaves contre les maîtres, des petits contre les grands, des pauvres contre les riches, des envieux contre les enviés, des misérables contre les heureux, des opprimés, contre les oppresseurs, amoncelées dans la profondeur et l'obscurité des âmes depuis huit siècles. C'est le bouillonnement de l'univers dans le grand cratère français. La convention, quand on considère sa figure formidable et ses proportions monstrueuses, n'apparaît plus à l'esprit comme l'assemblée d'un peuple, mais comme le concile violent du genre humain furieux. Les personnes disparaissent devant cette assemblée géante; il ne reste plus que des idées.

Cela ne ressemble ni à un Sénat, ni à un aréopage, ni à une chambre, ni à un parlement; cela a d'autres

dimensions; ces hommes effrayants qui s'agitent là dans les ténèbres sont parfois au-dessus, parfois au-dessous de l'humanité, toujours au delà. Les principaux d'entre eux semblent appartenir à cette race fabuleuse de monstres qui étaient en même temps des demi-dieux. La convention est tantôt un panthéon, tantôt un pandæmonium. C'est là à notre avis la suprême originalité de cette assemblée unique, les vrais personnages qui luttent dans cette enceinte et qui s'y prennent corps à corps, ce sont des idées. De ces bancs couverts d'ombre et pleins de tumulte, de ces sièges où s'agitent bras nus et coiffés du *[variante sans choix (mais non sans pertinence) : « d'un »]* bonnet rouge des législateurs en sabots, de cette tribune qui semble par moments disparaître dans les nuées et dans les éclairs, de cette Gironde, de cette Montagne, il sort des abstractions ni s'en vont dehors, à la clarté du ciel, sous les yeux du peuple entier, exterminer d'autres abstractions. Le régicide anglais, c'est la décapitation d'un roi; le régicide français, c'est la décapitation de la royauté.

Pour la révolution d'Angleterre, Charles I^{er} était un obstacle; pour la révolution de France Louis XVI est un prétexte. On dresse l'échafaud dans les deux cas.

Seulement, il nous est impossible de ne point faire en passant cette marque, la convention s'est trompée; la convention, effarée et comme aveuglée par les fantasmagories vertigineuses qu'elle avait devant les yeux, n'a pas su clairement ni vu distinctement ce qu'elle faisait. De même qu'elle appelait l'anarchie liberté, elle a appelé la royauté tyrannie. En réalité, elle n'a pas plus décapité la royauté qu'elle n'a jugé Louis XVI; elle a le 21 janvier, le même jour, sur le même échafaud, mis à

mort un roi agneau et décapité la tyrannie. En menant à fin l'œuvre fatale du régicide, elle a accompli tout ensemble et mêlé dans la même action une grande et terrible justice et une abominable iniquité; elle a du même coup châtié quelque chose et assassiné quelqu'un. Quant à la royauté, la convention ne lui a fait aucun mal. Un roi est un homme, la tyrannie est un abus; on peut les tuer. La royauté un principe *[variante non choisie : « une idée »]* comme la liberté elle-même; or les principes *[variante sans choix : « les idées »]* sont immortels *[variante sans choix : « immortelles »]*, et il n'est pas plus donné à l'anarchie de tuer la royauté qu'à la tyrannie de tuer la liberté.

Tous les actes de notre révolution, les actes exécrables *[corrigé par : « frénétiques »]* comme les actes grandioses, ont cet aspect de généralité *[corrigé par : « d'universalité »]*. Tous veulent atteindre à la fois quelque chose chez tous les peuples et chez tous les hommes, soit pour édifier, soit pour détruire. La révolution n'écrase les individus que pour l'idée qu'ils représentent. On vient de le voir pour Louis XVI; cela n'est pas moins vrai pour les prêtres et pour les nobles. La massue de septembre écrase la superstition, la guillotine tue la noblesse.

Jamais rien de local, jamais rien de personnel, dans l'intention du moins. Marat est de bronze Robespierre est de marbre. L'un est la haine, l'autre est l'envie. Ni l'un ni l'autre ne sont des êtres humains. Ce sont des passions vivantes et faites chair, mais n'ayant ni cœur ni entrailles; ce sont des esprits terribles qui offrent des exemples aux nations.

Du reste l'œuvre qu'ils accomplissent est formidable. Eux-mêmes sont promis à l'exemple. Ils ont excédé leur mission, ils ont souillé leur principe, ils seront châtiés. Ils

ont décrété la fraternité, puis ils ont décrété l'échafaud, ils ont proclamé la concorde et réalisé la mort; ils donneront l'exemple de l'expiation. Les hommes de révolutions déroulent une longue chaîne et la font tomber dans l'abîme. A chaque chaînon est liée une victime. Ils regardent dans une sorte de triomphe effrayant la chaîne descendre et toutes ces têtes, l'une après l'autre, s'enfoncent en hurlant dans les ténèbres. Tout à coup, ils poussent un cri terrible, ils se sentent tirer vers la chute, ils s'aperçoivent avec épouvante que c'est à leur pied que le dernier chaînon est attaché. Ils reculent, ils se débattent, il est trop tard, le poids de ce qu'ils ont fait les emporte, toute la chaîne est dans le précipice et les entraîne avec elle.

[addition, peut-être de l'exil : « Ne rouvrons pas ces temps redoutables. »]

Ainsi, dans cette époque offerte par la providence à la contemplation du monde entier, tout, jusqu'à l'expiation, a la dimension titanique.

Ce caractère de généralité colossale, ce caractère de cosmopolitisme propre à la révolution française, n'est nulle part peut-être plus profondément marqué que dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen présentée par Robespierre à la convention. Cette déclaration se développe et se déploie en trente-huit articles, on pourrait dire en trente-huit versets. On y trouve des choses d'une grandeur extraordinaire qui, si elles étaient plus calmes, si elles n'avaient pas je ne sais quel accent irrité et sauvage, sonneraient presque comme des affirmations de la conscience humaine. Ainsi le paragraphe 28 :

« 28. Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé.

« Il y a oppression contre chaque membre du corps social lorsque le corps social est « opprimé. »

Ainsi encore les paragraphes 35, 36, 37, 38 :

« 35. Les hommes de tous les pays sont frères, et les différents peuples doivent s'entr'aider, « selon leur pouvoir, comme les citoyens du même état.

« 36. Celui qui opprime une nation se déclare l'ennemi de toutes.

« 37. Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les progrès de la liberté et anéantir les « droits de l'homme, doivent être poursuivis partout, non comme des ennemis ordinaires, mais « comme des assassins et comme des brigands rebelles.

« 38. Les rois, les aristocrates, les tyrans quels qu'ils soient, sont des esclaves révoltés contre « le souverain de la terre qui est le genre humain, et contre le législateur de l'univers, qui est la nature. »

Qui ne sent que dans ces hautes paroles toute nationalité s'évanouit? Ici le sentiment local se dissout complètement dans le sentiment cosmopolite. Dans la politique et dans la vie, les intérêts propres des nations veulent être étudiés de plus près. Pour qui relit, après ces trente-sept années écoulées, le mémorable document initial de la révolution française, ce n'est point l'homme d'état qui parle, c'est le philosophe, c'est le poète, c'est le penseur, c'est le rêveur. Mérite immense le premier jour d'une révolution, immense défaut le lendemain.

Car, et c'est là qu'il faut bien en venir, un tel langage, qui est presque génésiaque, convient à l'aurore des mouvements sociaux et populaires; mais plus tard, ce haut langage manque de propriété, et ne se superpose plus

ni aux idées, ni aux hommes ni aux événements de la seconde période.

Les révolutions vraies se rapprochent, le premier jour, de l'humanité, le deuxième, de la nationalité. Le premier jour, dans cet enivrement qui accompagne la promulgation, et ce qu'on pourrait appeler la découverte des grands principes, les yeux remplis des sombres éblouissements de l'avenir, on peut ne plus rien savoir du passé, nier l'histoire, rompre la tradition, raturer au hasard les anciens titres de tout un peuple, construire à la hâte sur le vieux sol européen, comme si l'on était sur la terre vierge d'Amérique, une république qui ne tient à rien autour d'elle, oublier qu'en Amérique une république ne lutte que contre les sauvages et qu'en Europe elle lutte contre la civilisation; on peut enfin tout tenter, tout essayer, tout recommencer, tout refaire à neuf, la législation, la constitution, les mœurs, l'état.

Le deuxième jour on doit se rappeler tout ce qu'on avait oublié le premier, rentrer dans la pratique et dans l'application, étudier la réalité, tenir compte de l'histoire, des faits, des traditions, des nécessités, des habitudes sociales, des préjugés, des mœurs, du bien et du mal, de tout ce qui constitue l'originalité d'un peuple et la forme séculaire d'un empire; on doit accepter enfin son pays tel qu'il est et en tirer le plus de parti possible.

Or la révolution de 1830 était le second jour de la révolution de 1789.

Voilà ce qu'eurent le tort d'oublier ceux qui après 1830 promulgèrent une seconde fois la déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Ils ne furent pas de leur temps; ils refirent le second jour l'œuvre du premier.

Il s'attachèrent à une forme morte au lieu d'étudier et de féconder le fond vivant.

Les tentatives républicaines qui coïncidèrent avec cette promulgation de la déclaration des droits de l'homme furent également des actes irréfléchis.

[Le texte qui suit a sans doute été, initialement, un développement indépendant. Il est lié à un autre, sans qu'on sache lequel, par l'ajout, en tête, de « Et puis, » avec, en variante biffée : « Je m'explique ».]

Ce qui importe à la grandeur d'un peuple, ce n'est pas la forme république ou la forme monarchie, c'est l'unité de la nation. En soi, à la seule condition qu'elles se produisent selon leur loi locale et naturelle, la monarchie et la république se valent; la république est capable de pouvoir, la monarchie est capable de liberté.

Seulement une fois qu'une nation a trouvé la forme sous laquelle son unité se développe le mieux, il faut qu'elle s'y tienne. La forme républicaine, six siècles de puissance et d'accroissement continus le prouvent, était celle qui convenait à Rome; le jour où la république romaine est devenue empire romain, c'est à dire le jour où elle s'est faite monarchie, sa décadence a commencé. La forme monarchique, huit siècles de puissance et d'accroissement continus le prouvent, est celle qui convient à la France; le jour où la France se ferait république, il lui arriverait ce qui est arrivé à Rome se faisant monarchie. Elle commettrait, en la retournant, la même faute. Un romain monarchique, un français républicain, c'est le même homme qui se trompe de la même façon.

La décadence commencerait. Ceci est tellement vrai que, pour n'indiquer en passant qu'une preuve entre mille, le lendemain du jour où la république fut établie, la fédération se déclara. Or qu'est-ce que la fédération? la première phase du démembrement. Qu'est-ce que le démembrement? la mort. Jamais la monarchie n'avait eu besoin de se proclamer une et indivisible.

L'unité d'une nation est un fait de végétation mystérieuse, et résulte du sol, du climat, des circonstances, surtout du génie propre de la nation elle-même, de son espèce, pourrait-on dire. Telle nation pousse république, telle autre monarchie. Telle nation se forme du groupe de plusieurs unités, et pousse forêt comme l'Allemagne, comme l'Italie au moyen-âge, comme la Grèce dans l'antiquité; telle autre nation naît et grandit dans son isolement, prend tout le terrain ou tout l'espace autour d'elle et devient un grand chêne comme l'Angleterre, comme la France. Quand le fait est produit, il est fatal. N'y touchez pas. L'unité, c'est l'absolu. Vouloir refaire autrement cette forme sociale que Dieu a faite ainsi, ce serait attaquer la vitalité même de cette nation. Il n'y a pas d'orthopédie qui redresse et façonne les peuples à la fantaisie des utopistes. D'une monarchie toute venue on ne peut pas plus faire une république, et réciproquement, qu'on ne pourrait faire un tilleul d'un orme ou un cèdre d'un sapin.

Une fois qu'elles sont formées, respectons ces grandes unités monarchiques ou républicaines qui sont la figure même des nations. N'y portons pas la hache par la raison étrange qu'un autre feuillage nous conviendrait mieux.

Acceptons d'un cœur reconnaissant et pieux l'ombre que nous donne ce grand arbre, ne l'abattons pas. – Ce grand arbre, c'est la patrie.

Dans tous les cas, que ceux qui avec un esprit élevé, une raison loyale, une volonté droite, une fermeté honnête et généreuse, imaginent de pareilles transformations, en soient avertis; elles sont impossibles. La France de l'avenir doit se composer des mêmes éléments que la France du passé et la France du présent; éléments modifiés, mais conservés; améliorés mais reconnaissables. La France doit continuer d'adhérer avec elle-même sous peine de n'être plus la France. A la place de cette monarchie, vous voulez une république. Soit. Mais êtes-vous résignés à ceci : ce n'est plus la France. C'est la plantation d'un autre arbre.

Et puis d'une vieille monarchie de quatorze siècles, cœur, âme, centre, clef de voûte de l'antique continent monarchique européen, faire une toute jeune république soutenue par l'enthousiasme, suspendue dans l'idéal, isolée dans l'azur, quel beau rêve, mais quel rêve!

En France donc, en admettant qu'au point de vue de la spéculation pure et de l'utopie, la république ait pour elle la logique, la monarchie a pour elle la raison.

Le pouvoir fondé en août 1830 était donc en présence de deux faits : au dehors l'Europe défiante, au dedans la nation inquiète. On entendait gronder sourdement les masses remuées à la fois par le travail extérieur des partis et par le travail intérieur des systèmes, double action qui mène les colères jusqu'à l'émeute et les réformes

jusqu'aux révolutions. Situation compliquée et grave qui s'offrait comme une énigme à la tristesse des penseurs.

La royauté tombée laissait derrière elle, comme un temple écroulé qui laisse deux colonnes, deux hommes imposants qui l'avaient soutenue, deux personnages majestueux qui tous deux l'avaient fidèlement et sévèrement aimée, et qui représentait aux yeux des générations nouvelles, avec une sorte de grandeur idéale, l'un le chevalier, l'autre le bourgeois de l'ancien régime : M. de Chateaubriand et M. Royer-Collard. La révolution de juillet, cette nouveauté où entrait la France, apparut à ces deux grands vieillards comme la pente profonde et sombre de l'inconnu. Pente fatale avec l'imprévu pour précipice. M. de Chateaubriand s'arrêta court; M. Royer-Collard conduisit la patrie quelques pas plus loin.

C'était l'ombre en effet qu'on avait devant soi. Il était impossible de reculer. Il n'y avait que deux partis à prendre : s'y précipiter ou y avancer à tâtons.

Les prudents disaient :

– Doucement. Il importe d'abord de rassurer l'Europe. L'Europe est accoutumée à voir la France passer d'une révolution à la guerre. Détrompons les rois en ne bougeant pas.

Sans doute le but de la France au dix-neuvième siècle, c'est l'affermissement national, c'est l'établissement continental des grandes idées que la révolution française a dégagées. Ces idées doivent être en Europe comme dans leur cité, en France comme dans leur forteresse.

De là, elles rayonneront sur le monde.

Aujourd'hui on les appelle les idées françaises, dans cent ans on les appellera les idées européennes. Oui, c'est

là ce qu'aucune couronne ne doit méconnaître, ce qu'aucune couronne de doit oublier, en Europe elles sont chez elles. Elles sont là où est la sociabilité humaine. Mais elles n'ont besoin pour vaincre que de la paix et du temps. La guerre avec ses chances peut leur être mauvaise et les retarder. Ce qu'il leur faut, c'est qu'on ne les trouble pas. Pour cela il suffit de faire remarquer aux cabinets européens qu'elles contiennent autant de dangers que de bienfaits; que, si on les attaque, elles se défendront jusqu'à refaire la barbarie autour d'elles, que si on les laisse faire, elles feront la civilisation. Car elles sont formidables et pacifiques; elles découlent de la révolution et de l'évangile; elles tiennent à la fois de Robespierre et de Jésus.

Restons donc en repos. N'agitions rien, ne provoquons pas, ne remettons aucun point du passé en question. Attendons l'avenir qui est évidemment pour nous, et en attendant, faisons la révolution de juillet bonne personne. D'ailleurs pas de finances, pas d'arsenaux, pas de flotte, pas d'armée, un contre dix, quelle guerre ferions-nous?

[La première ligne, qui lie ce fragment au précédent semble avoir été ajoutée après coup.]

Les impatientes répondaient :

– Quoi! Après avoir chassé Charles X, après avoir balayé les Bourbons, les vieilleries, l'arbitraire, l'ancien régime, au moment où les peuples pleins de joie et d'enthousiasme ont les yeux sur nous et disent : Voilà la grande France qui recommence les grandes choses, reculer! garder le bât de l'Europe, subir les traités de Vienne, accepter la frontière que nous a faite 1815, ne pas reprendre le Rhin, la Belgique, le Piémont, ne pas rentrer

dans nos limites naturelles, ne pas tendre la main à la Pologne, à la Lombardie, à Naples, à l'Espagne et à l'Irlande par-dessus la tête de l'Angleterre, manquer aux espérances des peuples, mentir à notre mission, mettre le drapeau tricolore dans notre poche, respecter le lion de Waterloo, prendre des biais, baisser la voix, mettre les pouces, patienter, fléchir, plier, trembler! ah!

Faire la révolution de juillet petite, c'est une faute! faire la France lâche, c'est un crime! Nous n'avons pas d'armée, mais nous avons les peuples, nous n'avons pas de finances, mais nous avons la révolution. Pour marcher il suffit d'avoir des pieds, il n'est pas nécessaire d'avoir des souliers. La jeune armée d'Italie l'a prouvé sous Bonaparte. D'ailleurs les rois sont pris au dépourvu comme nous, autant que nous, plus que nous! Avançons, ils reculeront. Prenons ce qui est à nous et donnons à tous les peuples ce qui est à eux. Dans tout cela il n'y aura que les rois de dépouillés. Tout le monde gagnera, excepté les couronnes. Nous avons pour nous à défaut d'armée organisée, une immense force morale, la sympathie universelle, l'enthousiasme, l'espérance, la confiance des nations, l'attente des opprimés. Nous ne serons pas les étrangers, nous serons les libérateurs. La marche sur Rambouillet, recommençons-la, faisons-la sur Milan et sur Vienne. Nous n'avons qu'un pas à faire. Les rois céderont et lâcheront pied. Quoi! laisser échapper cette occasion de redevenir la grande et fière et puissante France; centre des peuples, foyer des idées, appui des faibles, assez forte pour délivrer l'Europe et assez haute pour la dominer! Quoi! les rois sont là tout pâles autour de nous! Ce sont eux qui tremblent et c'est nous qui avons peur!

Avant d'aller plus loin faisons toute réserve, et qu'il soit bien entendu que nous ne contestons ici aucun des inconvénients attachés aux dynasties, à la royauté et aux pouvoirs héréditaires, inconvénients moindres sans doute, mais tout aussi réels que les dangers inhérents aux présidences révocables, aux consulats à vie et aux suprématis électives. Ceci dit une fois pour toutes, nous continuons.

Une nation s'incarne parfaitement dans une dynastie et voici pourquoi : – Ce qui constitue une nation, c'est son unité; or l'unité se compose de deux éléments, l'indivisibilité et la perpétuité. Ces deux éléments, la famille les contient; on peut dire même absolument qu'elle s'en compose. L'unité d'une famille peut donc se superposer étroitement à l'unité d'une nation, et représenter dans la réalité la plus concrète, évidente à tous les points de vue, soit qu'on l'examine selon la philosophie, soit qu'on l'examine selon l'histoire, l'indivisibilité des peuples par l'individualité royale, et leur perpétuité par l'hérédité. Il est visible qu'ici, et autrement la monarchie est mal comprise, ce sont les familles régnantes qui sont subordonnées aux nations, que les dynasties existent pour le peuple et non le peuple pour elles, et que le jour où elles cessent de faire utilement leurs fonctions, le jour où elles deviennent une gêne ou un péril, elles doivent être remplacées, c'est à dire retirées de la politique et reléguées dans l'histoire, absolument comme on met dans un musée des outils qui ont fait leur temps, des machines hors d'usage ou des armures hors de service.

Ceux-là n'ont pas bien étudié la monarchie et son jeu naturel qui proclament et érigent en principe la nécessité de telle ou telle famille royale. Au point de vue de la politique et de la raison, il n'y a de nécessaire que la civilisation pour l'humanité et la nationalité pour le peuple. Ce qui constitue l'homme d'une part, ce qui constitue le citoyen d'autre part, voilà toute la nécessité politique, voilà le fondement, voilà la base. La monarchie se concilie avec tous ces besoins, avec toutes ces nécessités, et c'est pour cela qu'elle est bonne, mais à la condition de certains renouvellements climatériques qui la rajeunissent et qui donnent, quand l'heure est venue, une jeune sève à son vieux tronc.

Sans doute les familles royales veulent être ménagées et gardées, cultivées avec soin, émondées avec respect, touchées avec précaution; dans l'intérêt de tous il est bon qu'elles durent longtemps; leur longévité même est une image de la longévité nationale. Mais il ne faut jamais oublier qu'elles ne sont qu'utiles, et que c'est la nation qui est nécessaire. La croyance contraire a été, avant et après 1830, l'erreur de tout un parti, fidèle, brave, convaincu, généreux, chevaleresque, mais qui a compromis la monarchie en l'exagérant. La légitimité est à l'hérédité ce que la superstition est à la religion. Ce parti y a perdu, il s'est amoindri, et s'est pour ainsi dire retiré à la fois du siècle et de la nation. Erreur fatale et qui doit surtout faire réfléchir les nouvelles générations du vieux royalisme! A quoi bon se faire une petite patrie quand on en a une grande? A quoi bon être de la Vendée quand on est de la France?

C'est un événement grave, difficile, délicat, redoutable, mais qui se reproduit souvent dans l'histoire,

que la greffe d'une dynastie sur une monarchie. Cet événement est nécessairement toujours précédé de l'abattement d'une branche royale, d'autant plus nuisible qu'elle est plus décrépète, d'autant plus vénérable qu'elle est plus vieille. Laissons faire la providence. Dieu est le bûcheron de ces grands coups de cognée.

Comme on peut déjà le pressentir d'après tout ce qui vient d'être dit, la monarchie n'exclut en aucune façon la souveraineté du peuple.

La monarchie, la théocratie, l'oligarchie, la république ne sont que des formes de nations. Or la souveraineté ne peut être dans la forme. La souveraineté est dans l'unité, en d'autres termes, dans la nation. La souveraineté, c'est l'attribut nécessaire, fatal, essentiel, de l'unité. La liberté pour le citoyen, la souveraineté pour le peuple, c'est le même fait, c'est à dire la possession de soi-même. Quand les petites unités sont libres, la grande unité est souveraine, quand la grande unité est souveraine les petites unités sont libres; cela ne saurait être autrement, depuis que l'évangile a émancipé l'intelligence humaine. Désormais la grandeur des états se composera de plus en plus de la dignité des individus. Sparte était une nation souveraine formée de citoyens esclaves; Sparte n'était possible qu'avant Jésus-Christ.

Disons-le donc, la monarchie, loin d'exclure la souveraineté du peuple, l'admet et s'y appuie. Les dynasties vivent de la communication immédiate de cette souveraineté, et elles sortent du peuple comme d'une racine. Tout existe dans la nation et se résume dans la dynastie. Ainsi que nous l'avons dit déjà, l'unité de celle-ci figure l'unité de celle-là. L'une rayonne, l'autre reflète. Pouvoir, puissance, autorité, dignité, indépendance,

majesté, grandeur, tout vient du peuple et tout retourne au peuple. Les nations sont, les dynasties représentent.

Le roi n'est et ne doit être autre chose que la nation faite homme. L'état, c'est moi, disait le roi qui a été le plus roi. Le roi est un abrégé utile du pays, une chair qui doit saigner de toutes les blessures faites à la chose publique, un être intelligent et pensif qui doit avoir un immense cœur par lequel passe et repasse soixante-dix fois par minute tout le sang du peuple.

On le voit, l'idée monarchie ne rejette en aucune façon l'idée démocratie. C'est une erreur de confondre comme on le fait souvent ces deux mots, république et démocratie, et de leur donner le même sens. La république est une machine politique, la démocratie est un fait éternel. La république est acceptable ou contestable, bonne ici, mauvaise là, passagère, périssable, possible ou impossible, selon l'heure et selon le lieu; la démocratie, c'est l'avenir, c'est la réalité d'aujourd'hui, la nécessité de demain, le but de tout gouvernement intelligent, le fond de la politique humaine, l'œuvre lente, mystérieuse et juste de l'évangile, la construction même de Jésus-Christ. Discuter la démocratie, chicaner la démocratie, barrer le chemin à la démocratie, c'est discuter le rocher qui se minéralisé, chicaner l'astre qui tourne, barrer le chemin à la marée qui arrive. Le peuple s'éclaire absolument comme le vallon, parce que le soleil monte, parce que l'intelligence humaine s'élève. Cette lumière qui se fait, c'est le gouvernement de la démocratie qui commence; car être éclairé, c'est être intelligent; être intelligent, c'est gouverner. Qui redoute la démocratie a peu réfléchi ou voit dans ce mot ce qui n'y est pas. Bouleversement? démolition? ruine?

catastrophe? écroulement? non. L'avènement de la démocratie n'est pas une chute, c'est une ascension. Le fait démocratique n'est autre chose que le fait social complètement épanoui. La démocratie se concilie et se conciliera avec la hiérarchie et avec l'hérédité, hérédité du pouvoir, hérédité de l'illustration, hérédité de la propriété, hérédité politique, hérédité sociale, parce que la hiérarchie et l'hérédité sont invinciblement dans la nature comme la démocratie elle-même, et que le propre des grands faits éternels de la nature, c'est de vivre en bon voisinage et de s'admettre les uns les autres. La démocratie peut circuler au dedans de toutes les formes politiques et les féconder et les nourrir comme la sève nourrit et féconde toutes les végétations.

Il faut donc distinguer et distinguer profondément entre l'idée république et l'idée démocratie. Il y a des républiques despotiques, il y a des monarchies démocratiques.

Pour résumer dans un dernier mot notre pensée entière, l'avenir des sociétés n'est dans aucune forme politique, il n'est ni dans la royauté, ni dans [« la république » barré] la présidence électorale, il est dans la démocratie, qui, bien comprise, admet toutes les formes sociales, toutes les constitutions pourvu qu'elles soient libérales, et n'exclut pas plus la monarchie que la république. La démocratie est le complet développement, aidé et garanti par l'état, de toutes les facultés de chacun; à chaque intelligence toute la place que son envergure réclame, voilà la vraie égalité. Le jour où la sphère d'action de l'un pénètre et trouble la sphère d'action de l'autre, le despotisme paraît et l'oppression commence 32. Le progrès définitif [corrige « L'avenir »] de la

civilisation humaine est dans la combinaison intelligente et providentielle de ces deux axiomes également évidents et qui ne se contredisent qu'en apparence :

Tous les hommes sont égaux.

Tous les hommes sont inégaux.

Terminons par une considération qui ne sera comprise aujourd'hui peut-être que d'un petit nombre d'esprits, mais qui résulte pour nous de la contemplation assidue des linéaments confus de l'avenir. *[transition prévue vers un autre texte, sans qu'on puisse dire lequel]*

A parler absolument, la souveraineté, c'est la solitude. Dieu est seul.

C'est là l'idéal de la vieille monarchie. Partout où elle est pure, absolue, divine, le prince est seul. Solitude double; seul dans sa puissance, seul dans son palais. Ainsi tous les antiques souverains de l'Asie, le lama, le mogol, l'empereur de la Chine. Ainsi en Europe, le sultan, le pape, et le roi d'Espagne, cette espèce de calife catholique, ce prince plutôt oriental qu'européen, presque africain par les mœurs, presque asiatique par l'étiquette.

De la solitude naissent, en théorie du moins, l'inviolabilité et l'irresponsabilité. Ces trois éléments composent essentiellement et constituent politiquement la souveraineté.

De ces trois éléments l'idée moderne de monarchie n'a admis que les deux derniers. Elle a substitué à la solitude le partage.

Voici de quelle façon :

L'ancienne monarchie prenait pour point de départ la famille; la nouvelle prend pour point de départ la nation.

L'ancienne reposait sur la souveraineté du père; la nouvelle proclame la souveraineté du peuple.

Or trois choses... – ce nombre trois est au fond de tout; Dieu lui-même se décompose en trois. – Je reprends :

Trois choses constituent un peuple : son unité, qui fait qu'il est lui-même et non un autre; sa forme, qui se complique nécessairement de haut et de bas et qui fait qu'il a des sommets toujours lumineux; sa vie enfin, c'est à dire le mouvement de ses idées, la lutte de ses passions, la circulation de ses intérêts.

Dans la monarchie moderne, l'unité de la nation est représentée par le roi héréditaire; la forme de l'état, par la pairie, qui devrait être aussi partout héréditaire, et qui se compose de tous les sommets; la vie du peuple, c'est à dire ses idées, ses passions, ses intérêts, par la chambre des députés ou des communes. Trois faits, trois droits, trois pouvoirs.

Chacun de ces trois pouvoirs a sa part de souveraineté, part inégale comme la fonction.

La royauté est souveraine; elle est inviolable et irresponsable. Le roi se confond absolument avec la royauté. Son inviolabilité et son irresponsabilité le placent dans tous les cas au-dessus de la loi. En cas même de délit ou de crime personnel qui serait commis par lui comme homme, la loi ignore et nie, et ne l'atteint pas. Le roi ne peut commettre ni crime, ni délit.

La chambre des pairs est souveraine; elle est inviolable et irresponsable. Le pair, inviolable et irresponsable, est politiquement souverain. Il se confond avec la chambre; seulement, il peut commettre des crimes et des délits; alors son inviolabilité et son irresponsabilité

cessent. La loi le saisit, et la chambre se sépare de lui pour le juger.

La chambre des députés est souveraine; elle est inviolable et irresponsable; mais le député ne se confond pas avec elle. Il n'est inviolable que six semaines avant et six semaines après la session; pour tous ses actes personnels, il relève de la loi pénale et de la juridiction commune; enfin il peut cesser d'être député, et alors la chambre ne le connaît plus.

Je viens de le dire, la chambre des députés représente la vie, de là sa physionomie variable, multiple, mobile, tumultueuse. C'est là un rôle immense; mais qu'on ne l'oublie pas, les deux autres pouvoirs n'ont pas une fonction moins nécessaire. Se représente-t-on la vie sans la forme, et la forme sans l'unité?

Le parti républicain, confondant la souveraineté du peuple avec le principe électif, revendiquait le principe électif et repoussait le principe héréditaire.

Quelques mots sur l'élection.

Si l'élection était absolument bonne, c'est-à-dire infaillible, le gouvernement qui résulterait de l'élection à tous ses degrés depuis la base jusqu'au sommet, en d'autres termes le gouvernement républicain, serait le meilleur de tous.

Or l'élection est-elle infaillible? la théorie voudrait bien dire oui, mais l'expérience dit non.

L'expérience a prouvé que l'élection se trompe et a souvent la main malheureuse. Regardez : quel mode l'élection voulez-vous? est-ce l'élection de bas en haut? elle fonctionne dans les collèges électoraux et elle produit

la chambre des députés. Êtes-vous satisfaits? non. Est-ce l'élection à niveau? elle fonctionne à l'institut et produit les académiciens. Êtes-vous contents? Pas davantage. Appelez pour remplacer l'institut, tous les lettrés indistinctement, les petits et les grands, les obscurs et les illustres, tous, depuis le dernier vaudevilliste qui aura sa voix jusqu'à Molière qui n'aura que la sienne; mettez à la place des collèges électoraux le peuple tout entier, les bons et les mauvais, les savants et les ignorants, les travailleurs et les penseurs, les oisifs opulents et les fainéants déguenillés, les indigents et les riches, les maîtres et les ouvriers, tous, depuis votre portier, membre du souverain, jusqu'à Napoléon, membre de la foule; ce changement fait, quel est le résultat? l'élection meilleure? non. Nous sommes de ceux qui se bornent à croire qu'elle ne sera pas pire. Dans tous les cas, l'élection sera telle quelle; et, vu l'infirmité des choses humaines, si l'élection est passable, le résultat sera admirable.

Quel que soit le procédé, quel que soit le mécanisme, qui dit élection dit mise en jeu de toutes les intrigues, passions éveillées, calomnies aiguës, coalition des médiocrités contre le talent, intimidation possible du faible par le fort, corruption probable du pauvre par le riche, exploitation certaine des simples par les habiles, l'intérêt personnel écouté, l'intérêt général oublié, troubles, nuages et visions devant les meilleurs yeux, convocation à jour fixe de toutes les malveillances, de toutes les jalousies, de toutes les ambitions, de toutes les prétentions, de toutes les vanités pour l'élaboration de la justice et de la vérité. Le principe électif a donc ses vices comme le principe héréditaire. L'un est incertain comme le hasard, l'autre est imparfait comme l'homme.

D'excellence, point; ni d'un côté ni de l'autre. Ajoutons ceci qui semble bizarre au premier coup d'œil et qui est vrai à beaucoup d'égards [*corrige* « est profondément vrai »] , c'est que lorsqu'il s'agit de la désignation du chef suprême, l'hérédité est moins blessante pour la dignité humaine que l'élection. En effet, voyez : l'hérédité fait de cet homme le roi; pourquoi? parce qu'il s'appelle Bourbon, Bragance, Brunswick ou Orléans. Rien de plus. Ce n'est que la constatation d'un fait; cela ne met moralement personne au-dessous du roi; cela le réduit à l'état de prince, et maintient à tous les esprits supérieurs au sien, à toutes les vertus plus hautes que la sienne, le droit de saisir le pouvoir et de gouverner, lui présent, Dieu aidant; car dans les monarchies constitutionnelles, il ne faut jamais l'oublier, le chef suprême est un chef nominal. L'hérédité, on le voit, laisse la suprématie réelle au concours, permet aux idées, aux luttes, aux conjonctures, de produire le véritable gouvernant, et par conséquent ne froisse en rien la fierté du citoyen. Elle se borne, nous le répétons, à dire : celui-ci s'appelle Bourbon, ou Orléans. Voyez l'élection, au contraire : l'élection fait de cet homme le président de la république, le chef de l'état, chef effectif cette fois, et non plus simplement nominal. Pourquoi? Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que cet homme est le plus capable, le plus honnête, le plus intelligent, le meilleur. L'élection affirme cela ou elle n'affirme rien. Or l'élection peut se tromper, et souvent elle se trompe. Quelle injure pour tous ceux qui sont vraiment meilleurs que le meilleur officiel, plus grands que le plus grand proclamé! Quel affront pour la dignité de tous que cette intronisation d'une indignité!

Indignité à laquelle il faut obéir, car la république non moins que la monarchie veut qu'on obéisse. S'en tirera-t-on comme aux États-Unis par l'obéissance sans le respect? Chétive réaction, puérile vengeance de toutes les minutes contre la suprématie [*variante sans choix* : « notabilité »] qu'on a faite. Mauvaise grâce risible de l'égalité bourrue et morose devant l'autorité qui vient d'elle. En outre sortez de ceci : ou le chef de l'état est digne de son élection, et alors il mérite le respect; ou il est indigne de son élection, et alors il ne mérite pas l'obéissance.

En somme, il ne faut rejeter ni le principe électif, ni le principe héréditaire. Tous les deux ont leur racine dans le cœur même de l'homme, et les inconvénients de l'un et de l'autre ont cela de particulier que dans la plupart des cas ils se neutralisent en se combinant. Pour que tous les besoins et tous les instincts de l'homme civilisé soient satisfaits, il faut de l'élection et de l'hérédité dans l'état. Le gouvernement parlementaire remplit ce double objet.

[Le manuscrit de IV, 1, 4, qui est de l'exil, contient deux folios antérieurs à l'exil repris et corrigés dans le texte définitif.]

Premier problème :

Produire la richesse.

Deuxième problème :

La répartir.

Le premier problème contient la question du travail.

Le deuxième contient la question du salaire.

Dans le premier problème il s'agit de l'emploi des forces.

Dans le second de la distribution des jouissances.

Du bon emploi des forces résulte la puissance publique.

De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel.

Par bonne distribution il faut entendre non distribution égale, mais distribution équitable. La première égalité, c'est l'équité.

De ces deux choses combinées, puissance publique au dehors, bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale.

Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande.

L'Angleterre résout le premier de ces deux problèmes. Elle crée admirablement la richesse; elle la répartit mal. Cette solution qui n'est complète que d'un côté, la mène fatalement à ces deux extrêmes : opulence monstrueuse, misère monstrueuse. Toutes les jouissances à quelques-uns, toutes les privations aux autres, c'est-à-dire au peuple; le privilège, l'exception, le monopole, la féodalité naissant du travail même. Situation fautive et dangereuse qui assoit la puissance publique sur la misère privée, et qui enracine la grandeur de l'état dans les souffrances de l'individu. Grandeur mal composée où se combinent tous les éléments matériels et dans laquelle n'entre aucun élément moral.

Le communisme et la loi agraire croient résoudre le deuxième problème. Ils se trompent. Leur répartition tue la production. Le partage égal abolit l'émulation et par conséquent le travail. C'est une répartition faite par le boucher, qui tue ce qu'il partage. Il est donc impossible de s'arrêter à ces prétendues solutions. Tuer la richesse, ce n'est pas la répartir.

Les deux problèmes veulent être résolus ensemble, pour être bien résolus. Les deux solutions veulent être combinées et n'en faire qu'une.

Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre. Vous aurez comme Venise une puissance artificielle, ou comme l'Angleterre une puissance matérielle; vous serez le mauvais riche. Vous périrez par une voie de fait, comme est morte Venise, ou par une banqueroute, comme tombera l'Angleterre. Et le monde vous laissera mourir et tomber, parce que le monde laisse tomber et mourir tout ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui ne représente pas pour le genre humain une vertu ou une idée.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en bas contre celui qui est en haut, superposez équitablement le salaire au travail, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez tout à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, en deux mots sachez produire la richesse et sachez la répartir, vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale; et vous serez dignes de vous appeler la France.

Symptômes sombres

Tout cet ensemble était grave. Le pays fermentait, hommes, choses, idées. Depuis 1830, il y avait eu çà et là de petites émeutes partielles, vite comprimées, mais renaissantes, signes d'une vaste conflagration intérieure, leurs échappées à la fournaise. Quelque chose de terrible couvait. On entrevoyait les linéaments encore peu distincts et mal éclairés d'une révolution [*variante sans choix* : « catastrophe »] possible. La France considérait avec inquiétude le faubourg S^t Antoine.

Les cabarets du faubourg Antoine ont une vieille célébrité républicaine. En temps de trouble on s'y enivre de paroles plus que de vin. En 93, selon que l'idée qui flottait était bonne ou mauvaise, selon que c'était le jour du fanatisme ou de l'enthousiasme, il partait de ces repaires tantôt des légions féroces, tantôt des bandes héroïques.

Ces cabarets avaient repris leur aspect révolutionnaire.

Le gouvernement y était purement et simplement mis en question. On y discutait publiquement la chose pour se battre ou pour rester tranquilles. Il y avait des arrières-boutiques où l'on faisait jurer à des ouvriers qu'« ils se trouveraient dans la rue au premier cri d'alarme, et qu'ils

se battraient sans compter le nombre des ennemis». Une fois l'engagement pris, un homme assis dans un coin du cabaret «faisait une voix sonore» et disait : Tu l'entends! tu l'as juré! Quelquefois on montait au premier étage dans une chambre close et là il se passait des scènes presque maçonniques. On disait à l'initié : « – Si tu veux entrer dans l'affaire, tu n'auras plus besoin de travailler quand tu auras quarante ans parce qu'alors on prendra soin de toi.» Et on lui faisait prêter d'étranges serments, pour lui rendre service ainsi qu'aux pères de famille. C'était la formule.

Dans les salles basses on lisait des brochures républicaines et communistes.

Ils crossaient le gouvernement, dit un rapport secret du temps. On y entendait des paroles comme celles-ci : – Je ne sais pas les noms des chefs. Nous autres, nous ne saurons le jour que deux heures d'avance. – Un ouvrier disait : – Nous sommes trois cents, mettons chacun dix sous, cela fera cent cinquante francs pour fabriquer des balles et de la poudre. – Un autre disait : – Je ne demande pas six mois, je n'en demande pas deux, avant quinze jours nous serons en parallèle avec le gouvernement. Avec vingt-cinq mille hommes on peut se mettre en face. – Un autre disait : – Je ne me couche pas, parce que je fais des cartouches la nuit. – De temps en temps des hommes «en bourgeois» et «en beaux habits» venaient, «faisant des embarras et ayant l'air de commander», donnaient des poignées de mains aux plus importants, et s'en allaient. Ils ne restaient jamais plus de dix minutes. On échangeait à voix basse des propos significatifs : – Le complot est mûr, la chose est comble. – «C'était bourdonné par tous ceux qui étaient là» pour emprunter

l'expression même d'un des assistants. L'exaltation était telle qu'un jour, en plein cabaret, un ouvrier s'écria. – Nous n'avons pas d'armes! Un de ses camarades répondit : – Les soldats en ont! – parodiant ainsi, sans s'en douter, la proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie. – «Quand ils avaient quelque chose de plus secret, ajoute un rapport, ils ne se le communiquaient pas là.» On ne comprend guère ce qu'ils pouvaient cacher après avoir dit ce qu'ils disaient. Les réunions étaient quelquefois périodiques. A de certaines, on n'était jamais plus de huit ou dix, et toujours les mêmes. Dans d'autres, entrant qui voulait, et la salle était si pleine qu'on était forcé de se tenir debout. Les uns s'y trouvaient par fanatisme et passion; les autres parce que c'était leur chemin pour aller au travail. Comme pendant la révolution, il y avait dans ces cabarets des femmes patriotes qui embrassaient les nouveaux venus.

D'autres faits expressifs se faisaient jour.

Un homme entrant dans un cabaret, buvait, et sortait en disant : Marchand de vin, ce qui est dû, les républicains le paieront.

Chez un cabaretier en face de la rue de Charonne on nommait des agents révolutionnaires. Le scrutin se faisait dans une casquette.

Des ouvriers se réunissaient chez un maître d'escrime qui donnait des assauts rue de Cotte. Il y avait là un trophée d'armes formé d'espadons en bois, de cannes, de bâtons et de fleurets. Un jour on démoucheta les fleurets pour en faire des poignards. Un ouvrier disait : – Nous sommes vingt-cinq, mais on ne compte pas sur moi, parce qu'on me regarde comme une machine. – Cette machine a été plus tard Quénisset. Les

choses quelconques qui se préparaient prenaient peu à peu on ne sait quelle étrange notoriété. Une femme balayant sa porte disait à une autre femme : – Depuis longtemps on travaille à force à faire des cartouches. – On lisait en pleine rue des proclamations révolutionnaires adressées aux gardes nationales des départements. Une de ces proclamations était signée : Burtot, marchand de vin.

Un jour, à la porte d'un liquoriste du marché Lenoir, un homme ayant un collier de barbe et l'accent italien, montait sur une borne et lisait à haute voix un écrit singulier qui semblait émané d'un pouvoir occulte. Des groupes s'étaient formés autour de lui et applaudissaient. Les passages qui remuaient le plus la foule ont été recueillis et notés par la police. Les voici : «– L'opposition de gauche est lâche et traître. Quand elle veut avoir raison, ce sont nos doctrines qu'elle prêche. Elle est républicaine pour n'être pas battue, et royaliste pour ne pas combattre. » – « La débâcle qui vient d'avoir lieu dans les cotons nous a converti plusieurs justemilieu. » – « Nos doctrines sont entravées. Les imprimeurs effrayés par une phrase, par un mot qui leur fera flairer la prison, se refusent à travailler pour nous. » – « L'avenir des peuples fermente et s'élabore dans nos rangs obscurs. » « – Voici les termes posés : action ou réaction, révolution ou contre-révolution. Car à notre époque on ne croit plus à l'inertie, ni à l'immobilité. Pour le peuple ou contre le peuple, c'est la question. Il n'y en a pas d'autre. » – « Le jour où nous ne vous conviendrons plus, cassez-nous, mais jusque-là aidez-nous à marcher. » – « Tout cela en plein jour.

Des républicains s'étaient installés dans un cabaret de la rue de Montreuil. Des rôdeurs de barrière, qui

hantaient le cabaret, gênés par les nouveaux venus, voulurent les expulser. Une rixe éclata; les rôdeurs de barrière, quoique plus nombreux, furent chassés par les républicains qu'ils appelaient bêtes à plumes.

Des incidents mystérieux se produisaient.

A la chute du jour, un ouvrier rencontrait près du canal «un homme bien mis» qui lui disait : – Où vas-tu, citoyen? – Monsieur, répondait l'ouvrier, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. – Je te connais bien, moi. Et l'homme ajoutait : – Ne crains pas. Je suis l'agent du comité. On te soupçonne de n'être pas bien chouette [*variante sans choix* : « sûr »] . Tu sais que si tu révélais quelque chose, tu es mort. – Puis il donnait à l'ouvrier une poignée de main, et s'en allait en disant : – Nous nous reverrons bientôt.

La police, aux écoutes, recueillait, non plus seulement dans les cabarets, mais dans la rue, des dialogues singuliers :

– Fais-toi recevoir bien vite, disait un tisserand à un ébéniste.

– Pourquoi?

– Il va y avoir un coup de feu à faire.

Deux passants en haillons échangeaient ces répliques remarquables, grosses d'une jacquerie :

– Qui nous gouverne?

– C'est monsieur Philippe.

– Non, c'est la bourgeoisie.

Une autre fois, on entendait passer deux hommes dont l'un disait à l'autre :

– Nous avons un bon plan d'attaque.

D'une conversation intime entre quatre hommes accroupis dans un fossé du rond-point de la barrière du Trône, on ne saisissait que ceci :

– On fera le possible pour qu'il ne se promène plus dans Paris.

Qui, il? Obscurité sinistre [*variante sans choix : « terrible »*] .

«Les principaux chefs», comme on disait dans le faubourg, se tenaient à l'écart. On croyait qu'ils se réunissaient, pour se concerter, dans un cabaret près de la pointe S^t Eustache. Un nommé Auguste, chef de la société des secours pour les tailleurs, rue Mondétour, passait pour servir d'intermédiaire central entre les chefs et le faubourg S^t Antoine. Néanmoins il y eut toujours beaucoup d'ombre sur ces chefs, et aucun fait certain ne peut infirmer la fierté anarchique, mais grandiose, de cette réponse faite plus tard par un accusé devant la cour des pairs :

– Quel était votre chef?

– Je n'en connaissais pas, et je n'en reconnaissais pas.

Ce n'étaient guère encore que des paroles, transparentes, mais vagues, quelquefois des propos en l'air, des on dit, des ouï-dire. D'autres indices survenaient.

Un charpentier, occupé rue de Reuilly à clouer les planches d'une palissade autour d'un terrain où s'élevait une maison en construction, trouvait dans ce terrain un fragment de lettre déchirée où étaient encore lisibles les lignes que voici; nous conservons l'orthographe :

«– ... Il faut que le comité prenne des mesures pour empêcher le recrutement dans les sections pour les

différentes sociétés ...» [*le ms porte : « socites » et, plus bas, d'autres fautes d'orthographe apparentent ce papier aux lettres de Thénardier. Elles sont corrigées sur la copie de Juliette, probablement après l'exil.*]

Et en post-scriptum :

«Nous avons appris qu'il y avait des fusils rue du faubourg-poissonnière, n^o 5 (bis) au nombre de cinq ou six mil, chez un armurier dans cette cour. La section ne possède point d'armes.»

Ce qui fit que le charpentier s'émut et montra la chose à ses voisins [*la première rédaction, barrée et moins pudique, parle de « la police »*] , c'est qu'à quelques pas plus loin il ramassa un autre papier également déchiré et plus singulier encore, dont nous reproduisons la configuration et le contenu, à cause de l'intérêt historique de ces étranges documents :

				Apprenez cette liste par cœur. Puis vous la déchirez; les hommes admis en feront autant lorsque vous leur aurez transmis des ordres. Salut et fraternité u og a ^l [<i>il s'agit d'un "l" placé en exposant</i>] fe. L.
--	--	--	--	---

Les personnes qui furent alors dans le secret de cette trouvaille n'ont connu que plus tard le sous-entendu de ces quatre majuscules : quinturions, centurions, décourions, éclairieurs, et le sens de ces lettres : u og a^l fe qui étaient une date et qui voulaient dire ce 15 avril 1832. Sous chaque majuscule étaient inscrits des noms suivis d'indications très caractéristiques. Ainsi : – Q. Bannerel. 8 fusils. 83 cartouches. Homme sûr. – C. Boubière. 1

poignard. 40 cartouches. – D. Rollet. 1 fleuret. 1 poignard. 1 livre de poudre. – E. Teissier. 1 sabre. 1 giberne. Exact. – Terreur, 8 fusils. Brave. etc.

Enfin ce charpentier trouva toujours dans le même enclos un troisième papier sur lequel était écrite au crayon, mais très lisiblement, cette espèce de liste énigmatique, nous conservons toujours l'orthographe.

Unité. Blanchard arbre-sec, 6

Barra Soize salle au comte.

Kossiusko Manin obry le boucher, 2

J. J. R.

Caius Grac.

droit de révision Dufond four

chute des Girondins Derbac Mobué.

Washington Pinson 1 poig. 1 pist. 86 cart.

Marseillaise.

souver. du peuple Michel quincampoix sabre

Hoche fusil giberne.

Marceau Platon arbre sec.

Varsovie Tilly crieur du Populaire.

L'honnête bourgeois entre les mains duquel cette liste était demeurée en sut l'importance. Il paraît que cette liste était la nomenclature complète des sections du quatrième arrondissement de la société des droits de l'homme, avec les noms et les demeures des chefs de sections. Aujourd'hui que tous ces faits restés dans l'ombre ne sont plus que de l'histoire, on peut les publier. Il faut ajouter que la fondation de la société des droits de l'homme semble avoir été postérieure à la date où ce papier fut trouvé. Peut-être n'était-ce qu'une ébauche.

Cependant, après les propos et les paroles, après les indices écrits, des faits matériels commençaient à percer.

Rue Popincourt, chez un marchand de bric-à-brac, on saisissait dans le tiroir d'une commode sept feuilles de papier gris toutes également pliées en long et en quatre; ces feuilles recouvraient vingt-six carrés de ce même papier gris pliés en forme de cartouche, et une carte sur laquelle on lisait ceci :

Salpêtre, 12 onces.

Soufre, 2 onces.

Charbon, 2 onces et demie.

Eau, 2 onces.

Le procès-verbal de saisie constatait que le tiroir exhalait une forte odeur de poudre.

Un maçon revenant sa journée faite, oubliait un petit paquet sur un banc près du pont d'Austerlitz. Ce paquet était porté au corps-de-garde. On l'ouvrait et l'on y trouvait deux dialogues sur le communisme par Lahautière, une chanson intitulée : Ouvriers, associez-vous, et une boîte de fer-blanc pleine de cartouches.

Un ouvrier buvant avec un camarade lui faisait tâter comme il avait chaud, l'autre sentait un pistolet sous sa veste.

Dans un fossé sur le boulevard, entre le Père Lachaise et la barrière du Trône, à l'endroit le plus désert, des enfants, en jouant, découvraient sous un tas de copeaux et d'épluchures un sac qui contenait un moule à balles, un mandrin en bois à faire des cartouches, une sébille dans laquelle il y avait des grains de poudre de chasse et une petite marmite en fonte dont l'intérieur offrait des traces évidentes de plomb fondu.

Des agents de police pénétrant à l'improviste à cinq heures du matin chez un nommé Pardon, qui fut plus tard sectionnaire de la section Barricade-Mery et se fit tuer

dans les émeutes d'avril 1834, le trouvaient debout près de son lit, tenant à la main des cartouches qu'il était en train de faire.

Vers l'heure où les ouvriers se reposent, deux hommes étaient vus se rencontrant entre la barrière Picpus et la barrière Charenton dans un petit chemin de ronde entre deux murs près d'un cabaretier qui a un jeu de siam devant sa porte. L'un tirait de dessous sa blouse et remettait à l'autre un pistolet. Au moment de le lui remettre, il s'apercevait que la transpiration de sa poitrine avait communiqué quelque humidité à la poudre. Il amorçait le pistolet et ajoutait de la poudre à celle qui était déjà dans le bassinet. Puis les deux hommes se quittaient.

Un nommé Gallais, tué plus tard rue Beaubourg dans l'affaire d'avril où il commandait, dit-on, la section de l'abolition de la propriété privée mal acquise, se vantait d'avoir chez lui sept cents cartouches et vingt-quatre pierres à fusil.

Le gouvernement reçut un jour l'avis qu'il venait d'être distribué des armes au faubourg et deux cent mille cartouches. La semaine d'après trente mille cartouches furent distribuées. Chose remarquable, la police n'en put saisir aucune. Une lettre interceptée portait : – «Le jour n'est pas loin où en quatre heures d'horloge quatre-vingt mille républicains seront sous les armes.»

Aucune bizarrerie ne manquait à la singularité de cette menaçante époque. Les bourgeois parlaient tranquillement aux ouvriers de ce qui se préparait. On disait : Comment va l'émeute? du ton dont on eût dit : Comment va votre femme?

Un M. Mouton marchand de meubles, rue Moreau, demandait : – Eh bien, quand attaquez-vous?

Une autre fois il disait :

– On attaquera bientôt. Je le sais. Il y a un mois vous étiez quinze mille, maintenant vous êtes vingt-cinq mille.

Il offrait son fusil, et un cousin qu'il avait offert un petit pistolet qu'il voulait vendre sept francs.

Ainsi tout ce vieux faubourg S^t Antoine, peuplé comme une fourmilière, laborieux, courageux et colère comme une ruche, frémissait dans l'attente et dans le désir d'une commotion. Tout s'y agitait sans que le travail fût pour cela interrompu. Rien ne saurait donner l'idée de cette physionomie vive et sombre. Il y a dans ce faubourg de poignantes détresses cachées sous le toit des mansardes, il y a là aussi des intelligences ardentes et rares. C'est surtout en fait de détresse et d'intelligence qu'il est dangereux que les extrêmes se touchent. Le faubourg avait encore d'autres causes de tressaillement, car il reçoit le contrecoup des crises commerciales, des faillites, des grèves, des chômages inséparables des grands ébranlements politiques. En temps de révolution, la misère est à la fois cause et effet. Le coup qu'elle frappe lui revient. Cette population capable au plus haut point de calorique latent, toujours prête aux prises d'armes, prompte aux explosions, irritée, profonde, minée, semblait n'attendre que la chute d'une flammèche. Toutes les fois que de certaines étincelles flottent sur l'horizon, chassées par le vent des événements, on ne peut s'empêcher de songer au faubourg S^t Antoine et au redoutable hasard qui a placé aux portes de Paris cette poudrière de souffrances et d'idées.

Du reste, la fièvre révolutionnaire, visible au faubourg S^t Antoine, était sensible partout. Aucun coin de Paris ni de la France n'en était exempt. Comme ces membranes qui naissent de certaines inflammations et se forment dans le corps humain, le réseau des sociétés secrètes commençait à s'étendre dans le pays. De l'association des Amis du Peuple, publique et secrète tout à la fois, naissait la société des Droits de l'Homme qui datait ainsi un de ses ordres du jour : Pluviôse, an 40 de l'ère républicaine, qui devait survivre même à des arrêts de cour d'assises prononçant sa dissolution, et qui n'hésitait pas à donner à ses sections des noms significatifs tels que ceux-ci :

des piques.

Tocsin.

Canon d'alarme.

Bonnet phrygien.

21 janvier.

des Gueux.

des truands.

Marat.

Louvel.

Marche en avant.

de 93.

Abolition de la propriété mal acquise. (mal acquise ajouté après discussion.)

Robespierre.

Niveau.

Ça ira.

La société des droits de l'homme engendrait la société d'Action. C'étaient les impatientes qui se détachaient et couraient devant. D'autres associations

cherchaient à se recruter dans les grandes sociétés mères. Les sectionnaires se plaignaient d'être tirailés. Ainsi la société Gauloise et le comité organisateur des municipalités. Ainsi les associations pour la liberté de la presse, pour la liberté individuelle, pour l'instruction du peuple, contre les impôts indirects. Puis la société des Ouvriers Egalitaires, qui se divisait en trois fractions, les Egalitaires, les Communistes, les Réformistes. Puis l'Armée des Bastilles, une espèce de cohorte organisée militairement, quatre hommes commandés par un caporal, dix par un sergent, vingt par un sous-lieutenant, quarante par un lieutenant; il n'y avait jamais plus de cinq hommes qui se connussent. Création où la précaution est combinée avec l'audace et qui semble empreinte du génie de Venise. Le comité central, qui était la tête, avait deux bras, la société d'Action et l'armée des Bastilles. Une association légitimiste, les chevaliers de la fidélité, remuait parmi ces affiliations républicaines.

Les sociétés parisiennes se ramifiaient dans les principales villes. Angers, et Marseille avaient leur société des Droits de l'Homme, les Mutuellistes, la Charbonnière, les Hommes libres. Aix avait une société révolutionnaire qu'on appelait la Cougourde.

A Paris, le faubourg S^t Marceau n'était guère moins agité que le faubourg S^t Antoine, et les écoles pas moins émues que les faubourgs. Un café de la rue S^t Hyacinthe et l'estaminet des Sept-Billards, rue des Mathurins S^t Jacques, servaient de lieux de ralliement aux étudiants. Quelques étudiants du midi, affiliés à la Cougourde d'Aix et dont étaient les jeunes gens que ce livre désigne sous les noms de Courfeyrac, de Combeferre et d'Enjolras, se réunissaient à de certains jours dans une carrière des

environs de Paris : la carrière Marengo située sur le territoire d'Issy, au lieu dit les monts Quatiers (n° 240 de l'administration, calcaire grossier). Ces mêmes jeunes gens se retrouvaient aussi dans un restaurant-cabaret de la rue Mondétour qu'on appelait Corinthe. Ces réunions étaient secrètes. D'autres étaient aussi publiques que possible, et l'on peut juger de ces hardiesses inouïes par ce fragment d'un interrogatoire subi dans un des procès ultérieurs :

– Où se tient cette réunion? – Rue de la paix. – Chez qui? – Dans la rue. – Quelles sections étaient là? – Une seule. – Laquelle? – La section Manuel. – Qui était le chef? – Moi. – Vous êtes bien jeune pour avoir pris tout seul ce grave parti d'attaquer le gouvernement. D'où vous venaient vos instructions? – Du comité central.

L'armée était minée en même temps que la population, comme le prouvèrent plus tard les mouvements de Belfort, de Lunéville et d'Epinal. On comptait sur le cinquante-deuxième régiment, sur le cinquième, sur le huitième, sur le trente-septième, et sur le vingtième léger. En Bourgogne et dans les villes du midi on plantait l'arbre de la liberté, c'est à dire un mât surmonté d'un bonnet rouge.

Telle était la situation.

[Ce récit, d'abord intercalé avant IV, 2, 1, est placé à sa suite pendant l'exil.]

Presque à la même époque où ceci se passait boulevard de l'Hôpital, les surveillants de la Force avaient l'œil ouvert sur un jeune homme nommé Brujon, l'un des détenus de la cour Charlemagne. Ce nom est un des souvenirs de la Force. Dans une hideuse cour du Bâtiment-Neuf, que l'administration appelle cour S^t Bernard et que les détenus appellent fosse-aux-lions, sur cette affreuse muraille lépreuse qui monte à gauche à la hauteur des toits, près d'une vieille porte de fer rouillée qui menait à l'ancienne chapelle de l'Hôtel de la Force transformée en dortoir de voleurs, on voit encore aujourd'hui une espèce de bastille grossièrement sculptée au clou dans la pierre, et au-dessous cette signature :

BRUJON. 1811.

Le Brujon de 1811 était le père du Brujon de 1832. Ce dernier était un gaillard fort rusé et fort adroit, ayant des airs d'insouciance et passant quelquefois des heures dans la cour, immobile, debout près de la lucarne de la cantine, et contemplant comme un idiot cette sordide pancarte de tarif qui commençait par : ail, 62 centimes, et finissait par : cigare, cinq centimes. Dans les premiers jours de février 1832, on sut que ce détenu avait fait faire,

par des commissionnaires de la maison, non sous son nom, mais sous le nom de trois de ses camarades, trois commissions différentes, qui lui avaient coûté en tout cinquante sous, dépense énorme qui attira l'attention du brigadier de la prison. On s'informa, et en consultant le tarif des commissions affiché dans le parloir des détenus, on arriva à savoir que les cinquante sous se décomposaient ainsi : trois commissions, une au Panthéon, dix sous, une au Val de Grâce, quinze sous, une à la barrière de Grenelle, vingt-cinq sous. Celle-ci est la plus chère du tarif. Or, au Panthéon, au Val-de-Grâce, et à la barrière de Grenelle, se trouvaient précisément les domiciles de trois rôdeurs fort redoutés sur lesquels cet incident ramena le regard de la police. On supposa que dans les envois de Brujon, remis, non à des adresses de maisons, mais à des gens qui attendaient dans la rue, il devait y avoir des avis pour quelque vol complété. On avait d'autres indices encore; on mit la main sur ces hommes, et l'on crut avoir éventé la machination quelconque de Brujon. Moins d'une semaine après ces mesures prises, une nuit, un surveillant de ronde, qui inspectait le dortoir d'en bas du Bâtiment-Neuf, au moment de mettre son marron dans la boîte à marrons, – c'est le moyen qu'on emploie pour s'assurer que les surveillants font exactement leur service; toutes les heures un marron doit tomber dans toutes les boîtes clouées aux portes des dortoirs; – un surveillant donc vit par le judas du dortoir Brujon sur son séant qui écrivait quelque chose dans son lit à la clarté de l'applique. Le gardien entra, on mit Brujon pour un mois au cachot, mais on ne put saisir ce qu'il avait écrit. La police n'en sut pas davantage. Ce qui est certain, c'est que le

lendemain un « postillon » fut lancé de la cour Charlemagne dans la fosse-aux-lions par-dessus les bâtiments de cinq étages qui les séparent. Les détenus appellent postillon une boulette de pain artistement pétrie qu'on envoie en Irlande, c'est-à-dire par-dessus les toits, d'une cour à l'autre. Cette boulette tombe dans la cour. Celui qui la ramasse l'ouvre et y trouve un billet adressé à quelque prisonnier de la cour. Si c'est un détenu qui fait la trouvaille, il remet le billet à sa destination, si c'est un gardien, ou l'un de ces prisonniers secrètement vendus qu'on appelle moutons dans les prisons et renards dans les bagnes, le billet est porté à la police. Cette fois, le postillon parvint à son adresse, quoique celui auquel le message était destiné, un nommé Ferréol, fût en ce moment au séparé dans une de ces cages à barreaux de fer qui remplissent le comble du Bâtiment neuf qu'on nomme le Bel-Air. Le postillon contenait un papier roulé sur lequel il n'y avait que cette ligne :

– Ferréol. Il y a une affaire à faire rue Plumet, une grille sur un jardin. –

C'était la chose que Brujon avait écrite dans la nuit.

En dépit des fouilleurs et des fouilleuses, Ferréol trouva moyen de faire passer ce billet de la Force aux Madelonnettes à une «bonne amie» qu'il avait et qui y était enfermée : une appelée Magnon. Cette Magnon était une amie de Palmyre Thénardier. Il arriva précisément qu'en ce moment-là même, les preuves manquant dans l'instruction dirigée contre Thénardier à l'endroit de ses filles, qui d'ailleurs n'avaient pas seize ans, Palmyre et Malvina furent relâchées. Quand Palmyre sortit, Magnon lui remit le billet de Brujon à Ferréol en la chargeant d'éclairer l'affaire.

Palmyre alla rue Plumet, reconnut la grille et le jardin, observa la maison, épia, guetta, et quelques jours après porta à Magnon, aux Madelonnettes, un biscuit, ce qui dans le ténébreux symbolisme des prisons, signifie : rien à faire. Si bien qu'à moins d'une semaine de là, Ferréol et Brujon se croisant dans le chemin de ronde de la Force, comme l'un allait «à l'instruction» et que l'autre en revenait : – Eh bien, dit Brujon, la rue P? – Biscuit, répondit Ferréol.

Thomas avait assisté au dénouement inattendu du guet-à-pens sur la trace duquel il avait mis Javert, mais à peine Javert eut-il quitté la mesure emmenant ses prisonniers dans trois fiacres, que Thomas de son côté se glissa hors de la maison. Il n'était encore que neuf heures du soir. Thomas alla chez Courfeyrac qui demeurait imperturbablement dans le quartier latin et lui dit : – Je viens coucher chez toi. Courfeyrac tira un matelas de son lit qui en avait deux, l'étendit à terre, et dit : Voilà.

Le lendemain, dès sept heures du matin, Thomas revint à la mesure, paya le terme et ce qu'il devait à Mame Bougon, fit charger sur une charrette à bras ses livres, son lit, sa table, sa commode et ses deux chaises, et s'en alla sans laisser son adresse, si bien que lorsque Javert revint dans la matinée afin de questionner Thomas sur les événements de la veille, il ne trouva que Mame Bougon qui lui répondit : Déménagé!

Mame Bougon fut convaincue que Thomas était un peu complice des voleurs saisis dans la nuit. – Qui aurait dit cela, pensa-t-elle, un jeune homme, que ça vous avait l'air d'une fille!

Thomas avait eu deux raisons pour ce déménagement si prompt. La première, c'est qu'il avait horreur maintenant de cette maison où il avait vu, de si près et dans tout son développement le plus hideux et le plus

féroce, une laideur sociale plus affreuse peut-être encore que le mauvais riche : le mauvais pauvre. La deuxième, c'est qu'il ne voulait pas figurer dans le procès quelconque qui s'ensuivrait probablement, et être amené à déposer contre Thénardier.

Javert crut que l'avocat avait eu peur et s'était sauvé ou n'était peut-être même pas rentré chez lui au moment du guet-à-pens; il fit pourtant quelques efforts pour le retrouver, mais il n'y parvint pas.

Un mois s'écoula, puis un autre. Thomas était toujours chez Courfeyrac. Il avait su par un avocat stagiaire, promeneur habituel de la salle des pas perdus, que Thénardier était au secret. Tous les lundis, Thomas remettait au greffe cinq francs pour Thénardier. – Si Mame Bougon avait su cela!

Thomas, n'ayant plus d'argent, empruntait les cinq francs à Courfeyrac. C'était la première fois de sa vie qu'il empruntait de l'argent. Ces cinq francs périodiques étaient une double énigme pour Courfeyrac qui les donnait et pour Thénardier qui les recevait. – A qui cela peut-il aller, songeait Courfeyrac? – D'où cela peut-il me venir? se demandait Thénardier.

Thomas du reste était accablé. Tout était de nouveau rentré dans une trappe. Il ne voyait plus rien devant lui. Sa vie était replongée dans ce mystère où il errait à tâtons. Il avait un moment revu de très près dans cette obscurité la jeune fille qu'il aimait, le vieillard qui semblait son père; ces êtres inconnus qui étaient son seul intérêt et sa seule espérance en ce monde, et au moment où il avait cru les saisir, un souffle avait emporté toutes ces ombres. Pas une étincelle de certitude et de vérité n'avait jailli même du choc le plus effrayant. Aucune

conjecture possible. Il ne savait même plus le nom qu'il avait cru savoir. Était-ce Cosette? A coup sûr ce n'était plus Ursule. Et que penser du vieillard? Se cachait-il en effet de la police? L'ouvrier à cheveux blancs que Thomas avait rencontré aux environs des Invalides lui revenait aussi à l'esprit. Il devenait probable maintenant que cet ouvrier et M. Leblanc étaient le même homme. Il se déguisait donc? Cet homme avait des côtés héroïques et des côtés équivoques. Pourquoi n'avait-il pas appelé au secours? pourquoi s'était-il enfui? était-il, oui ou non, le père de Cosette? enfin était-il réellement l'homme que Thénardier avait cru reconnaître? Thénardier avait pu se méprendre? Détresse poignante; Thomas avait une passion dans le cœur et la nuit sur les yeux. Il était poussé, il était attiré, et il ne pouvait bouger. Tout s'était évanoui, excepté l'amour. De l'amour même, il avait perdu les instincts et les illuminations subites. Ordinairement cette flamme qui nous brûle nous éclaire aussi un peu, et nous jette quelque lueur utile au dehors. Ces sourds conseils de la passion, Thomas ne les entendait même plus. Jamais il ne se disait : Si j'allais là? si j'essayais ceci? Celle qu'il nommait maintenant Cosette était évidemment quelque part; rien n'avertissait Thomas du côté où il fallait chercher, toute sa vie se résumait maintenant en deux mots : une incertitude absolue dans une brume impénétrable. La revoir, elle; il y aspirait toujours, il ne l'espérait plus.

Pour comble, la misère revenait. Il sentait tout près de lui, derrière lui, ce souffle glacé. Dans toutes ces tourmentes, et depuis longtemps déjà, il avait discontinué son travail, et rien n'est plus dangereux que le travail

discontinué, c'est une habitude qui s'en va. Habitude facile à quitter, difficile à reprendre.

Une certaine quantité de rêverie est bonne, comme un narcotique à dose discrète. Cela endort les fièvres, quelquefois dures, de la pensée, et fait naître dans l'esprit une vapeur molle et fraîche qui corrige les contours trop âpres de la pensée pure, comble çà et là des lacunes et des intervalles, lie les ensembles et estompe les angles des idées. Mais trop de rêverie submerge et noie. Malheur au travailleur par l'esprit qui se laisse glisser de la pensée dans la rêverie! Il croit qu'il remontera aisément, et il se dit qu'après tout c'est la même chose. Erreur!

La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté.

Thomas, on s'en souvient, avait commencé par là. La passion était survenue, et avait achevé de le précipiter dans les chimères sans objet et sans fond. Et, à mesure que le travail diminuait, les besoins croissaient. Cela est toujours ainsi. L'homme, à l'état rêveur, est naturellement prodigue et mou et ne peut tenir la vie serrée. Il y a, dans cette façon de vivre, du bien mêlé au mal, car si l'amollissement est fatal, la générosité est bonne. Mais l'homme pauvre, généreux et noble qui ne travaille pas est perdu. Les ressources tarissent, les nécessités surgissent.

Pente fatale où les plus honnêtes et les plus fermes sont entraînés comme les plus faibles et les plus vicieux, et qui aboutit à l'un de ces deux trous, le suicide ou le crime.

A force de sortir pour aller songer, il vient un jour où l'on sort pour aller se jeter à l'eau.

Thomas descendait cette pente à pas lents, les yeux fixés sur celle qu'il ne voyait plus. C'était là toute la pensée de Thomas. Il ne songeait pas à autre chose, il sentait confusément que son vieux habit devenait un habit impossible et que son habit neuf devenait un habit vieux, que ses chemises s'usaient, que son chapeau s'usait, que ses bottes s'usaient, c'est-à-dire que sa vie s'usait, et il se disait : Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!

Une seule idée douce lui restait, c'est qu'Elle l'avait aimé, que son regard le lui avait dit, qu'elle ne connaissait pas son nom, mais qu'elle connaissait son âme, et que peut-être là où elle était, quel que fût ce lieu mystérieux, elle l'aimait encore. Qui sait si elle ne songeait pas à lui comme lui songeait à elle? Quelquefois, dans des heures inexplicables comme en a tout cœur qui aime, n'ayant que des raisons de douleur et se sentant pourtant un tressaillement de joie, il se disait : Ce sont des pensées de Cosette qui viennent à moi! – Puis il ajoutait : Mes pensées lui arrivent aussi peut-être. + illusion dont il hochait la tête le moment d'après, mais qui pourtant réussissait à lui jeter dans l'âme des lueurs qui ressemblaient parfois à de l'espérance. De temps en temps, surtout vers la tombée du jour, il laissait tomber sur un cahier de papier où il n'y avait que cela, le plus pur, le plus impersonnel, le plus idéal des rêveries dont l'amour lui emplissait l'esprit. Il appelait cela «lui écrire».

Il ne faut pas croire que sa raison fût en désordre. Au contraire. Il avait perdu la faculté de travailler et de se mouvoir fermement vers un but déterminé, mais il avait plus que jamais la clairvoyance et la rectitude. Thomas voyait à un jour calme et vrai, quoique singulier, tout ce

qui se passait sous ses yeux, même les choses indifférentes. Il disait de tout le mot juste avec une sorte d'accablement honnête et de désintéressement candide. Son jugement, presque détaché de l'espérance, se tenait haut et planait. Dans cet état rien ne lui échappait, rien ne le trompait, et il découvrait à chaque instant le fond de la vie, de l'humanité et de la destinée. Heureux, même dans ses plus grandes souffrances, celui à qui Dieu a donné une âme digne de l'amour et du malheur! Qui n'a pas vu les choses de ce monde et le cœur des hommes à cette double lumière n'a rien vu de vrai et ne sait rien.

L'âme qui aime et qui souffre est à l'état sublime.

Du reste les jours se succédaient, et rien de nouveau ne se présentait. Il lui semblait seulement que l'espace sombre qui lui restait à parcourir se raccourcissait à chaque instant. Il croyait déjà entrevoir distinctement le bord de l'escarpement sans fond.

– Quoi, se répétait-il! est-ce que je ne la reverrai pas auparavant!

Thomas n'allait plus chez personne, seulement il lui arrivait quelquefois de rencontrer le père Mabeuf.

Pendant que Thomas descendait lentement ces degrés lugubres qu'on pourrait nommer l'escalier des caves et qui mènent dans des lieux sans lumière où l'on entend les heureux marcher au-dessus de soi, M. Mabeuf descendait de son côté.

La Flore de Cauteretz ne se vendait absolument plus. Les expériences sur l'indigo n'avaient point réussi dans le petit jardin d'Austerlitz qui était mal exposé. M. Mabeuf n'y pouvait cultiver que quelques plantes rares qui aiment l'humidité et l'ombre. Il ne se décourageait pourtant pas. Il avait obtenu un coin de terre au jardin des plantes, en bonne exposition, pour y faire, «à ses frais», ses essais d'indigo. Pour cela il avait mis les cuivres de sa Flore au mont-de-piété. Il avait réduit son dîner à deux oeufs, et il en laissait un à sa vieille servante dont il ne payait plus les gages depuis quinze mois. Il ne riait plus de son rire enfantin, il était devenu morose, et ne recevait plus de visites. Thomas faisait bien de ne plus songer à venir. Quelquefois, quand M. Mabeuf allait au jardin des plantes, le vieillard et le jeune homme se croisaient sur le boulevard de l'Hôpital. Ils ne parlaient pas et se faisaient un signe de tête tristement. Chose poignante, qu'il y ait un moment où la misère dénoue! Il semble que deux

hommes ne soient plus deux hommes mais deux fantômes.

Le libraire Rognol était mort; M. Mabeuf ne connaissait plus que ses livres, son jardin et son indigo, c'étaient les trois formes qu'avaient prises pour lui le bonheur, le plaisir et l'espérance. Cela lui suffisait pour vivre. Il se disait : – Quand j'aurai fait mes boules de bleu, je serai riche, je retirerai mes cuivres du mont-de-piété, je remettrai ma Flore en vogue avec des annonces dans les journaux, et j'achèterai, je sais bien où, un exemplaire de l'Art de naviguer de Pierre de Médine, avec bois, édition de 1559. – En attendant, il travaillait toute la journée à son indigo au jardin des Plantes, et le soir il rentrait chez lui pour arroser son jardin. M. Mabeuf avait à cette époque fort près de quatre-vingts ans.

Un soir il eut une singulière apparition.

Il était rentré qu'il faisait grand jour encore. La servante presque aussi vieille que lui était malade et couchée. Il avait dîné d'un morceau de pain qu'il avait trouvé sur la table de cuisine, et s'était assis sur une borne de pierre renversée qui tenait lieu de banc dans son jardin.

Il s'était mis à feuilleter et à lire, à l'aide de ses lunettes, deux livres qui le passionnaient, et même, chose plus grave à son âge, le préoccupaient. Sa timidité naturelle le rendait propre à une certaine acceptation des superstitions. Le premier de ces livres était le fameux traité du président Delancre, De l'inconstance des démons, l'autre était l'in-quarto de Mutor de la Rubaudière sur les diables de Vauvert et les gobelins de la Bièvre. Ce dernier bouquin l'intéressait d'autant plus que son jardin avait été un des terrains anciennement hantés par les gobelins. Le crépuscule commençait à

blanchir ce qui est en haut et à noircir ce qui est en bas. Le père Mabeuf considérait ses plantes et entr'autres un rhododendron magnifique qui était une de ses consolations; quatre jours de hâle, de vent et de soleil, sans une goutte de pluie, venaient de passer, les tiges se courbaient, les boutons penchaient, les feuilles tombaient, tout cela avait besoin d'être arrosé; le rhododendron surtout était triste. Le père Mabeuf était de ceux pour qui les plantes ont des âmes. Le vieillard avait travaillé toute la journée au jardin des plantes, il était épuisé de fatigue, il se leva pourtant, et marcha tout courbé et à pas chancelants jusqu'au puits, mais quand il eut saisi la chaîne, il ne put même pas la tirer assez pour la décrocher. Alors il se retourna et leva un regard d'angoisse vers le ciel qui s'emplissait d'étoiles.

La soirée avait cette sérénité qui accable les douleurs de l'homme sous je ne sais quelle lugubre et éternelle joie. La nuit promettait d'être aussi aride que l'avait été le jour.

– Des étoiles partout, pensait le vieillard! pas la plus petite nuée! pas une larme d'eau!

Et sa tête qui s'était soulevée un moment, retomba sur sa poitrine.

Il la releva et regarda encore le ciel en murmurant :

– Une larme de rosée! un peu de pitié!

Il essaya encore une fois de décrocher la chaîne du puits, et ne put.

En ce moment il entendit une voix qui disait :

– Père Mabeuf, voulez-vous que je vous arrose votre jardin?

En même temps un bruit de bête fauve qui passe se fit dans la haie, et il vit sortir de la broussaille une espèce

de grande fille maigre qui se dressa devant lui en le regardant hardiment. Cela avait moins l'air d'un être humain que d'une forme qui venait d'éclorre au crépuscule.

Avant que le père Mabeuf, qui s'effarait aisément et qui avait l'effroi facile, eût pu répondre une syllabe, cet être, dont les mouvements avaient dans l'obscurité une sorte de brusquerie bizarre, avait décroché la chaîne, plongé et retiré le seau, et rempli l'arrosoir, et le bonhomme voyait cette apparition qui avait les pieds nus et une jupe en guenilles courir dans les plates-bandes en distribuant la vie autour d'elle. Le bruit de l'arrosoir sur les feuilles remplissait l'âme du père Mabeuf de ravissement. Il lui semblait que le rhododendron était heureux.

Le premier seau vidé, la fille en tira un second puis un troisième. Elle arrosa tout le jardin.

A la voir marcher ainsi dans les allées où sa silhouette apparaissait toute noire, agitant sur ses grands bras anguleux son fichu tout déchiqueté, elle avait je ne sais quoi d'une chauve-souris.

Quand elle eut fini, le père Mabeuf s'approcha les larmes aux yeux, et lui posa la main sur le front.

– Dieu vous bénira, dit-il, vous êtes un ange puisque vous avez soin des fleurs.

– Non, répondit-elle, je suis le diable, mais ça m'est égal.

Le vieillard s'écria, sans attendre et sans entendre sa réponse :

– Quel dommage que je sois si malheureux et si pauvre, et que je ne puisse rien faire pour vous!

– Vous pouvez quelque chose, dit-elle.

– Quoi?

– Me dire où demeure M. Thomas.

Le vieillard parut ne pas comprendre.

– Quel monsieur Thomas?

Il leva son regard vitreux et parut chercher quelque chose d'évanoui.

– Un jeune homme qui venait ici dans les temps.

Cependant M. Mabeuf avait fouillé dans sa mémoire.

– Ah! oui,... s'écria-t-il, je sais ce que vous voulez dire. Attendez donc! monsieur Thomas... le baron Thomas Pontmercy, parbleu! Il demeure... ou plutôt il ne demeure plus... Ah bien, je ne sais pas.

Tout en parlant il s'était courbé pour assujettir une branche du rhododendron, et il continuait :

– Tenez, je me souviens à présent. Il passe très souvent sur le boulevard et va du côté de la Glacière. Rue Croulebarbe. Le champ de l'Alouette. Allez par là. Il n'est pas difficile à rencontrer.

Quand M. Mabeuf se releva, il n'y avait plus personne, la fille avait disparu.

Il eut décidément un peu peur. – Vrai, pensa-t-il, si mon jardin n'était pas arrosé, je croirais que c'est un esprit.

Une heure plus tard, quand il fut couché, cela lui revint, et, en s'endormant, à cet instant trouble où la pensée, pareille à cet oiseau fabuleux qui se change en poisson pour passer la mer, prend peu à peu la forme du songe pour traverser le sommeil, il se disait confusément : Au fait, cela ressemble beaucoup à ce que la Rubaudière raconte des gobelins. Serait-ce un gobelin?

Quelques jours après cette visite d'un « esprit » au père Mabeuf, un matin, – c'était un lundi, le jour de la pièce de cent sous que Thomas empruntait à Courfeyrac pour Thénardier, – Thomas avait mis cette pièce de cent sous dans sa poche, et avant de la porter au greffe, il était allé «se promener un peu», espérant qu'à son retour cela le ferait travailler. C'était d'ailleurs éternellement ainsi. Sitôt levé, il s'asseyait devant un livre et une feuille de papier pour bâcler quelque traduction, ne pouvait, et se levait de sa chaise en disant : – Je vais sortir. Cela me mettra en train. Il rentrait, essayait de reprendre son labeur, n'y parvenait point, et disait : – Je ne me promènerai pas demain, cela m'empêche de travailler. Et il se promenait tous les jours.

Après avoir dépassé la rue de la Santé, la Glacière, le champ de l'Alouette, il s'était assis sur le parapet du pont de la rivière des Gobelins au seul endroit vivant et pittoresque qu'offre la longue et monotone ceinture des boulevards de Paris. Il y a là une vieille ferme à maraîchers bâtie du temps de Louis XIII avec son grand toit bizarrement percé de mansardes, un pré vert traversé de cordes tendues où mille loques sèchent au vent, des palissades délabrées, un peu d'eau entre des peupliers, des femmes, des rires, des voix, et à l'horizon le Panthéon, l'arbre des sourds-muets, le Val-de-Grâce,

noir, trapu, fantasque, amusant, magnifique, et au fond, le sombre faîte carré des tours de Notre-Dame. Un gai soleil pénétrait les feuilles fraîches épanouies et toutes lumineuses.

Thomas songeait à Cosette, au chagrin qui le paralysait, à la paresse qui le gagnait, et à cette nuit qui s'épaississait à chaque instant devant lui au point qu'il ne voyait même déjà plus le soleil.

Cependant, à travers ce mélancolique dégagement d'idées confuses qui n'étaient pas même un monologue, tant l'action s'affaiblissait en lui, les sensations du dehors lui arrivaient. Il entendait derrière lui, au-dessous de lui sur les deux bords de la rivière, les laveuses des Gobelins battre leur linge, et au-dessus de sa tête, les oiseaux jaser et chanter dans les ormes. D'un côté le bruit de la liberté, de l'insouciance heureuse, du loisir qui a des ailes; de l'autre le bruit du travail. Chose qui le faisait rêver profondément et presque réfléchir, c'étaient deux bruits joyeux.

Tout à coup au milieu de son extase accablée il entendit une voix connue qui disait :

– Tiens! le voilà!

Il leva les yeux, et reconnut cette malheureuse enfant qui était venue un matin chez lui, l'aînée des filles Thénardier, Palmyre, il savait maintenant comment elle se nommait. Elle était pieds nus et en haillons comme le jour où elle était entrée si résolûment dans sa chambre, seulement ses haillons avaient deux mois de plus; les trous étaient plus larges, les guenilles plus sordides. C'était cette même voix enrouée, ce même front terni et ridé par le hâle, ce même regard libre, égaré et vacillant. Elle avait de plus qu'autrefois dans la physionomie ce je

ne sais quoi d'effrayé et de lamentable que la prison traversée ajoute à la misère.

Elle avait des brins de paille et de foin dans les cheveux, non comme Ophélie pour être devenue folle à la contagion de la folie d'Hamlet, mais parce qu'elle avait couché dans quelque grenier d'écurie.

Cependant elle était arrêtée devant Thomas avec un peu de joie sur son visage livide et quelque chose qui ressemblait à un sourire.

Elle fut quelques moments comme si elle ne pouvait parler.

– Je vous rencontre donc! dit-elle enfin. Le père Mabeuf avait raison, c'était sur ce boulevard-ci! Comme je vous ai cherché! si vous saviez! Savez-vous cela? j'ai été au bloc. Quinze jours! Ils m'ont lâchée! vu qu'il n'y avait rien sur moi, et que d'ailleurs je n'avais pas l'âge du discernement. Il s'en fallait de deux mois. Oh! comme je vous ai cherché! voilà six semaines. Vous ne demeurez donc plus là-bas?

– Non, dit Thomas.

– Oh! je comprends. A cause de la chose. C'est désagréable ces esbroufs-là. Vous avez déménagé. Tiens! pourquoi donc portez-vous des vieux chapeaux comme ça? un jeune homme comme vous, ça doit avoir de beaux habits. Savez-vous, monsieur Thomas? le père Mabeuf vous appelle le baron Thomas je ne sais plus quoi. Pas vrai que vous n'êtes pas baron? les barons c'est des vieux, ça va au Luxembourg devant le château, où il y a le plus de soleil. Oh! j'en vois, ça lit la Quotidienne pour un sou. Dites donc, où est-ce que vous demeurez à présent?

Thomas ne répondit pas. Elle reprit avec une expression qui s'assombrissait peu à peu.

– Vous n'avez pas l'air content de me voir?

Thomas se taisait; elle garda elle-même un instant le silence, puis s'écria :

– Si je voulais pourtant, je vous forcerais bien à avoir l'air content!

– Quoi? demanda Thomas. Que voulez-vous dire?

– Ah! vous me disiez tu! reprit-elle.

– Eh bien? que veux-tu dire?

Elle ne répondit pas, elle semblait hésiter comme en proie à une sorte de combat intérieur. Enfin elle parut prendre son parti.

– Tant pis, c'est égal. Vous avez l'air triste, je veux que vous soyez content. Promettez-moi seulement que vous allez rire. Je veux vous voir rire et dire : Ah bien! c'est bon! Pauvre M. Thomas! Vous savez! vous m'avez promis que vous me donneriez tout ce que je voudrais...

– Oui! mais parle donc!

Elle regarda Thomas dans le blanc des yeux et lui dit :

– J'ai l'adresse!

Thomas pâlit. Tout son sang reflua à son cœur.

– Quelle adresse?

– L'adresse que vous m'avez demandée!

Elle ajouta comme si elle faisait effort :

– L'adresse... vous savez bien?

– Oui! dit Thomas.

– De la demoiselle!

Ce mot prononcé, elle soupira profondément.

Thomas sauta du parapet où il était assis et lui prit éperdûment la main.

– Oh! Eh bien! conduis-moi! dis-moi! demande-moi tout ce que tu voudras! Où est-ce?

– Venez avec moi, répondit-elle. Je ne sais pas bien la rue et le numéro, c'est tout de l'autre côté d'ici, mais je connais bien la maison, je vais vous conduire.

Elle retira sa main et reprit d'un ton qui eût navré un observateur, mais qui n'effleura même pas Thomas ivre et transporté :

– Oh! comme vous êtes content!

Un nuage passa sur le front de Thomas. Il saisit Palmyre par le bras :

– Jure-moi une chose!

– Jurer, dit-elle? qu'est-ce que cela veut dire? Tiens! vous voulez que je jure?

Et elle rit.

– Ton père! promets-moi, Palmyre! jure-moi que tu ne diras pas cette adresse à ton père!

Elle se tourna vers lui d'un air stupéfait.

– Palmyre! comment savez-vous que je m'appelle Palmyre?

– Promets-moi ce que je te dis! poursuivit Thomas. Mais elle semblait ne pas l'entendre.

– C'est gentil, ça! vous m'avez appelée Palmyre!

Thomas lui prit les deux bras à la fois.

– Mais réponds-moi donc, au nom du ciel! fais attention à ce que je te dis, jure-moi que tu ne diras pas l'adresse que tu sais à ton père!

– Mon père, dit-elle? Ah oui, mon père! Soyez donc tranquille. Il est au secret. D'ailleurs est-ce que je m'occupe de mon père!

– Mais tu ne me promets pas! s'écria Thomas.

– Mais lâchez-moi donc, dit-elle en éclatant de rire! Comme vous me secouez! Si! si! je vous promets ça! je vous jure ça! qu'est-ce que cela me fait? je ne dirai pas l'adresse à mon père. Là! ça va-t-il? c'est-il ça?

– Ni à personne? fit Thomas.

– Ni à personne.

– A présent, reprit Thomas, conduis-moi.

– Tout de suite?

– Tout de suite.

– Venez. – Oh! comme il est content! dit-elle.

Après quelques pas, elle s'arrêta.

– Vous me suivez de trop près, monsieur Thomas. Laissez-moi aller devant, et suivez-moi comme cela, sans faire semblant. Il ne faut pas qu'on voie un jeune homme bien, comme vous, avec une femme comme moi.

Aucune langue ne saurait dire tout ce qu'il y avait dans ce mot, femme, ainsi prononcé par cette enfant.

Elle fit une dizaine de pas, et s'arrêta encore; Thomas la rejoignit. Elle lui adressa la parole de côté et sans se tourner vers lui :

– A propos, vous savez que vous m'avez promis quelque chose?

Thomas fouilla dans sa poche. Il ne possédait au monde que les cinq francs destinés au père Thénardier. Il les prit, et les mit dans la main de Palmyre.

Elle ouvrit les doigts et laissa tomber la pièce à terre, et le regardant d'un air sombre :

– Je ne veux pas de votre argent, dit-elle.

Vers le milieu du siècle dernier, un président à mortier au parlement de Paris ayant une maîtresse et s'en cachant, car à cette époque les grands seigneurs montraient leurs maîtresses et les bourgeois les cachaient, fit construire faubourg S^t Germain, dans la rue déserte de Blomet, qu'on nomme aujourd'hui rue Plumet, ce qu'on appelait alors une petite maison.

Cette maison se composait d'un pavillon à un seul étage; deux salles au rez-de-chaussée, deux chambres au premier, en bas une cuisine, en haut un boudoir, sous le toit un grenier, le tout précédé d'un petit jardin avec large grille donnant sur la rue. C'était là tout ce que les passants pouvaient entrevoir de la petite maison du président, mais derrière la maison il y avait une cour étroite et au fond de la cour un logis bas de deux pièces sur cave, espèce d'en-cas destiné à dissimuler au besoin un enfant et une nourrice. Ce logis communiquait par derrière, par une porte masquée et ouvrant à secret, avec un long couloir étroit, pavé, sinueux, à ciel ouvert, bordé de deux hautes murailles, lequel, caché avec un art prodigieux et comme perdu entre les clôtures des jardins et des cultures dont il suivait tous les angles et tous les détours, allait aboutir à une autre porte également à secret qui s'ouvrait à un demi-quart de lieue de là, presque dans

un autre quartier, à l'extrémité solitaire de la rue de Babylone.

M. le président s'introduisait par là, si bien que ceux-là même qui eussent remarqué que Monsieur le président entraient tous les jours quelque part rue de Babylone n'eussent pu se douter qu'il faisait visite rue Blomet.

Le pavillon, bâti en pierre dans le goût mansard, lambrissé, et meublé dans le goût Watteau, rocaille au dedans, perruque au dehors, barricadé d'une triple haie de fleurs, avait quelque chose de discret, de coquet et de solennel comme il sied à un caprice de l'amour et de la magistrature.

Cette maison et ce couloir qui ont disparu aujourd'hui, existaient encore il y a une dizaine d'années. En 93, un chaudronnier avait acheté la maison pour la démolir, mais n'ayant pu en payer le prix, la nation le mit en faillite. De sorte que ce fut la maison qui démolit le chaudronnier. Depuis la maison resta inhabitée, et tomba lentement en ruine, comme toute demeure à laquelle la présence de l'homme ne communique pas la vie. Elle était toujours à louer, et les dix ou douze personnes qui passent par an rue Plumet en étaient averties par un écriteau jaune et illisible accroché à la grille du jardin depuis 1810.

Vers le printemps de 1829, ces mêmes passants purent remarquer que l'écriteau avait disparu, et que, même, les volets du premier étaient ouverts. La maison en effet était occupée. Les fenêtres avaient «des petits rideaux», signe qu'il y avait une femme.

Au mois d'octobre 1829, un homme d'un certain âge s'était présenté et avait loué la maison telle qu'elle était, y compris, bien entendu, l'arrière-corps-de-logis et le

couloir qui allait aboutir à la rue de Babylone. Il avait fait rétablir les ouvertures à secret des deux portes de ce passage. La maison était encore à peu près meublée des vieux ameublements du président; le nouveau locataire avait ordonné quelques réparations, ajouté çà et là ce qui manquait, remis des pavés à la cour, des briques aux carrelages, des marches à l'escalier, des feuilles aux parquets et des vitres aux croisées, et enfin était venu s'installer avec une jeune fille et une servante âgée, sans bruit, plutôt comme quelqu'un qui se glisse que comme quelqu'un qui entre chez soi. Les voisins n'en jasèrent point, par la raison qu'il n'y avait pas de voisins.

Ce locataire peu à effet était Jean Tréjean, la jeune fille était Cosette. La servante était une fille appelée Toussaint que Jean Tréjean avait sauvée de l'hôpital et de la misère et qui était vieille, provinciale et bègue, trois qualités qui avaient déterminé Jean Tréjean à la prendre avec lui. Il avait loué la maison sous le nom de M. Fauchelevent, rentier. Dans tout vient d'être raconté, le lecteur a sans doute moins tardé encore que Thénardier à reconnaître Jean Tréjean.

Pourquoi Jean Tréjean avait-il quitté le couvent de la rue Neuve S^{te} Geneviève? Que s'était-il passé?

Il ne s'était rien passé.

On s'en souvient. Jean Tréjean était heureux dans le couvent, si heureux que sa conscience finit par s'inquiéter. Il voyait Cosette tous les jours, il sentait la paternité naître et se développer en lui de plus en plus, il couvait de l'âme cette enfant, il se disait qu'elle était à lui, que rien ne pouvait la lui enlever, que cela serait ainsi jusqu'à la fin de ses jours, que certainement elle se ferait religieuse, y étant chaque jour doucement provoquée,

qu'ainsi le couvent était désormais l'univers pour elle comme pour lui, qu'il y vieillirait et qu'elle y grandirait, qu'elle y vieillirait et qu'il y mourrait; qu'enfin, ravissante espérance, aucune séparation n'était possible. En réfléchissant à ceci, il en vint à tomber dans des perplexités. Il s'interrogea. Il se demandait si tout ce bonheur-là était bien à lui, s'il ne se composait pas du bonheur d'un autre, du bonheur de cette enfant qu'il confisquait et qu'il dérobait, lui vieillard; si ce n'était point là un vol? Il se disait que cette enfant avait le droit de connaître la vie avant d'y renoncer, que lui retrancher, d'avance et en quelque sorte sans la consulter, toutes les joies sous prétexte de lui sauver toutes les épreuves, profiter de son ignorance et de son isolement pour lui faire germer une vocation artificielle, c'était dénaturer une créature humaine et mentir à Dieu. Et qui sait si, se rendant compte un jour de tout cela et religieuse à regret, Cosette n'en viendrait pas à le haïr? Dernière pensée, presque égoïste et plus humaine que les autres, mais qui lui était insupportable. Il résolut de quitter le couvent.

Il le résolut; il reconnut avec désolation qu'il le fallait. Quant aux objections, il n'y en avait pas. Sept ans de séjour entre ces quatre murs et de disparition, avaient nécessairement détruit ou dispersé les éléments de crainte. Il pouvait rentrer parmi les hommes tranquillement. Il avait vieilli, et tout avait changé. Qui le reconnaîtrait maintenant? D'ailleurs, à voir le pire, il n'y avait de danger que pour lui-même, et il n'avait pas le droit de condamner Cosette au cloître par la raison qu'il avait été condamné au bague. D'ailleurs, qu'est-ce que le danger devant le devoir? Enfin, rien ne l'empêchait d'être prudent et de prendre ses précautions.

Quant à l'éducation de Cosette, elle était terminée et complète.

Une fois sa détermination arrêtée, il attendit l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Le vieux Fauchelevent mourut.

Jean Tréjean demanda audience à la révérende prieure et lui dit qu'ayant fait à la mort de son frère un petit héritage qui lui permettait de vivre désormais sans travailler, il quittait le service du couvent, et emmenait sa fille, mais que, comme il n'était pas juste que Cosette, ne prononçant point ses vœux, eût été élevée gratuitement, il suppliait humblement madame la prieure de trouver bon qu'il offrît à la communauté, comme indemnité des sept années que Cosette y avait passées, une somme de sept mille francs.

C'est ainsi que Jean Tréjean sortit du couvent de l'adoration perpétuelle.

Il découvrit la maison de la rue Plumet et s'y blottit. Il était désormais en possession du nom d'Ultime Fauchelevent.

En même temps il loua deux autres appartements dans Paris, afin de moins attirer l'attention que s'il fût toujours resté dans le même quartier, de pouvoir faire au besoin des absences à la moindre inquiétude qui le prendrait, et enfin de ne plus se trouver au dépourvu comme la nuit où il avait si miraculeusement échappé à Javert. Ces deux appartements étaient deux logis fort modestes et d'apparence pauvre, l'un rue de l'Ouest, l'autre rue Planche-Mirbay. Il y allait de temps en temps passer un mois ou six semaines avec Cosette sans emmener la servante. Il s'y faisait servir par les portiers et s'y donnait pour un rentier de la banlieue ayant un pied à

terre à Paris. Ceci n'est pas une accusation contre la société, cependant, telle qu'elle est faite, cette haute vertu avait trois domiciles dans Paris pour échapper à la police.

Du reste, à proprement parler, il vivait rue Plumet et il y avait arrangé son existence de la façon que voici :

Cosette avec la servante occupait le pavillon; elle avait la grande chambre à coucher aux trumeaux peints, le boudoir aux baguettes dorées, le salon du président meublé de tapisseries et de vastes fauteuils; elle avait le jardin. Jean Tréjean avait fait mettre dans la chambre de Cosette un lit d'ancien damas à trois couleurs, et un vieux et beau tapis de Perse acheté rue du Figuier S^t Paul chez la mère Gaucher, et, pour corriger la sévérité de ces vieilleries magnifiques, il y avait mêlé tous les petits meubles gais et gracieux des jeunes filles, l'étagère, la bibliothèque et les livres dorés, la papeterie, le buvard, la table à ouvrage incrustée de nacre, le nécessaire de vermeil, la toilette en porcelaine du Japon. De longs rideaux de damas pareils au lit pendaient aux fenêtres du premier étage. Au rez-de-chaussée, des rideaux de tapisseries. Tout l'hiver la petite maison de Cosette était chauffée du haut en bas. Lui, il habitait l'espèce de loge de portier qui était dans la cour du fond, avec un matelas sur un lit de sangle, une table de noyer, deux chaises de paille, un pot à l'eau de faïence, quelques livres sur une planche, jamais de feu. Il dînait avec Cosette, et il y avait un pain bis pour lui sur la table. Il avait dit à Toussaint lorsqu'elle était entrée : – C'est mademoiselle qui est la maîtresse de la maison. – Et vous, monsieur? avait répliqué la fille stupéfaite. – Moi, je suis bien mieux que le maître, je suis le père.

Cosette au couvent avait été dressée au ménage et réglait

la dépense qui était fort modeste. Tous les jours Jean Tréjean prenait le bras de Cosette et la menait promener. Il la conduisait au Luxembourg, dans l'allée la moins fréquentée, et trois ou quatre fois par semaine à la messe, toujours à S^t Jacques du Haut-pas, parce que c'était fort loin. Comme c'est un quartier très pauvre, il y faisait beaucoup l'aumône, et les malheureux l'entouraient dans l'église, ce qui lui avait valu l'épître des Thénardier : au monsieur bienfaisant de l'église S^t Jacques du Haut Pas. Il menait volontiers Cosette visiter les indigents et les malades. Aucun étranger n'entraît dans la maison. La vieille servante apportait les provisions, et Jean Tréjean allait lui-même chercher l'eau à une prise d'eau qui était tout proche sur le boulevard.

Quand il sortait avec Cosette, il s'habillait comme on l'a vu et avait assez l'air d'un ancien officier. Lorsqu'il sortait seul, et c'était le plus habituellement le soir, il était toujours vêtu d'une veste et d'un pantalon d'ouvrier, et coiffé d'une casquette qui lui cachait le visage. Était-ce précaution, ou humilité? Les deux à la fois. Cosette était accoutumée au côté énigmatique de sa destinée et remarquait à peine les singularités de son père. Quant à Toussaint, elle vénérât Jean Tréjean, et trouvait bon tout ce qu'il faisait. Un jour, son boucher, qui avait entrevu Jean Tréjean, lui dit : C'est un drôle de corps. Elle répondit : C'est un saint.

Ni Jean Tréjean, ni Cosette, ni Toussaint n'entraient et ne sortaient jamais que par la porte de la rue de Babylone. Personne ne pouvait se douter qu'ils demeuraient rue Plumet. La grande grille restait toujours fermée. Jean Tréjean avait laissé le jardin inculte, afin qu'il n'attirât pas l'attention.

En cela il se trompait peut-être.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis tant d'années était devenu extraordinaire et charmant. Celui qui écrit ces lignes s'est souvent arrêté à un + de cette rue pour le contempler, sans se douter des secrets qu'il dérobaient derrière ses épaisseurs fraîches et vertes. Il a bien des fois laissé ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadencée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdissants et moussus, bizarrement couronné d'un fronton d'arabesques indéchiffrables. Il y avait un banc de pierre dans un coin près du mur, quelques treillages décloqués par le temps pourrissant sur le mur; du reste plus d'allées ni de gazon; de l'herbe partout. Le jardinage abandonné par les jardiniers avait été repris par la nature, aventure admirable. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse, troncs, rameaux, feuilles, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus; la végétation avait célébré et accompli là, dans cet enclos de cent pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est à dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

Au printemps, cet énorme buisson, libre derrière sa grille et dans ses quatre murs, entrainé en rut dans le sourd travail de la germination universelle, tressaillait au soleil levant presque comme une bête qui aspire les effluves de l'amour cosmique et qui sent la sève d'avril monter et bouillonner dans ses veines, et, secouant au vent sa prodigieuse chevelure verte, semait sur la terre humide, sur le perron croulant du pavillon et jusque sur le pavé de la rue déserte les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la vie, la joie, les parfums. A midi mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle divin de voir là tourbillonner en flocons dans l'ombre cette neige vivante de l'été. Là, dans ces gaies ténèbres de la verdure, une foule de voix innocentes parlaient doucement à l'âme, et ce que les gazouillements avaient oublié de dire, les bourdonnements le complétaient. Le soir une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait; un linceul d'ombre, une tristesse céleste et calme, le couvrait; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et des liserons en sortait de toute part comme un poison adorable et subtil; on entendait les derniers appels des oiseaux s'assoupissant sous les branchages; on y sentait cette intimité sacrée de l'oiseau et de l'arbre; le jour les ailes réjouissent les feuilles, la nuit les feuilles protègent les ailes.

L'hiver, la broussaille était noire, mouillée, hérissée, glacée, et laissait un peu voir la maison. On apercevait au lieu de fleurs dans les rameaux et de rosée dans les fleurs, les longs rubans d'argent des limaces sur le froid et épais tapis des feuilles jaunes; mais de toute façon, sous tout aspect, en toute saison, printemps, hiver, été, automne, ce jardin respirait la mélancolie, l'extase, la solitude, la

liberté, l'absence de l'homme, la présence de Dieu; et la vieille grille rouillée avait l'air de dire : ce jardin est à moi.

Le pavé de Paris avait beau être là tout autour, les hôtels classiques et splendides de la rue de Varenne à deux pas, le dôme des Invalides tout près, la chambre des Députés pas loin; les carrosses de la rue de Bourgogne et de la rue S^t Dominique avaient beau rouler comme des tonnerres dans le voisinage, les omnibus jaunes, bruns, blancs, rouges, avaient beau se croiser dans le carrefour voisin, le désert était rue Plumet; et la mort des anciens propriétaires, une révolution qui avait passé, l'écroulement des antiques fortunes, l'absence, l'oubli, quarante ans d'abandon et de viduité avaient suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les fougères, les bouillons blancs, les ciguës, les hautes herbes, les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle, les lézards, les scarabées, les insectes inquiets et rapides, pour faire sortir des profondeurs de la terre et reparaitre entre ces quatre murs je ne sais quelle grandeur sauvage et farouche, et pour que la nature, qui déconcerte les arrangements mesquins de l'homme et qui se répand toujours tout entière là où elle se répand, aussi bien dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à s'épanouir dans un méchant petit jardin parisien avec autant de rudesse et de majesté que dans une forêt vierge du nouveau-monde.

Il semblait que ce jardin, créé autrefois pour cacher les mystères libertins, se fût transformé et fût devenu propre à abriter les mystères chastes. Il n'avait plus ni berceaux, ni boulingrins, ni tonnelles, ni grottes; il avait une magnifique obscurité échevelée tombant comme un voile de toutes parts. Un président assisté d'un jardinier,

un bonhomme qui croyait continuer Lamoignon et un autre bonhomme qui croyait continuer Lenôtre, l'avaient contourné, taillé, attifé, façonné pour la galanterie; la nature l'avait ressaisi, l'avait rempli d'ombre, et l'avait arrangé pour l'amour.

Il y avait aussi dans cette solitude un cœur qui était tout prêt. L'amour n'avait qu'à se montrer; il avait là un temple composé de verdure, d'herbe, de mousse, de soupirs d'oiseaux, de molles ténèbres, de branches agitées, et une âme faite de douceur, de foi, de candeur, d'espoir, d'aspiration et d'illusion.

Cosette était sortie du couvent encore presque enfant; elle avait à peine quatorze ans, et elle était «dans l'âge ingrat»; nous l'avons dit, à part les yeux, elle était plutôt laide que jolie; elle n'avait cependant aucun trait disgracieux, mais elle était gauche, maigre, timide, une grande petite fille enfin.

Son éducation était terminée, c'est-à-dire on lui avait appris la religion, et même la dévotion; puis l'histoire, la géographie, la grammaire, les participes, les rois de France, un peu de musique, à faire un nez, etc., mais du reste elle ignorait tout, ce qui est un charme et un péril. L'âme d'une jeune fille ne doit pas être laissée obscure; plus tard, il s'y fait des mirages trop brusques et trop vifs comme dans une chambre noire. Elle doit être doucement et discrètement éclairée, plutôt du reflet des réalités que de leur lumière directe et dure. Demi-jour utile et gracieusement austère qui dissipe les peurs puérides et empêche les chutes. Il n'y a que l'instinct maternel, intuition admirable où entrent les souvenirs de la vierge et l'expérience de la femme, qui sache comment et de quoi doit être fait ce demi-jour. Rien ne supplée à cet instinct.

Pour former l'âme d'une jeune fille, toutes les religieuses du monde ne valent pas une mère.

Cosette n'avait pas eu de mère. Elle n'avait eu que beaucoup de mères, au pluriel.

°Quant à Jean Vlajean° [*texte initial illisible*] , il y avait bien en lui toutes les tendresses à la fois, et toutes les sollicitudes; mais ce n'était qu'un vieux homme qui ne savait rien du tout.

Or, dans cette oeuvre de l'éducation, dans cette grave affaire de la préparation d'une femme à la vie, que de science il faut pour lutter contre cette grande ignorance qu'on appelle la virginité!

Rien ne prépare une jeune fille aux passions comme le couvent. Le couvent tourne la pensée du côté de l'inconnu. Le cœur, replié sur lui-même, se creuse, ne pouvant s'épancher, et s'approfondit ne pouvant s'épanouir. De là des visions, des suppositions, des conjectures, des romans ébauchés, des aventures souhaitées, des constructions fantastiques, des édifices tout entiers bâtis dans l'obscurité intérieure de l'esprit, sombres et secrètes demeures où les passions trouvent tout de suite à se loger dès que la grille franchie leur permet d'entrer. Le couvent est une compression qui pour triompher du cœur humain doit durer toute la vie.

En quittant le couvent, Cosette ne pouvait rien trouver de plus doux et de plus dangereux que la maison de la rue Plumet. C'était la continuation de la solitude avec le commencement de la liberté, un jardin fermé, mais une nature âcre, riche, voluptueuse et odorante, les mêmes songes que dans le couvent, mais de jeunes hommes entrevus, une grille, mais sur la rue.

Cependant, nous le répétons, quand elle y arriva, elle n'était encore qu'une enfant. Jean Tréjean lui livra ce jardin inculte. – Fais-y tout ce que tu voudras, lui disait-il.– Cela amusait Cosette; elle en remuait toutes les touffes et toutes les pierres, elle y cherchait «des bêtes»; elle y jouait en attendant qu'elle y rêvât; elle aimait ce jardin pour les insectes qu'elle y trouvait sous ses pieds à travers l'herbe, en attendant qu'elle l'aimât pour les étoiles qu'elle y verrait dans les branches au-dessus de sa tête.

Et puis, elle aimait son père, c'est-à-dire Jean Tréjean, de toute son âme, avec une naïve passion filiale qui lui faisait du bonhomme un compagnon désiré et charmant. On se souvient que M. Madeleine lisait beaucoup, Jean Tréjean avait continué; il en était venu à causer bien, il avait la richesse secrète d'une intelligence humble et vraie qui s'est spontanément cultivée. Il lui était resté juste assez d'âpreté pour assaisonner sa bonté; c'était un esprit rude et un cœur doux. Au Luxembourg, il faisait de longues explications de tout, puisant dans ce qu'il avait lu, puisant aussi dans ce qu'il avait souffert. Tout en l'écoutant, les yeux de Cosette erraient vaguement.

Cet homme simple suffisait à la pensée de Cosette de même que ce jardin inculte à ses jeux. Quand elle avait bien poursuivi les papillons, elle arrivait près de lui essoufflée et disait : Ah! comme j'ai couru! Il la baisait au front.

Cosette adorait le bonhomme; elle était toujours sur ses talons. Là où était Jean Tréjean était le bien-être. Comme Jean Tréjean n'habitait ni le pavillon, ni le jardin, elle se plaisait davantage dans l'arrière-cour pavée que

dans l'enclos plein de fleurs, et dans la petite loge meublée de chaises de paille que dans le grand salon tendu de tapisseries où s'adossaient des fauteuils capitonnés. Jean Tréjean lui disait quelquefois en souriant du bonheur d'être importuné : – Mais va-t'en chez toi! Laisse-moi donc un peu seul!

Elle lui faisait de ces charmantes gronderies tendres qui ont tant de grâce remontant de la fille au père.

– Père, j'ai très froid chez vous; pourquoi ne mettez-vous pas ici un tapis et un poêle?

– Chère enfant, il y a tant de gens qui valent mieux que moi et qui n'ont même pas un toit sur leur tête.

– Alors pourquoi y a-t-il du feu chez moi et tout ce qu'il faut?

– Parce que tu es une femme et un enfant.

– Bah! les hommes doivent donc avoir froid et être mal?

– Certains hommes.

– C'est bon, je viendrai si souvent ici que vous serez bien obligé d'y faire du feu.

Elle lui disait encore :

– Père, pourquoi mangez-vous du vilain pain comme cela?

– Parce que, ma fille.

– Eh bien! si vous en mangez, j'en mangerai.

Alors pour que Cosette ne mangeât pas de pain noir, Jean Tréjean mangeait du pain blanc.

Cosette ne se rappelait que confusément son enfance. Elle priait matin et soir pour sa mère qu'elle n'avait pas connue. Les Thénardier lui étaient restés comme deux figures hideuses à l'état de rêve. Elle se rappelait qu'elle avait été «un jour la nuit» chercher de l'eau dans un bois.

Elle croyait que c'était très loin de Paris. Il lui semblait qu'elle avait commencé à vivre dans un abîme et que c'était Jean Tréjean qui l'en avait tirée. Son enfance lui faisait l'effet d'un temps où il n'y avait autour d'elle que des mille-pieds, des araignées et des serpents. Quand elle songeait le soir avant de s'endormir, comme elle n'avait pas une idée très nette d'être la fille de Jean Tréjean et qu'il fût son père, elle s'imaginait que l'âme de sa mère avait passé dans ce bonhomme et était venue demeurer auprès d'elle.

Quand il était assis, elle appuyait sa joue sur ses cheveux blancs et y laissait silencieusement tomber une larme en se disant : C'est peut-être ma mère, cet homme-là!

Lorsqu'elle sortait avec lui, elle s'appuyait sur son bras, fière, heureuse, dans la plénitude du cœur. Jean Tréjean, à toutes ces marques d'une tendresse si exclusive et si satisfaite de lui seul, sentait son âme se fondre en délices; le pauvre homme tressaillait inondé d'une joie angélique; il s'affirmait avec transport que cela durerait toute la vie; il se disait qu'il n'avait vraiment pas assez souffert pour mériter un si radieux bonheur, et il remerciait Dieu, dans les profondeurs de son cœur, d'avoir permis qu'il fût ainsi aimé, lui misérable, par cet être innocent.

Un jour Cosette se regarda par hasard dans son miroir et se dit : Tiens! Il lui semblait presque qu'elle était jolie. Ceci la jeta dans un trouble singulier. Jusqu'à ce moment elle n'avait point songé à sa figure. Elle se voyait dans son miroir, mais elle ne s'y regardait pas. Et puis, on lui avait souvent dit qu'elle était laide; Jean Tréjean seul disait doucement : Mais non! mais non!

Quoi qu'il en fût, Cosette s'était toujours crue laide, et avait grandi dans cette idée avec la résignation facile de l'enfance. Voici que tout d'un coup son miroir lui disait comme Jean Tréjean : – Mais non! – Elle ne dort pas de la nuit. – Si j'étais jolie, pensait-elle! comme cela serait drôle que je fusse jolie! – Et elle se rappelait toutes celles de ses compagnes dont la beauté faisait effet dans le couvent, et elle se disait : Comment! je serais comme mademoiselle une telle!

Le lendemain elle se regarda, mais non par hasard, et elle douta : – Où avais-je l'esprit, dit-elle? non, je suis laide. – Elle avait tout simplement mal dormi, elle avait les yeux battus et elle était pâle. Elle ne s'était pas sentie très joyeuse la veille de croire à sa beauté, mais elle fut triste de n'y plus croire. Elle ne se regarda plus, et pendant plus de quinze jours elle tâcha de se coiffer tournant le dos au miroir.

Le soir après le dîner, elle faisait assez habituellement de la tapisserie dans le salon, ou quelque ouvrage de couvent, et Jean Tréjean lisait à côté d'elle. Une fois elle leva les yeux de son ouvrage et elle fut toute surprise de la façon inquiète dont son père la regardait.

Une autre fois, elle passait dans la rue, et il lui sembla que quelqu'un qu'elle ne vit pas, disait derrière elle : Jolie femme! mais mal mise. – Bah! pensa-t-elle, ce n'est pas moi. Je suis bien mise et laide. – Elle avait alors son chapeau de peluche et sa robe de mérinos.

Un jour enfin, elle était dans le jardin, et elle entendit la pauvre vieille Toussaint qui disait : Monsieur, remarquez-vous comme mademoiselle devient jolie? Cosette n'entendit pas ce que son père répondit, les paroles de Toussaint furent pour elle une sorte de

commotion. Elle s'échappa du jardin, monta à sa chambre, courut à la glace, il y avait trois mois qu'elle ne s'était regardée, et poussa un cri. Elle venait de s'éblouir elle-même.

Elle était belle et jolie; elle ne pouvait s'empêcher d'être de l'avis de Toussaint et de son miroir. Sa taille s'était faite, sa peau avait blanchi, ses cheveux s'étaient lustrés, une splendeur inconnue s'était allumée dans ses prunelles bleues. La conviction de sa beauté lui vint tout entière, en une minute, comme un grand jour qui se fait, les autres la remarquaient d'ailleurs, il n'y avait plus à douter, elle redescendit au jardin se croyant reine, entendant les oiseaux chanter, c'était en hiver, voyant le ciel bleu, le soleil dans les arbres, des fleurs dans les buissons, éperdue, folle, dans un ravissement inexprimable.

De son côté, Jean Tréjean éprouvait un profond et indéfinissable serrement de cœur.

C'est qu'en effet, depuis quelque temps, il contemplait avec terreur cette beauté qui apparaissait chaque jour plus rayonnante sur le doux visage de Cosette. Aube riante pour tous, lugubre pour lui.

Cosette avait été belle assez longtemps avant de s'en apercevoir. Mais du premier jour cette lumière inattendue qui se levait sur le visage de la jeune fille blessa la paupière sombre de Jean Tréjean. Il comprit que c'était un changement dans une vie heureuse, si heureuse qu'il n'osait y remuer dans la crainte d'y déranger quelque chose. Cet homme qui avait passé par toutes les détresses, qui était encore tout saignant des meurtrissures de sa destinée, qui avait été presque méchant et qui était devenu presque saint, qui après avoir traîné la chaîne du

bagne, traînait maintenant la chaîne invisible, mais pesante, de l'infamie indéfinie, cet homme que la loi n'avait pas lâché et qui pouvait être à chaque instant ressaisi et ramené du fond de l'ombre de sa vertu au grand jour de l'opprobre public, cet homme acceptait tout, pardonnait tout, comprenait tout, bénissait tout, et ne demandait à la Providence, aux hommes, aux lois, à la société, à la nature, au monde qu'une chose, que Cosette l'aimât!

Que Cosette continuât de l'aimer! que Dieu n'empêchât pas le coeur de cette enfant de venir à lui! Aimé de Cosette, il se trouvait guéri, reposé, apaisé, comblé, récompensé, couronné. Aimé de Cosette, il était bien! il n'en demandait pas davantage. On lui eût dit : Veux-tu être mieux? il eût répondu : Non. Dieu lui eût dit : Veux-tu le ciel? il eût répondu : J'y perdrais.

Tout ce qui pouvait effleurer cette situation, ne fût-ce qu'à la surface, le faisait frémir comme le commencement du malheur. Il n'avait jamais trop su ce que c'était que la beauté d'une femme, mais par instinct, il se disait que c'était terrible.

Cette beauté qui s'épanouissait chaque jour plus superbe à côté de lui, sous ses yeux, sur le front ingénu et redoutable de l'enfant, du fond de sa laideur, de sa vieillesse, de sa misère, de sa réprobation, de son accablement, il la regardait effaré.

Il se disait : Comme elle est belle! Qu'est-ce que je deviendrai, moi?

Là du reste était la différence entre sa tendresse et la tendresse d'une mère. Ce qu'il voyait avec angoisse, une mère l'eût vu avec joie.

Les premiers symptômes ne tardèrent pas à se manifester.

Dès le lendemain du jour où elle s'était dit : Décidément, je suis belle! Cosette fit attention à sa toilette. Elle se rappela le mot du passant, parole d'oracle qui avait passé à côté d'elle et s'était évanoui après avoir déposé dans son coeur un des deux germes qui doivent plus tard emplir toute la vie de la femme, la coquetterie. L'amour est l'autre.

Avec la foi en sa beauté, toute l'âme féminine s'épanouit en elle. Son père ne lui avait jamais rien refusé. Elle sut tout de suite toute la science du chapeau, de la robe, du mantelet, du brodequin, de la manchette, cette science qui fait de la femme parisienne quelque chose de si charmant, de si profond et de si redoutable. En moins d'un mois la petite Cosette fut une des femmes, non seulement les plus jolies, ce qui est quelque chose, mais «les mieux mises» de Paris, ce qui est bien davantage. Elle eût voulu rencontrer «son passant» pour voir ce qu'il dirait, et «pour lui apprendre!» Le fait est qu'elle était ravissante de tout point, et qu'elle distinguait à merveille un chapeau de Gérard d'un chapeau d'Herbaut.

Jean Tréjean considérait ces ravages avec anxiété.

Lui qui sentait qu'il ne pourrait jamais que marcher, il voyait des ailes venir à Cosette.

Le premier jour que Cosette sortit avec sa robe et son camail de damas noir et son chapeau de crêpe blanc, elle vint prendre le bras de Jean Tréjean, gaie, radieuse, rose, fière, éclatante. – Père, dit-elle, comment me trouvez-vous avec cette robe? Jean Tréjean répondit d'une voix qui ressemblait à la voix amère d'un envieux : –

Charmante! – Il fut dans la promenade comme à l'ordinaire. En rentrant il demanda à Cosette :

– Est-ce que tu ne remettras plus ta robe et ton chapeau, tu sais?

Ceci se passait dans la chambre de Cosette. Cosette se tourna vers le porte-manteau de la garde-robe où sa défroque de pensionnaire était accrochée.

– Ce déguisement! dit-elle. Père, que voulez-vous que j'en fasse? Oh! par exemple, non, je ne remettrai jamais ces horreurs! Avec ce machin-là sur la tête, j'ai l'air de madame Chien-fou.

– Eh bien, reprit Jean Tréjean, donne-les moi.

– Ah! je veux bien, père, s'écria Cosette, mais qu'est-ce que vous en ferez?

– C'est mon affaire.

– Je comprends, père. C'est pour un pauvre.

– Oui, répondit-il, pour un pauvre.

Jean Tréjean se retira ce soir-là de bonne heure. Il emporta « ces horreurs » dans sa chambre, et quand il y fut seul, il prit la pauvre robe de mérinos et le pauvre chapeau de peluche, ces horreurs, les étala sur son grabat avec un douloureux et navrant sourire, et les baisa, puis sa vénérable tête blanche tomba sur cette défroque, et s'il y eût eu quelqu'un dans la chambre en ce moment-là, on eût entendu le bon vieux homme pleurer à sanglots.

Son cœur crevait. Il n'eût pu dire ce qu'il avait. Il éprouvait ce qu'on éprouve devant les vêtements de son enfant mort.

Il serra cette robe et ce chapeau dans une armoire qu'on n'ouvrait jamais, et quand il eut retiré la clef de cette armoire, il lui sembla que c'était une tombe qu'il venait de fermer, et qu'il avait mis là son bonheur.

A partir de ce moment, il remarqua que Cosette, qui autrefois demandait toujours à rester, disant : – Père, je m'amuse mieux ici avec vous, – demandait maintenant toujours à sortir. En effet, à quoi bon avoir une jolie figure et une délicieuse toilette, si on ne les montre pas?

Il remarqua aussi que Cosette n'avait plus le même goût pour l'arrière-cour. A présent elle se tenait plus volontiers au jardin, se promenant sans déplaisir devant la grille. Jean Tréjean, farouche, ne mettait pas les pieds dans le jardin. Il restait dans son arrière-cour, comme le chien.

Cosette, à se savoir belle, perdit la grâce de l'ignorer; grâce exquise, car la beauté rehaussée de naïveté est ineffable, et rien n'est adorable comme une innocente éblouissante qui marche tenant en main, sans le savoir, la clef d'un paradis. Mais ce qu'elle perdit en grâce ingénue, elle le regagna en charme pensif et sérieux. Toute sa personne, pénétrée des joies de la jeunesse, de l'innocence et de la beauté, respirait une mélancolie splendide.

Ce fut à cette époque que Thomas, après six mois écoulés, la revit au Luxembourg.

Cosette était de son côté, comme Thomas du sien, toute disposée pour l'embrassement. La destinée, avec sa patience mystérieuse et fatale, approchait lentement l'un de l'autre ces deux êtres tout chargés et tout languissants des orageuses électricités de la passion, ces deux âmes qui portaient l'amour comme deux nuages portent la foudre, et qui devaient s'aborder et se mêler dans un regard comme les nuages dans un éclair.

On a tant abusé du regard dans les romans d'amour qu'on a fini par le déconsidérer. C'est à peine si l'on ose

dire maintenant que deux êtres se sont aimés parce qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme cela qu'on s'aime et uniquement comme cela. Le reste n'est que le reste, et vient après. Rien n'est plus réel que ces grandes secousses que deux âmes se donnent en échangeant cette étincelle.

Le jour où Cosette eut sans le savoir ce regard qui troubla Thomas, Thomas ne se douta pas que lui aussi eut un regard qui troubla Cosette.

Il lui fit le même mal et le même bien.

Depuis longtemps déjà elle le voyait et elle l'examinait comme les filles examinent et voient, en regardant ailleurs. Thomas trouvait encore Cosette laide que déjà Cosette trouvait Thomas beau. Mais comme il ne prenait point garde à elle, ce jeune homme lui était bien égal.

Cependant elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il avait de beaux cheveux, de beaux yeux, de belles dents, un charmant son de voix quand elle l'entendait causer avec ses camarades, qu'il marchait en se tenant mal, si l'on veut, mais avec une grâce à lui, qu'il ne paraissait pas bête du tout, que toute sa personne était noble, douce, simple et fière, et qu'enfin il avait l'air pauvre, mais qu'il avait bon air.

Le jour où leurs yeux se rencontrèrent et se dirent enfin brusquement ces premières choses obscures et ineffables que le regard balbutie, Cosette ne comprit pas d'abord. Elle rentra pensive à la maison de la rue de l'Ouest où Jean Tréjean, selon son habitude, était venu passer six semaines. Le lendemain en s'éveillant, elle songea à ce jeune homme inconnu, si longtemps indifférent et glacé, qui semblait maintenant faire

attention à elle, et il ne lui sembla pas le moins du monde qu'elle l'aimât. Elle avait plutôt un peu de haine contre ce beau dédaigneux. Il lui sembla, et elle en éprouvait une joie encore tout enfantine, qu'elle allait enfin se venger.

Se sachant belle, elle sentait bien qu'elle avait une arme. Les femmes jouent avec leur beauté comme les enfants avec leur couteau. Elles s'y blessent.

On se rappelle les hésitations de Thomas, ses palpitations, ses terreurs. Il restait sur son banc et n'approchait pas. Ceci dépitait Cosette. Un jour elle dit à Jean Tréjean : – Père, promenons-nous donc un peu de ce côté-là.– Voyant que Thomas ne venait point à elle, elle alla à lui. En pareil cas, toute femme ressemble à Mahomet. Et puis, chose bizarre, le premier symptôme de l'amour vrai chez un jeune homme, c'est la timidité, chez une jeune fille, c'est la hardiesse. Ceci étonne, et rien n'est plus simple pourtant. Ce sont les deux sexes qui tendent à se rapprocher et qui prennent les qualités l'un de l'autre.

Ce jour-là, le regard de Cosette rendit Thomas fou, le regard de Thomas rendit Cosette tremblante. Thomas s'en alla confiant, et Cosette inquiète. A partir de ce jour-là, ils s'aimèrent.

La première chose que Cosette éprouva, ce fut une tristesse confuse et profonde. Il lui sembla que, du jour au lendemain, son âme était devenue noire. Elle ne la reconnaissait plus. La blancheur de l'âme des jeunes filles, qui se compose de froideur et de gaîté, ressemble à la neige. Elle fond à l'amour qui est son soleil.

Cosette ne savait pas ce que c'était que l'amour. Elle n'avait jamais entendu prononcer ce mot dans le sens terrestre. Sur les livres de musique profane qui entraient

dans le couvent, amour était remplacé par tambour. Cela faisait des énigmes qui exerçaient l'imagination des grandes, comme : Ah! que le tambour est agréable! ou : La pitié n'est pas un tambour! Mais Cosette était sortie encore trop jeune pour s'être beaucoup préoccupée du «tambour». Elle n'eût donc su quel nom donner à ce qu'elle éprouvait maintenant. Est-on moins malade pour ignorer le nom de sa maladie?

Elle aimait avec d'autant plus de passion qu'elle aimait avec ignorance. Elle ne savait pas si cela est bon ou mauvais, utile ou dangereux, nécessaire ou mortel, éternel ou passager, permis ou prohibé; elle aimait. On l'eût bien étonnée si on lui eût dit : Vous ne dormez pas? mais c'est défendu! Vous ne mangez pas? mais c'est fort mal! Vous avez des oppressions et des battements de coeur? mais cela ne se fait pas! Vous rougissez et vous pâlissez quand un certain être vêtu de noir paraît au bout d'une allée du Luxembourg? mais c'est abominable! Elle n'eût pas compris, et elle eût répondu : Comment peut-il y avoir de ma faute dans une chose où je ne puis rien et où je ne sais rien?

Il se trouva que l'amour qui se présenta était précisément celui qui convenait le mieux à l'état de son âme. C'était une sorte d'adoration à distance, une contemplation muette, la déification d'un inconnu, une plénitude vide. C'était l'apparition de l'adolescence à l'adolescence, le rêve des nuits devenu roman et resté rêve, le fantôme souhaité enfin réalisé et fait chair, mais n'ayant pas encore de nom, ni de tort, ni de tache, ni d'exigence, ni de défaut; en un mot, l'amant lointain et demeuré dans l'idéal. Toute rencontre plus palpable et plus proche eût à cette première époque effarouché

Cosette, encore à demi plongée dans la brume grossissante du cloître. Elle avait toutes les peurs des enfants et toutes les peurs des religieuses, mêlées. L'esprit du couvent, dont elle s'était pénétrée pendant cinq ans, s'évaporait encore lentement de toute sa personne et faisait tout trembler autour d'elle. Dans cette situation, ce n'était pas un amant qu'il lui fallait, ce n'était pas même un amoureux, c'était une vision. Elle se mit à adorer Thomas comme quelque chose de charmant, de lumineux et d'impossible.

Comme l'extrême naïveté touche à l'extrême coquetterie, elle lui souriait, tout franchement.

Elle attendait tous les jours l'heure de la promenade avec impatience, elle y trouvait Thomas, se sentait indiciblement heureuse, et croyait sincèrement exprimer toute sa pensée en disant à Jean Tréjean : – Quel délicieux jardin que ce Luxembourg!

Thomas et Cosette étaient dans la nuit l'un pour l'autre. Ils ne se parlaient pas, ils ne se saluaient pas, ils ne se connaissaient pas; ils se voyaient; et comme les astres dans le ciel que des millions de lieues séparent, ils vivaient de se regarder.

C'est ainsi que Cosette devenait peu à peu une femme et se développait, belle et amoureuse, avec la conscience de sa beauté et l'ignorance de son amour. Coquette par-dessus le marché, par innocence.

Toutes les situations ont leurs instincts. La vieille et éternelle mère nature avertissait sourdement Jean Tréjean de la présence de Thomas. Jean Tréjean tressaillait dans le plus obscur de sa pensée. Jean Tréjean ne voyait rien, ne savait rien, et considérait pourtant avec une attention opiniâtre les ténèbres où il était, comme s'il sentait d'un

côté quelque chose qui se construisait, et de l'autre quelque chose qui s'écroulait. Thomas, averti aussi, et, ce qui est la profonde loi du bon Dieu, par cette même mère nature, faisait tout ce qu'il pouvait pour se dérober au «père»; il arrivait cependant que Jean Tréjean l'apercevait quelquefois. Les allures de Thomas n'étaient plus du tout naturelles. Il avait des prudences louches et des témérités gauches. Il ne venait plus tout près comme autrefois, il s'asseyait à quelque distance et restait en extase; il avait un livre et faisait semblant de lire; pour qui faisait-il semblant? Autrefois il venait avec son vieux habit, maintenant il avait tous les jours son habit neuf, il n'était pas bien sûr qu'il ne se fit pas friser, il avait des yeux tout drôles, il mettait des gants, bref! Jean Tréjean détestait cordialement ce jeune homme.

Cosette ne laissait rien deviner. Sans savoir au juste ce qu'elle avait, elle avait bien le sentiment que c'était quelque chose et qu'il fallait le cacher.

Il y avait entre le goût de toilette qui était venu à Cosette et l'habitude d'habits neufs qui était poussée à cet inconnu un parallélisme importun à Jean Tréjean. C'était un hasard peut-être, sans doute, à coup sûr, mais un hasard menaçant.

Jamais il n'ouvrait la bouche à Cosette de cet inconnu. Un jour cependant, il ne put s'en tenir, et avec ce vague désespoir qui jette brusquement la sonde dans son malheur, il lui dit : – Que voilà un jeune homme qui a l'air pédant!

Cosette, l'année d'au paravant, petite fille indifférente, eût répondu : – Mais non, il est charmant. Dix ans plus tard, avec l'amour de Thomas au coeur, elle eût répondu : – Pédant et insupportable à voir, vous avez

bien raison! – Au moment de la vie et du coeur où elle était, elle se borna à répondre avec un calme suprême :

– Ce jeune homme-là!

Comme si elle le regardait pour la première fois de sa vie.

– Que je suis stupide! pensa Jean Tréjean. Elle ne l'avait pas encore remarqué. C'est moi qui le lui montre.

O simplicité des vieux! profondeur des enfants!

C'est encore une loi de ces fraîches années de souffrance et de souci, de ces vives luttes du premier amour contre les premiers obstacles, la jeune fille ne se laisse prendre à aucun piège, le jeune homme tombe dans tous. Jean Tréjean avait commencé contre Thomas une sourde guerre que Thomas, avec la bêtise sublime de sa passion et de son âge, ne devina point. Jean Tréjean lui tendit une foule d'embûches; il changea d'heures, il changea de banc, il oublia son mouchoir, il vint seul au Luxembourg; Thomas donna tête baissée dans tous les panneaux; et à tous ces points d'interrogation plantés sur sa route par Jean Tréjean, il répondit ingénument oui. Cependant Cosette restait murée dans son insouciance apparente et dans sa tranquillité imperturbable, si bien que Jean Tréjean arriva à cette conclusion : Ce jeune inutile est amoureux fou de Cosette, mais Cosette ne sait seulement pas qu'il existe.

Il n'en avait pas moins dans le coeur un tremblement douloureux. La minute où Cosette aimerait pouvait sonner d'un instant à l'autre. Tout ne commence-t-il pas par l'indifférence?

Une seule fois Cosette fit une faute et l'effraya. Il se levait du banc pour partir après trois heures de station, elle dit : Déjà!

Jean Tréjean n'avait pas discontinué les promenades au Luxembourg, ne voulant rien faire de singulier et par-dessus tout redoutant de donner l'éveil à Cosette; mais pendant ces heures si douces pour les deux amoureux, tandis que Cosette envoyait son sourire à Thomas enivré qui ne s'apercevait que de cela et maintenant ne voyait plus rien dans ce monde qu'un radieux visage adoré, Jean Tréjean fixait sur Thomas des yeux étincelants et terribles. Lui qui avait fini par ne plus se croire capable d'un sentiment malveillant, il y avait des instants où, quand Thomas était là, il croyait redevenir sauvage et féroce, et il sentait se rouvrir et se soulever contre ce jeune homme ces vieilles profondeurs de son âme où il y avait eu jadis tant de colère. Il lui semblait presque qu'il se reformait en lui des cratères inconnus.

Quoi! il était là, cet être! que venait-il faire? il venait tourner, flairer, examiner, essayer! il venait rôder autour de sa vie, à lui Jean Tréjean! rôder autour de son bonheur, pour le prendre et l'emporter!

Jean Tréjean ajoutait : – Oui, c'est cela! que vient-il chercher? une aventure! que veut-il? une amourette! Une amourette! et moi! Quoi! j'aurai été d'abord le plus misérable des hommes, et puis le plus malheureux, j'aurai fait soixante ans de la vie sur les genoux, j'aurai souffert tout ce qu'on peut souffrir, j'aurai vécu sans famille, sans parents, sans amis, sans femme, sans enfants, j'aurai laissé de mon sang sur toutes les pierres, sur toutes les ronces, à toutes les bornes, le long de tous les murs, j'aurai été doux quoiqu'on fût dur pour moi et bon quoiqu'on fût méchant, je serai redevenu honnête homme malgré tout, je me serai repenti du mal que j'ai fait et j'aurai pardonné le mal qu'on m'a fait, et au moment où

je suis récompensé, au moment où c'est fini, au moment où je touche au but, au moment où j'ai ce que je veux, c'est bon, c'est bien, je l'ai payé, je l'ai gagné, tout cela s'en ira, tout cela s'évanouira, et je perdrai Cosette, et je perdrai ma vie, ma joie, tout, parce qu'il aura plu à un grand niais de venir flâner au Luxembourg!

Alors ses prunelles s'emplissaient d'une clarté lugubre et extraordinaire.

Ce n'était plus un homme qui regarde un homme; ce n'était pas un ennemi qui regarde un ennemi. C'était un dogue qui regarde un voleur.

On sait le reste. Thomas continua d'être insensé. Un jour il suivit Cosette rue de l'Ouest. Un autre jour il parla au portier. Le portier de son côté parla, et dit à Jean Tréjean : Monsieur, qu'est-ce que c'est donc qu'un jeune qui vous a demandé? Le lendemain Jean Tréjean jeta à Thomas ce coup d'œil dont Thomas s'aperçut enfin. Huit jours après Jean Tréjean avait déménagé. Il se jura qu'il ne remettrait plus les pieds ni au Luxembourg, ni rue de l'Ouest. Il retourna rue Plumet.

Cosette ne se plaignit pas, elle ne dit rien, elle ne fit pas de questions, elle ne chercha à savoir aucun pourquoi; elle en était déjà à la phase où l'on craint d'être devinée et de se trahir. Jean Tréjean n'avait aucune expérience de ces misères, les seules qui soient charmantes et les seules qu'il ne connût pas; cela fit qu'il ne comprit point la grave signification du silence de Cosette. Seulement il remarqua qu'elle était devenue triste, et il devint sombre.

Une fois il fit un essai. Il demanda à Cosette :

– Veux-tu venir au Luxembourg?

Un rayon illumina le visage pâli de Cosette.

– Oui! dit-elle.

Ils y allèrent. Trois mois s'étaient écoulés. Thomas n'y allait plus. Thomas n'y était pas.

Le lendemain Jean Tréjean redemanda à Cosette :

– Veux-tu venir au Luxembourg?

Elle répondit tristement et doucement :

– Non.

Jean Tréjean fut froissé de cette tristesse et navré de cette douceur.

Que se passait-il dans l'âme de Cosette? Quelquefois, au lieu de se coucher, Jean Tréjean restait assis près de son lit la tête dans ses mains, et il passait des nuits entières à se demander : Qu'y a-t-il dans la pensée de Cosette? et à songer aux choses auxquelles elle pouvait songer.

Oh! dans ces moments-là, quels regards douloureux il tournait vers le cloître, ce séjour des anges, cet inaccessible glacier de la vertu! Comme il contemplait avec un ravissement désespéré ce jardin du couvent, plein de fleurs ignorées et de vierges enfermées, où tous les parfums et toutes les âmes montent droit vers le ciel! Comme il adorait cet éden refermé à jamais, dont il était sorti volontairement et follement descendu! Comme il regrettait son abnégation et sa démence d'avoir ramené Cosette au monde, pauvre héros du dévouement, ressaisi enfin et terrassé par son dévouement même! comme il se disait : Qu'ai-je fait?

Du reste rien de ceci ne perçait pour Cosette. Ni humeur, ni rudesse. Toujours la même figure sereine et bonne. Les manières de Jean Tréjean étaient plus tendres et plus paternelles que jamais. Si quelque chose eût pu faire deviner moins de joie, c'était plus de mansuétude.

De son côté Cosette languissait. Elle souffrait de l'absence de Thomas comme elle avait joui de sa présence, singulièrement, sans savoir au juste. Quand Jean Tréjean avait cessé de la conduire aux promenades habituelles, un instinct de femme lui avait confusément murmuré au fond du coeur qu'il ne fallait pas paraître tenir au Luxembourg, et que si cela lui était indifférent, son père l'y remènerait. Mais les jours, les semaines et les mois se succédèrent. Jean Tréjean avait accepté tacitement le consentement tacite de Cosette. Elle le regretta. Il était trop tard. Le jour où elle retourna au Luxembourg, Thomas n'y était plus. Thomas avait donc disparu; c'était fini, que faire? le retrouverait-elle jamais? Elle se sentit un serrement de coeur que rien ne dilatait et qui s'accroissait chaque jour, elle ne sut plus si c'était l'hiver ou l'été, le soleil ou la pluie, si les oiseaux chantaient, si l'on était aux dahlias ou aux pâquerettes, si le Luxembourg était plus charmant que les Tuileries, si le linge que rapportait la blanchisseuse était trop empesé ou pas assez, si Toussaint avait fait bien ou mal «son marché», et elle resta accablée, absorbée, attentive à une seule pensée, l'œil vague et fixe, comme lorsqu'on regarde dans la nuit la place noire et profonde où une apparition s'est évanouie.

Du reste elle non plus ne laissa rien voir à Jean Tréjean, que sa pâleur. Elle lui continua son doux visage.

Cette pâleur suffisait pour occuper Jean Tréjean. Quelquefois il lui demandait :

– Qu'as-tu?

Elle répondait.

– Je n'ai rien.

Et après un silence, comme elle le devinait triste aussi, elle reprenait :

– Et vous, père, est-ce que vous avez quelque chose?

– Moi? rien, disait-il.

Ces deux êtres qui s'étaient si exclusivement aimés et d'un si touchant amour, et qui avaient vécu si longtemps l'un par l'autre, souffraient maintenant l'un à côté de l'autre, l'un à cause de l'autre, sans se le dire, sans s'en vouloir, et en souriant.

Ils n'avaient l'un et l'autre qu'une distraction qui était autrefois un bonheur, c'était d'aller ensemble porter du pain à ceux qui avaient faim et des vêtements à ceux qui avaient froid. Dans ces visites aux pauvres, où Cosette accompagnait souvent Jean Tréjean, ils retrouvaient quelque reste de leur ancien épanchement, et parfois, quand la journée avait été bonne, Cosette le soir était un peu gaie. Ce fut à cette époque qu'ils firent cette visite au bouge Jondrette.

Le lendemain même de cette visite, Jean Tréjean parut le matin dans le pavillon, calme comme à l'ordinaire et presque joyeux, mais avec une large blessure au bras gauche, fort enflammée, fort venimeuse, qui ressemblait à une brûlure et qu'il expliqua d'une façon quelconque. Cette blessure fit qu'il fut plus d'un mois sans sortir. Il ne voulut voir aucun médecin. Quand Cosette l'en pressait : – Appelle le médecin des chiens, disait-il. Cosette le pensait matin et soir avec un air si divin et un si angélique bonheur de lui être utile, que Jean Tréjean sentait toute sa vieille joie lui revenir, ses craintes et ses anxiétés se dissiper, et qu'il contemplait Cosette en disant : Oh! la bonne blessure! Oh! le bon mal!

Cosette, voyant son père malade, avait déserté le pavillon et avait repris goût à la petite logette et à l'arrière-cour. Elle passait presque toutes ses journées près de Jean Tréjean, et lui lisait les livres qu'il voulait. En général des livres de voyages. Jean Tréjean renaissait, son bonheur revivait avec des rayons ineffables; le Luxembourg, le jeune rôdeur inconnu, le refroidissement de Cosette, tous ces fantômes s'effaçaient. Il en venait à se dire : – J'ai rêvé tout cela. Je suis un vieux fou. – Au couvent, sœur Sainte-Mechtilde avait appris la musique à Cosette, et quelquefois le soir, dans l'humble logis du bonhomme, Cosette chantait avec sa voix d'ange des chansons tristes qui réjouissaient Jean Tréjean.

Le printemps arrivait, le jardin était si admirable dans cette saison de l'année que Jean Tréjean dit à Cosette :

– Tu n'y vas jamais. Je veux que tu t'y promènes.

– Comme vous voudrez, père, dit Cosette.

Et pour obéir à son père, elle reprit ses promenades dans son jardin; le plus souvent seule, car Jean Tréjean, qui probablement craignait d'être aperçu par la grille, n'y venait presque jamais.

La blessure de Jean Tréjean avait été une diversion.

Quand Cosette vit que son père souffrait moins, et qu'il guérissait, et qu'il semblait heureux, elle eut un contentement qu'elle ne remarqua même pas, tant il vint doucement et naturellement. Puis c'était le mois de mars, les jours allongeaient, l'hiver s'en allait, l'hiver emporte toujours avec lui quelque chose de nos tristesses; puis vint avril, ce point du jour de l'été, frais comme toutes les aubes, gai comme toutes les enfances. La nature en ce mois-là a des lueurs charmantes qui passent du ciel, des nuages, des arbres, des prairies et des fleurs, au coeur de

l'homme. Décembre est une grande raison d'être triste, avril est une grande raison d'être joyeux. Cosette était trop jeune encore pour que cette joie d'avril qui lui ressemblait ne la pénétrât pas. Insensiblement, et sans qu'elle s'en doutât, le noir s'en alla de son esprit. Au printemps il fait clair dans les âmes tristes comme à midi il fait clair dans les caves. Cosette ne s'apercevait même pas qu'elle n'était déjà plus très triste. Le matin, vers dix heures, après déjeuner, lorsqu'elle avait réussi à entraîner son père pour un quart d'heure dans le jardin, et qu'elle le promenait au soleil devant le perron en lui soutenant son bras malade, elle ne s'apercevait pas qu'elle riait à chaque instant et qu'elle était heureuse.

Jean Tréjean, enivré, la voyait redevenir rose et fraîche. – Oh! la bonne blessure! répétait-il tout bas.

La douleur de Cosette, ce mal d'amour si poignant quatre mois auparavant, était, à son insu même, entrée en convalescence. La nature, le printemps, la jeunesse, l'amour pour son père, la gaîté des oiseaux et des fleurs faisaient filtrer peu à peu, jour à jour, goutte à goutte, dans son âme, on ne sait quoi qui ressemblait presque à l'oubli. Le feu s'y éteignait-il tout à fait? ou s'y formait-il seulement des couches de cendre? Le fait est qu'elle ne se sentait presque plus de point douloureux et brûlant.

Un jour elle pensa tout à coup à Thomas : – Tiens! dit-elle, je n'y pense plus.

Dans cette même semaine elle remarqua, passant devant la grille du jardin, un fort bel officier de lanciers, taille de guêpe, ravissant uniforme, joues de jeune fille, sabre sous le bras, moustaches cirées, chabska verni. Du reste cheveux blonds, yeux bleus à fleur de tête, figure ronde, vaine, insolente et jolie; tout le contraire de

Thomas. Un cigare à la bouche. – Cosette songea que cet officier était sans doute du régiment caserné rue de Babylone.

Le lendemain, elle le vit encore passer. Elle remarqua l'heure.

A dater de ce moment, était-ce le hasard? presque tous les jours elle le vit passer.

Les camarades de l'officier s'aperçurent qu'il y avait là dans ce jardin «mal tenu», derrière cette méchante grille rococo, une assez jolie créature qui se trouvait presque toujours là au passage du beau sous-lieutenant, lequel s'appelait Ernest Gillenormand.

– Tiens! lui disaient-ils. Il y a une petite qui te fait l'œil, regarde donc.

– Est-ce que j'ai le temps, répondait le lancier, de regarder toutes les filles qui me regardent?

C'était le moment où Thomas se sentait expirer et disait : – Si je pouvais seulement la revoir avant de mourir!

Si son souhait eût été réalisé, s'il eût vu en ce moment-là Cosette regardant un lancier, il eût expiré de douleur.

A qui la faute? A personne.

Thomas était de ces natures qui s'enfoncent dans le chagrin et qui y séjournent; Cosette était de celles qui s'y plongent et qui en sortent.

Cosette du reste était dans ce moment dangereux, phase fatale de la rêverie féminine abandonnée à elle-même, où le cœur d'une jeune fille isolée ressemble à ces vrilles de la vigne qui s'accrochent, selon le hasard, au chapiteau d'une colonne de marbre ou au poteau d'un cabaret. Moment rapide et décisif, critique pour toute

orpheline, qu'elle soit pauvre ou qu'elle soit riche. Car la richesse ne défend pas du mauvais choix; on se mésallie très haut; la vraie mésalliance est celle des âmes, et, de même que plus d'un jeune homme sans nom, sans naissance, sans fortune, est un chapiteau de marbre qui soutient un temple de grandes idées, de même tel homme du monde, satisfait et opulent, qui a des bottes polies et des paroles vernies, si l'on regarde, non le dehors, mais le dedans, c'est-à-dire ce qui est réservé à la femme, n'est autre chose qu'une bûche stupide obscurément hanté par les passions violentes, immondes et avinées, – un poteau de cabaret.

Qu'y avait-il dans l'âme de Cosette? De l'amour à l'état flottant; quelque chose qui était limpide, brillant, trouble à une certaine profondeur, sombre plus bas. L'image du bel officier se reflétait à la surface. Y avait-il un souvenir au fond? – tout au fond? – Peut-être. Cosette ne savait pas.

Il survint un incident singulier.

Il arriva dans la première quinzaine d'avril que Jean Tréjean fit une absence. Cela lui arrivait de temps en temps, à de très longs intervalles. Où allait-il? personne ne le savait, pas même Cosette. Une fois seulement, à un de ces départs, elle l'avait accompagné en fiacre jusqu'au coin d'un petit cul-de-sac sur l'angle duquel elle avait lu : Impasse de la Planchette. Là il était descendu, et le fiacre avait ramené Cosette rue de Babylone. C'était en général quand l'argent manquait à la maison que Jean Tréjean faisait ces petits voyages.

Jean Tréjean était donc absent. Il avait dit : Je reviendrai dans trois jours.

Le soir Cosette était seule dans le salon. Pour se désennuyer, elle avait ouvert son piano-orgue et elle s'était mise à chanter, en s'accompagnant, le chœur d'Euryanthe : Chasseurs égarés dans les bois! qui est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans toute la musique. Quand elle eut fini, elle demeura pensive.

Tout à coup il lui sembla qu'elle entendait marcher dans le jardin.

Ce ne pouvait être son père, il était absent; ce ne pouvait être Jeannette, elle était couchée. Il était dix heures du soir.

Elle alla près du volet du salon qui était fermé et y colla son oreille.

Il lui parut que c'était le pas d'un homme et qu'on marchait très doucement.

Elle monta rapidement au premier, dans sa chambre, ouvrit un vasistas percé dans son volet, et regarda dans le jardin. C'était le moment de la pleine lune. On y voyait comme s'il eût fait jour.

Il n'y avait personne.

Elle ouvrit la fenêtre. Le jardin était absolument calme et tout ce qu'on apercevait de la rue était désert comme toujours.

Cosette pensa qu'elle s'était trompée. Elle avait cru entendre ce bruit. C'était une hallucination produite par cette sombre et vertigineuse musique de Weber qui ouvre devant l'esprit des profondeurs effarées, qui tremble au regard comme une forêt vertigineuse, et où l'on entend le craquement des branches mortes sous le pied inquiet des chasseurs entrevus dans le crépuscule.

Elle n'y songea plus.

D'ailleurs Cosette de sa nature n'était pas très effrayée. Il y avait dans ses veines du sang de bohémienne et d'aventurière qui va pieds nus. On s'en souvient, elle était plutôt alouette que colombe. Elle avait un fond farouche et brave.

Le lendemain, moins tard, à la tombée de la nuit, elle se promenait dans le jardin. Au milieu des pensées confuses qui l'occupaient, elle croyait bien entendre par instants un bruit assez semblable au bruit de la veille, comme de quelqu'un qui marcherait dans l'obscurité sous les arbres pas très loin d'elle, mais elle se disait que rien ne ressemble à un pas qui marche dans l'herbe comme le froissement de deux branches agitées par le vent, et elle n'y prenait pas garde. Elle ne voyait rien d'ailleurs.

A un certain moment elle sortit du massif; il y avait à traverser une petite pelouse verte pour regagner le perron. La lune qui venait de se lever derrière elle, projeta, comme Cosette sortait du massif, son ombre devant elle sur cette pelouse.

Cosette s'arrêta terrifiée.

A côté de son ombre, la lune découpait distinctement sur le gazon une autre ombre singulièrement effrayante et terrible, une ombre qui avait un chapeau rond.

C'était comme l'ombre d'un être qui eût été debout sur la lisière du massif à quelques pas en arrière de Cosette.

Elle fut une minute sans pouvoir parler, ni crier, ni appeler, ni bouger, ni tourner la tête.

Enfin elle rassembla tout son courage et se retourna résolûment.

Il n'y avait personne.

Elle regarda à terre. L'ombre avait disparu.

Elle rentra dans la broussaille, regarda dans les coins, alla jusqu'à la grille, et ne trouva rien.

Elle se sentit vraiment glacée. Était-ce encore une hallucination? Quoi! deux jours de suite? Une hallucination, passe, mais deux hallucinations? Ce qui était inquiétant, c'est que l'ombre n'était assurément pas un fantôme. Les fantômes ne portent guère de chapeaux ronds.

Le lendemain Jean Tréjean revint. Cosette lui conta ce qu'elle avait cru entendre et voir. Elle s'attendait à être rassurée et que son père hausserait les épaules et lui dirait : Tu es une petite fille folle.

Jean Tréjean devint soucieux.

– Ce ne peut être rien, lui dit-il.

Il la quitta sous un prétexte et alla dans le jardin, et elle l'aperçut qui examinait la grille avec beaucoup d'attention.

Dans la nuit elle se réveilla; cette fois elle était sûre, elle entendait distinctement marcher tout près du perron au-dessous de sa fenêtre. Elle courut à son vasistas et l'ouvrit. Il y avait en effet dans le jardin un homme qui tenait un gros bâton à la main. Au moment où elle allait crier, la lune dessina le profil de l'homme. C'était son père.

Elle se recoucha en se disant : – Il est donc bien inquiet!

Jean Tréjean passa dans le jardin cette nuit-là et les deux nuits qui suivirent. Cosette le vit par le trou de son volet.

La troisième nuit, la lune commençait à se lever plus tard, il pouvait être une heure du matin, elle entendit un grand éclat de rire et la voix de son père qui l'appelait :

– Cosette!

Elle se jeta à bas du lit, passa sa robe de chambre et ouvrit sa fenêtre.

Son père était en bas sur la pelouse.

– Je te réveille pour te rassurer, dit-il. Regarde. Voici ton ombre en chapeau rond.

Et il lui montrait sur le gazon une ombre portée que la lune découpait et qui ressemblait en effet assez bien à l'ombre d'un homme qui eût eu un chapeau rond. C'était une silhouette produite par un tuyau de cheminée en tôle, à chapiteau, qui sortait d'un toit voisin.

Cosette aussi se mit à rire, toutes ses suppositions lugubres tombèrent, et le lendemain, en déjeunant avec son père, elle s'égayait du sinistre jardin hanté par des ombres de tuyaux de poêle.

Jean Tréjean redevint tout à fait tranquille; quant à Cosette, elle ne remarqua pas beaucoup si le tuyau de poêle était bien dans la direction de l'ombre qu'elle avait vue ou cru voir, et si la lune se trouvait au même point du ciel. Elle ne s'interrogea point sur cette singularité d'un tuyau de poêle qui craint d'être pris en flagrant délit et qui se retire quand on regarde son ombre, car l'ombre s'était effacée quand Cosette s'était retournée et Cosette avait bien cru en être sûre. Cosette se rassérénait pleinement. La démonstration lui parut complète, et qu'il pût y avoir quelqu'un qui marchait le soir ou la nuit dans le jardin, ceci lui sortit de la tête.

A quelques jours de là cependant un nouvel incident se produisit.

Dans le jardin, près de la grille sur la rue, il y avait un banc de pierre défendu par une charmille du regard des curieux, mais auquel pourtant à la rigueur, le bras

d'un passant pouvait atteindre à travers la grille et la charmille.

Un soir de ce même mois d'avril, Jean Tréjean était sorti, Cosette, au crépuscule, s'était assise sur ce banc. Le vent fraîchissait dans les arbres; Cosette songeait; une tristesse sans objet la gagnait peu à peu, cette tristesse invincible que donne le soir et qui vient peut-être, qui sait? du mystère de la tombe entr'ouvert à cette heure-là.

Elle se leva, fit lentement le tour du jardin, marchant dans l'herbe mouillée et se disant à travers l'espèce de somnambulisme mélancolique où elle était plongée : – Il faudrait vraiment des sabots pour le jardin à cette heure-ci.

Elle revint au banc.

Au moment de s'y rasseoir, elle remarqua à la place qu'elle avait quittée une assez grosse pierre qui n'y était évidemment pas le moment d'auparavant.

Cosette considéra cette pierre, se demandant ce que cela voulait dire. Tout à coup l'idée que cette pierre n'était point venue sur ce banc toute seule, que quelqu'un l'avait mise là, qu'un bras avait passé à travers cette grille, cette idée lui apparut et lui fit peur. Cette fois ce fut une vraie peur, la pierre était là. Elle n'y toucha pas, s'enfuit sans oser regarder derrière elle, se réfugia dans la maison, et ferma tout de suite au volet, à la barre et au verrou la porte-fenêtre du perron. Elle demanda à Jeannette :

– Mon père est-il rentré?

– Pas encore, mademoiselle.

Jean Tréjean, homme pensif et promeneur nocturne, ne rentrait souvent qu'assez tard dans la nuit.

– Jeannette, reprit Cosette, vous avez soin de bien fermer le soir les volets sur le jardin au moins, avec les barres, et de bien mettre les petites choses en fer dans les petits machins qui ferment?

– Oh! soyez tranquille, mademoiselle.

Jeannette n’y manquait pas, et Cosette le savait bien, mais elle ne put s’empêcher d’ajouter :

– C’est que c’est si désert par ici!

– Pour ça, dit Jeannette, c’est vrai. On serait assassiné avant d’avoir le temps de dire ouf! Avec cela que monsieur ne couche pas dans la maison. Mais ne craignez rien, mademoiselle, je ferme les fenêtres comme des bastilles. Des femmes seules! je crois bien que cela fait frémir! Vous figurez-vous? voir entrer la nuit des hommes dans la chambre qui vous disent : tais-toi! et qui se mettent à vous couper le cou... Ce n’est pas tant de mourir, mais c’est l’abomination de sentir ces gens-là vous toucher. Et puis leurs couteaux, ça doit mal couper! Ah Dieu!

– Vous me faites peur, dit Cosette, fermez bien tout.

Cosette n’osa même pas lui dire : Allez donc voir la pierre qu’on a mise sur le banc! de peur de rouvrir la porte du jardin, et que «les hommes» n’entrassent. Elle fit barricader les portes et les fenêtres, visiter toute la maison jusqu’au grenier par Jeannette, s’enferma dans sa chambre, mit ses verrous, regarda sous son lit, se coucha et dormit mal. Toute la nuit elle vit la pierre grosse comme une montagne et pleine de cavernes.

Au soleil levant, – le propre du soleil levant est de nous faire rire de toutes nos terreurs de la nuit, et le rire qu’on a est toujours proportionné à la peur qu’on a eue, – au soleil levant Cosette, en s’éveillant, vit toutes ses

frayeurs comme un cauchemar, et se dit : A quoi ai-je été songer? C’est comme ces pas que j’avais cru entendre l’autre semaine dans le jardin la nuit! c’est comme l’ombre de la cheminée d’en face! Le soleil, qui rutilait aux fentes de ses volets et faisait de pourpre les rideaux de damas, la rassura tellement que tout s’évanouit dans sa pensée, même la pierre.

– Il n’y avait pas de pierre sur le banc; j’ai rêvé la pierre comme le reste.

Elle s’habilla, descendit au jardin, courut au banc et se sentit une sueur froide. La pierre y était.

Mais ce ne fut qu’un moment. Ce qui est frayeur la nuit est curiosité le jour.

– Bah! dit-elle, voyons donc.

Elle souleva cette pierre qui était assez grosse. Il y avait dessous quelque chose qui ressemblait à une lettre.

C’était une enveloppe de papier blanc. Cosette s’en saisit. Il n’y avait pas d’adresse d’un côté, pas de cachet de l’autre. Cependant elle n’était pas vide. On entrevoyait des papiers dans l’intérieur.

Cosette y fouilla. Ce n’était plus de la frayeur, ce n’était plus de la curiosité; c’était un commencement d’anxiété.

Cosette tira de l’enveloppe ce qu’elle contenait, un petit cahier de papier dont chaque page était numérotée et portait quelques lignes écrites d’une écriture assez jolie, pensa Cosette, et très fine.

Cosette chercha un nom, il n’y en avait pas; une signature, il n’y en avait pas. A qui cela était-il adressé? à elle probablement, puisqu’une main avait déposé le paquet sur son banc. De qui cela venait-il? Une fascination irrésistible s’empara d’elle, elle essaya de

détourner ses yeux de ce mystérieux cahier qui tremblait dans sa main, elle regarda le ciel, la rue, les acacias tout trempés de lumière, des pigeons qui volaient sur un toit voisin, puis tout à coup son regard s'abaissa vivement sur le manuscrit, et elle se dit qu'il fallait qu'elle sût ce qu'il y avait là dedans.

Voici ce qu'elle lut :

[Le manuscrit est fait de fragments collés]

Comme l'âme est triste quand elle est triste par l'amour! Quel vide que l'absence de l'être qui à lui seul remplit le monde! Oh! comme il est vrai que l'être aimé devient Dieu. On comprend que Dieu en fût jaloux, s'il n'avait pas évidemment fait la création pour l'âme, et l'âme pour l'amour.

De certaines pensées sont des prières. Il y a des moments où, quelle que soit l'attitude du corps, l'âme est à genoux.

Les amants séparés trompent l'absence par mille choses chimériques qui ont pourtant leur réalité. On les empêche de s'écrire, ils trouvent une foule de moyens mystérieux de correspondre. Ils s'envoient le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire des enfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent, les rayons des étoiles, toute la création. Et pourquoi non? Toutes les oeuvres de Dieu sont faites pour servir l'amour.

L'avenir appartient encore bien plus aux cœurs qu'aux esprits. Aimer, voilà la seule chose qui puisse

occuper et remplir l'éternité. A l'infini, il faut l'inépuisable.

L'amour participe de l'âme même. Il est de même nature qu'elle. Comme elle il est étincelle divine, comme elle il est incorruptible, indivisible, impérissable. C'est un point de feu qui est en nous, qui est immortel et infini, que rien ne peut borner et que rien ne peut éteindre. On le sent brûler jusque dans la moelle des os et on le voit rayonner jusqu'au fond de l'avenir.

O amour! extases! volupté de deux âmes qui se comprennent, de deux cœurs qui s'échangent, de deux regards qui s'éblouissent! Promenades à deux dans les solitudes! journées bénies et rayonnantes! J'ai quelquefois rêvé que de temps en temps des heures se détachaient de la vie des anges et venaient ici-bas traverser la destinée des hommes.

Dieu ne peut rien ajouter au bonheur de ceux qui s'aiment que de leur donner la durée sans fin. Après une vie d'amour, une éternité d'amour, c'est un accroissement en effet; mais accroître en son intensité même la félicité ineffable que l'amour donne à l'âme dès ce monde, c'est impossible, même à Dieu.

Vous regardez une étoile pour deux motifs, parce qu'elle est lumineuse et parce qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de vous un plus doux rayonnement et un plus grand mystère, la femme.

Cœurs sérieux, cherchez le bonheur dans l'amour. C'est là qu'il est. C'est là que vous le trouverez. Les autres affections, les plus saintes et les plus étroites, sont destinées à vous échapper un jour; c'est la nature qui le veut et c'est l'amour même qui vous les prendra.

Quand l'amour a fondu et mêlé deux âmes dans une mystérieuse et angélique unité, le secret de la vie est trouvé pour elles; elles ne sont plus que les deux termes d'une même destinée; elles ne sont plus que les deux ailes d'un même esprit. Aimez, planez!

L'amour vrai se désole et s'enchanté pour un gant perdu ou pour un pied effleuré, et il a besoin de l'éternité pour son dévouement et ses espérances. Il se compose à la fois de l'infiniment grand et de l'infiniment petit.

Rien ne suffit à l'amour. On a le bonheur, on veut le paradis; on a le paradis, on veut le ciel.

O vous qui vous aimez, tout cela est dans l'amour. Sachez l'y trouver. L'amour a autant que le ciel, la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté.

L'amour a des enfantillages, les autres passions ont des petitesse. Honte aux passions qui rendent l'homme petit! Honneur à celle qui le fait enfant!

Cœurs profonds, esprits sages, prenez la vie comme Dieu la fait. C'est une longue épreuve, une préparation inintelligible à la destinée inconnue. Cette destinée, la vraie, commence pour l'homme à la première marche de l'intérieur du tombeau. Alors il lui apparaît quelque chose, et il commence à distinguer le définitif. Le

définitif, songez à ce mot. Les vivants voient l'infini; le définitif ne se laisse voir qu'aux morts. En attendant, aimez et souffrez, espérez et contemplez. Malheur, hélas! à qui n'aura aimé que des corps, des formes, des apparences! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez.

Quelle grande chose, être aimé! Quelle chose plus grande encore, aimer! Le coeur devient héroïque à force de passion. Il ne se compose plus que de rien de pur; il ne s'appuie plus que sur rien d'élevé et de grand. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier. L'âme haute et sereine, inaccessible aux passions et aux émotions vulgaires, dominant les nuées et les ombres de ce monde, les folies, les mensonges, les haines, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel, et ne sent plus que les ébranlements profonds et souterrains de la destinée comme le haut des montagnes sent les tremblements de terre.

Après cette lecture, Cosette tomba dans une rêverie profonde. Au moment où elle levait les yeux de la dernière ligne du cahier, le bel officier, c'était son heure, passa triomphant devant la grille. Cosette le trouva hideux.

Elle se remit à contempler le cahier. Il était écrit d'une écriture ravissante, pensa Cosette, de la même main, mais avec des encres diverses, tantôt très noires, tantôt blanchâtres, et par conséquent à des jours différents. C'était donc une pensée qui s'était épanchée là, irrégulièrement, sans ordre, sans choix, sans but, au hasard. Cosette n'avait jamais rien lu de pareil. Ce

manuscrit où elle voyait une âme, lui faisait l'effet d'un sanctuaire entr'ouvert. Chacune de ces lignes mystérieuses resplendissait à ses yeux et lui inondait le coeur d'une lumière étrange. L'éducation qu'elle avait reçue lui avait parlé toujours de l'âme et jamais de l'amour, à peu près comme qui parlerait du tison et point de la flamme. Ce manuscrit de quelques pages lui révélait brusquement et doucement tout, l'amour, la douleur, la destinée, la vie, l'éternité, le commencement, la fin. C'était comme une main qui se serait ouverte et lui aurait jeté subitement une poignée de rayons. Elle sentait dans ces quelques lignes une nature passionnée, ardente, généreuse, fidèle, honnête, une immense douleur et un espoir immense, un coeur serré, une âme épanouie. Qu'était-ce que ce manuscrit? une lettre. Lettre sans adresse, sans nom, sans date, sans signature, parfaitement claire et profondément obscure, énigme composée de vérités, message d'amour fait pour être apporté par un ange et lu par une vierge, rendez-vous donné hors de la terre, billet doux d'une âme à une âme. C'était un absent tranquille et accablé qui semblait prêt à se réfugier dans la mort et qui envoyait à l'absente le secret de la destinée, la clef de la vie, l'amour. Elles étaient écrites le pied dans le tombeau et le doigt dans le ciel.

Maintenant, de qui pouvaient-elles venir? qui pouvait les avoir écrites?

Cosette n'hésita pas une minute. Un seul homme. Lui.

Le jour s'était refait dans son esprit. Tout avait reparu. Elle éprouvait une joie inouïe et une angoisse profonde. C'était lui! lui qui lui écrivait! lui qui était là! lui dont le bras avait passé à travers cette grille! Pendant

qu'elle l'oubliait, il l'avait retrouvée! Mais est-ce qu'elle l'avait oublié? Non! jamais! Elle était folle d'avoir cru cela un moment. Elle l'avait toujours aimé, toujours adoré. Le feu s'était couvert et avait couvé quelque temps, mais elle le voyait bien, il n'avait fait que creuser plus avant, et maintenant il éclatait de nouveau et l'embrasait tout entière. Ce cahier était comme une flammèche tombée de cette autre âme dans la sienne, et elle sentait recommencer l'incendie.

Elle se pénétrait de chaque mot du manuscrit. – Oh oui! disait-elle, comme je reconnais tout cela! C'est tout ce que j'avais déjà lu dans ses yeux.

Comme elle l'achevait pour la troisième fois, le lancier Ernest passa et fit sonner ses éperons sur le pavé. Force fut à Cosette de lever les yeux. Elle le trouva fade, niais, sot, inutile, fat, déplaisant, impertinent, et très laid. L'officier crut devoir lui sourire. Elle se détourna honteuse et indignée. Elle lui aurait volontiers jeté quelque chose à la tête.

Elle s'enfuit, rentra dans la maison et s'enferma dans sa chambre pour relire le manuscrit, pour l'apprendre par coeur, et pour songer. Quand elle l'eut bien lu, elle le baisa et le mit dans son corset.

Toute la journée, Cosette fut dans une sorte d'étourdissement. Elle pensait à peine, ses idées étaient à l'état de fils rompus et brouillés dans son cerveau, elle ne parvenait à rien conjecturer, elle espérait à travers un tremblement, quoi? des choses vagues. Des pâleurs lui passaient sur le visage et des frissons sur le corps. Il lui semblait par moments qu'elle entrait dans le chimérique, elle se disait : est-ce réel? alors elle tâtait le papier bien-aimé sous sa robe, elle le pressait contre son coeur, elle

en sentait les angles sur sa chair, et si Jean Tréjean l'eût vue en ce moment, il eût frémi devant cette joie lumineuse et inconnue qui lui débordait des paupières.

– Oh oui! pensait-elle. C'est bien lui! ceci vient de lui pour moi!

Et elle se disait qu'une intervention des anges, qu'un hasard céleste, le lui avait rendu.

O rêves adorables de l'amour! ce hasard céleste, cette intervention des anges, c'était cette boulette de pain lancée par un voleur à un autre voleur, de la cour Charlemagne à la fosse-aux-lions, par-dessus les toits de la Force.

Le soir venu, Jean Tréjean sortit, Cosette s'habilla.

Elle arrangea ses cheveux de la manière qui lui allait le mieux, et elle mit une robe dont le corsage, qui avait reçu un coup de ciseau de trop et qui, par cette échancrure, laissait voir la naissance du cou, était, comme disent les jeunes filles, «un peu indécent». Ce n'était pas le moins du monde indécent, mais c'était plus joli qu'autrement. Elle fit toute cette toilette sans savoir pourquoi.

Voulait-elle sortir? non.

Attendait-elle une visite? non.

A la brune, elle descendit au jardin. Jeannette était occupée à sa cuisine qui donnait sur l'arrière-cour.

Elle se mit à marcher sous les branches, les écartant de temps en temps avec la main, parce qu'il y en avait de très basses.

Elle arriva ainsi au banc, la pierre y était restée; elle s'assit, et posa sa douce main blanche sur cette pierre comme si elle voulait la caresser et la remercier.

Tout à coup, elle eut cette impression indéfinissable qu'on éprouve, même sans voir, lorsqu'on a quelqu'un debout derrière soi.

Elle tourna la tête et se dressa.

C'était lui.

Il était tête nue. Il paraissait pâle et amaigri. On distinguait à peine son vêtement noir. Le crépuscule blêmissait son beau front et couvrait ses yeux de ténèbres. Il avait, sous un voile d'incomparable douceur, quelque chose de la mort et de la nuit. Son visage était éclairé par la clarté du jour qui se meurt et par la pensée d'une âme qui s'en va.

Il semblait que ce n'était pas encore le fantôme et que ce n'était déjà plus l'homme.

Son chapeau était jeté à quelques pas dans les broussailles.

Cosette, prête à défaillir, reculait lentement, car elle se sentait attirée. Lui ne bougeait point. A je ne sais quoi d'ineffable et de triste qui l'enveloppait, elle sentait le regard de ses yeux qu'elle ne voyait pas.

Cosette en reculant, rencontra un arbre et s'y adossa. Sans cet arbre elle fût tombée. Alors elle entendit sa voix, cette voix qu'elle n'avait jamais entendue, qui s'élevait à peine au-dessus du frémissement des feuilles et qui murmurait :

– Pardonnez-moi, je suis là. J'ai le coeur gonflé, je ne pouvais pas vivre comme j'étais, je suis venu. Avez-vous lu ce que j'avais mis là, sur ce banc? me reconnaissez-vous un peu? n'ayez pas peur de moi. Voilà du temps déjà, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez regardé, c'était dans le Luxembourg, près du Gladiateur, et le jour où vous avez passé devant moi? c'était le 16 juin et le 2 juillet. Il va y avoir un an. Depuis bien longtemps, je ne vous ai plus vue. J'ai demandé à la loueuse de chaises, elle m'a dit qu'elle ne vous voyait plus. Vous demeuriez rue de l'Ouest au troisième sur le devant dans une maison neuve, vous voyez que je sais? Je vous suivais, moi.

Qu'est-ce que j'avais à faire? Et puis vous avez disparu. J'ai cru vous voir passer une fois que je lisais les journaux sous les arcades de l'Odéon. J'ai couru. Mais non. C'était une personne qui avait un chapeau comme vous. La nuit je viens ici. Ne craignez pas, personne ne me voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. Je marche bien doucement pour que vous n'entendiez pas, car vous auriez peut-être peur. L'autre soir j'étais derrière vous, vous vous êtes retournée, je me suis enfui. Une fois je vous ai entendue chanter. J'étais heureux. Est-ce que cela vous fait quelque chose que je vous entende chanter? A travers le volet, cela ne peut rien vous faire. Non, n'est-ce pas? Voyez-vous, vous êtes mon ange, laissez-moi venir un peu, je crois que je vais mourir. Si vous saviez! je vous adore, moi! Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que je vous dis, je vous fâche peut-être, est-ce que je vous fâche?

– O ma mère! dit-elle, et elle se jeta dans ses bras.

Il la prit, il la serra étroitement contre sa poitrine sans savoir ce qu'il faisait. Il la soutenait tout en chancelant. Il était comme s'il avait la tête pleine de fumée; il avait des éclairs entre les cils; il lui semblait qu'il accomplissait un acte religieux et qu'il commettait une profanation. Du reste il n'avait pas le moindre désir de cette femme ravissante dont il sentait la forme contre sa poitrine. Il était éperdu d'amour.

Elle lui prit une main et la posa sur son coeur. Il sentit le papier qui y était, il balbutia :

– Vous m'aimez donc?

Elle répondit d'une voix si basse que ce n'était plus qu'un souffle qu'on entendait à peine :

– Tais-toi! tu le sais!

Et elle cacha sa tête rouge dans le sein du jeune homme superbe et enivré.

Il tomba sur le banc, elle près de lui. Ils n'avaient plus de paroles. Les étoiles commençaient à rayonner. Comment se fit-il que leurs lèvres se rencontrèrent? Comment se fait-il que l'oiseau chante, que la neige fonde, que la rose s'ouvre, que mai s'épanouisse, que l'aube blanchisse derrière les arbres noirs au sommet frissonnant des collines?

Un baiser, et ce fut tout.

Tous deux tressaillirent, et se regardèrent dans l'ombre avec des yeux éclatants.

Ils ne sentaient ni la nuit fraîche, ni la pierre froide, ni la terre humide, ni l'herbe mouillée, ils se regardaient et ils avaient le coeur plein de pensées. Ils s'étaient pris les mains, sans savoir.

Elle ne lui demandait pas, elle n'y songeait pas même, par où il était entré et comment il avait pénétré dans le jardin. Cela lui paraissait si simple qu'il fût là!

De temps en temps le genou de Thomas touchait le genou de Cosette, et tous deux frémissaient.

Par intervalles Cosette bégayait une parole. Son âme tremblait à ses lèvres comme une goutte de rosée à une fleur.

Peu à peu ils se parlèrent. L'épanchement succéda au silence qui est la plénitude. La nuit était sereine et splendide au-dessus de leur tête. Ces deux êtres, purs comme des esprits, se dirent tout, leurs songes, leurs ivresses, leurs extases, leurs chimères, leurs défaillances, comme ils s'étaient adorés de loin, comme ils s'étaient souhaités, leurs désespoirs quand ils avaient cessé de s'apercevoir. Ils se confièrent dans une intimité idéale

que rien déjà ne pouvait plus accroître, ce qu'ils avaient de plus caché et de plus mystérieux. Ils se racontèrent, avec une foi candide dans leurs illusions, tout ce que l'amour, la jeunesse et ce reste d'enfance qu'ils avaient, leur mettaient dans la pensée. Ces deux coeurs se versèrent l'un dans l'autre, de sorte qu'au bout d'une heure, c'était le jeune homme qui avait l'âme de la jeune fille et la jeune fille qui avait l'âme du jeune homme. Ils se pénétrèrent, ils s'enchantèrent, ils s'éblouirent.

Quand ils eurent fini, quand ils se furent tout dit, elle posa sa tête sur son épaule et lui demanda :

– Comment vous appelez-vous?

– Je m'appelle Thomas, dit-il. Et vous?

– Je m'appelle Cosette.

[Thomas a pourtant appris le nom de Cosette au moment du guet-apens. Les corrections nécessaires ne seront faites pas faites avant l'exil.]

Le printemps à Paris est assez souvent traversé par des bises aigres et dures dont on est, non pas précisément glacé, mais gelé; ces bises, qui attristent les plus belles journées, font exactement l'effet de ces souffles d'air froid qui entrent dans une chambre chaude par les fentes d'une fenêtre ou d'une porte mal fermée. Il semble que la sombre porte de l'hiver soit restée entrebâillée et qu'il vienne du vent par là. Au printemps de 1832, époque où éclata la dernière grande épidémie, ces bises étaient plus âpres et plus poignantes que jamais, c'était une porte plus glaciale encore que celle de l'hiver qui semblait entr'ouverte. On y sentait le souffle du choléra.

Un soir qu'elles soufflaient si rudement que janvier semblait revenu et que les bourgeois avaient repris les manteaux, le petit Chavroche, toujours grelottant gaîment sous ses loques, se tenait debout et comme en extase devant la boutique d'un perruquier des environs de l'orme S^t Gervais. Le petit Chavroche avait l'air d'admirer profondément une mariée en cire, décolletée et coiffée de fleurs d'oranger, qui tournait derrière la vitre montrant son sourire aux passants, mais en réalité il observait la boutique afin de voir s'il ne pourrait pas chiper dans la devanture un pain de savon qu'il irait ensuite revendre un sou à un «coiffeur» de la banlieue. Il lui arrivait souvent de déjeuner d'un de ces pains-là. Il

appelait ce genre d'escamotage pour lequel il avait du talent «faire la barbe aux barbiers».

Le barbier, dans sa boutique chauffée d'un bon poêle, rasait une pratique et jetait de temps en temps un regard de côté à ce gamin gelé et goguenard qui avait les deux mains dans ses poches, mais l'esprit évidemment hors du fourreau.

Pendant que Chavroche examinait, deux enfants de taille inégale, encore plus déguenillés et encore plus petits que lui, paraissant l'un sept ans, l'autre cinq, tournèrent timidement le bec de cane et entrèrent dans la boutique en demandant la charité dans un murmure plaintif et qui ressemblait plutôt à un gémissement qu'à une prière; ils parlaient tous deux à la fois, et leurs paroles étaient inintelligibles parce que les sanglots coupaient la voix du plus jeune et que le froid faisait claquer les dents de l'aîné. Le barbier se tourna avec un visage furieux, et sans quitter son rasoir, poussant l'aîné de la main gauche et le petit du genou, les mit tous deux dans la rue, et referma sa porte en disant :

– Venir refroidir le monde pour rien!

Les deux enfants se remirent en marche en pleurant.

Le petit Chavroche courut après eux et les aborda :

– Qu'est-ce que vous avez donc, moutards?

– Nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné.

– C'est ça? dit Chavroche. Voilà grand'chose. Est-ce qu'on pleure pour ça? Sont-ils serins donc!

Et prenant, à travers sa supériorité un peu hautaine, un accent d'autorité attendrie et de protection douce :

– Venez avec moi.

– Oui, monsieur, fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un archevêque. Ils avaient cessé de pleurer.

Chavroche leur fit monter la rue Saint-Antoine dans la direction de la Bastille.

Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, car on met le pain comme l'or derrière des grillages de fer, Chavroche se tourna :

– Ah ça, mômes, avons-nous dîné?

– Monsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis hier.

– Vous êtes donc sans père ni mère? reprit majestueusement Chavroche.

– Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont.

– Des fois, cela vaut mieux que de le savoir, dit Chavroche qui était un penseur.

– Voilà, continua l'aîné, trois jours que nous marchons dans Paris. Le premier jour, nous avons trouvé des choses au coin des bornes, mais depuis hier nous ne trouvons rien.

– Je sais, fit Chavroche. C'est les chiens qui mangent tout.

Cependant il s'était arrêté, et depuis quelques minutes il tâtait et fouillait toutes sortes de recoins qu'il avait dans ses haillons.

Enfin il releva la tête d'un air qui ne voulait qu'être satisfait, mais qui était en réalité triomphant.

– Calmons-nous, les momignards. Voici de quoi souper pour trois.

Et il tira d'une de ses poches un sou.

Sans laisser aux deux petits le temps de s'ébahir, il les poussa tous deux devant lui dans la boutique du boulanger, et mit son sou sur le comptoir en criant :

– Garçon! Un sou de pain.

Le boulanger, prit un pain et un couteau.

– En trois morceaux, garçon! reprit Chavroche, et il ajouta avec dignité :

– Nous sommes trois.

Et voyant que le boulanger avait pris un pain bis, il pirouetta sur ses talons et lui jeta au visage cette apostrophe indignée :

– Keksekça?

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de voir dans cette interpellation du petit Chavroche au boulanger un mot russe ou polonais ou l'un de ces cris sauvages que les Yoways et les O-gib-be-was se lancent du bord d'un fleuve à l'autre à travers les solitudes, sont prévenus que c'est un mot qu'ils disent tous les jours (eux, nos lecteurs) et qui tient lieu de cette phrase : qu'est-ce que c'est que cela? Le boulanger comprit parfaitement et répondit :

– Eh mais! c'est du pain, de très bon pain de deuxième qualité.

– Du pain blanc, garçon, reprit Chavroche, calme et froidement dédaigneux. Du larton savonné! je régale.

Le boulanger ne put s'empêcher de sourire, et tout en coupant le pain blanc, il les considérait d'une façon compatissante qui choqua Chavroche.

– Ah ça, mitron! dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à nous toiser comme ça?

Mis tous trois bout à bout, ils auraient fait à peine une toise.

Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Chavroche dit aux deux enfants :

– Morfilez.

Les petits garçons le regardèrent interdits.

Chavroche se mit à rire :

– Ah! tiens, c'est vrai, ça ne sait pas encore, c'est si petit!

Et il reprit :

– Mangez.

En même temps il leur tendait à chacun un morceau de pain.

Il y avait un morceau plus petit que les deux autres, il le prit pour lui.

Les pauvres enfants étaient affamés, y compris Chavroche. Tout en arrachant leur pain à belles dents, ils encombraient la boutique du boulanger qui, maintenant qu'il était payé, les regardait avec humeur.

– Rentrons dans la rue, dit Chavroche.

Ils reprirent la direction de la Bastille. Comme ils achevaient leur morceau de pain et atteignaient l'angle de cette morose rue des Ballets au fond de laquelle on aperçoit le guichet bas et triste de la Force :

– Tiens, c'est toi, Chavroche? dit quelqu'un.

– Tiens, c'est toi, Claquesous? dit Chavroche.

C'était un homme qui venait d'aborder le gamin, et cet homme n'était autre que Claquesous déguisé, avec des besicles bleues, mais reconnaissable pour Chavroche.

– Mâtin! poursuivit Chavroche, tu as une pelure couleur cataplasme de graine de lin et des lunettes bleues comme un médecin. Tu as du style, parole de vieux!

– Chut, fit Claquesous, pas si haut!

Et il entraîna vivement Chavroche hors de la lumière des boutiques. Les deux petits suivaient machinalement en se tenant par la main.

Quand ils furent sous l'archivolte noire d'une porte cochère, à l'abri des regards et de la pluie :

– Je te croyais bouclé, dit Chavroche.

Claquesous sourit :

-J'ai défait la boucle.

Et il conta rapidement au gamin que le jour même, ayant été transféré à la Conciergerie, il s'était évadé en prenant à gauche au lieu de prendre à droite dans le « corridor de l'instruction ». Il termina par : Oh! ce n'est pas tout!

Cependant Chavroche tout en écoutant s'était saisi d'une canne que Claquesous tenait à la main, il en avait machinalement tiré la partie supérieure, et la lame d'un poignard avait apparu.

– Ah, fit-il en repoussant vivement le poignard dans la canne! tu as emmené ton gendarme déguisé en bourgeois.

Claquesous cligna de l'œil.

– Fichtre! reprit Chavroche, tu as donc des projets?

– On ne sait pas, répondit Claquesous d'un air indifférent. Il est toujours bon d'avoir une épingle sur soi.

Chavroche insista :

– Qu'est-ce que tu vas donc faire cette nuit?

Claquesous baissa la voix et dit en mangeant les syllabes :

– Des choses.

Et il ajouta :

– Mais toi, où vas-tu donc maintenant?

Chavroche montra ses deux protégés et dit :

– Je vas coucher ces enfants-là.

– Où ça, coucher?

– Chez moi.

– Où ça chez toi?

– Chez moi.

– Où loges-tu donc?

– Je loge dans l'éléphant, dit Chavroche

Claquesous, quoique de sa nature peu étonné, ne put retenir une exclamation :

– Dans l'éléphant!

– Hé bien oui, dans l'éléphant! repartit Chavroche. Kekçaa?

Ceci est encore un mot de la langue que personne n'écrit et que tout le monde parle. Kekçaa signifie : qu'est-ce que cela a?

L'observation profonde de Chavroche ramena Claquesous au calme et au bon sens. Il parut revenir à de meilleurs sentiments pour le logis de Chavroche.

– Au fait, dit-il! oui. L'éléphant... – y est-on bien?

– Très bien, fit Chavroche. Il n'y a pas de vents coulis comme sous les ponts.

– Comment y entres-tu?

– J'entre.

– Il y a donc un trou? demanda Claquesous.

– Parbleu! mais il ne faut pas le dire. C'est entre les jambes de devant. Les sergents de ville ne l'ont pas vu.

– Et tu grimpes? Oui, je comprends.

– Un tour de main, cric, crac, c'est fait, plus personne.

Après un silence, Chavroche ajouta :

– Pour ces petits j'aurai une échelle.

Claquesous se mit à rire.

– Où diable as-tu pris ces mômes-là?

Chavroche répondit avec simplicité :

– C’est des momichards dont un perruquier m’a fait cadeau, répondit Chavroche.

Cependant Claquesous était devenu pensif.

– Tu m’as reconnu bien aisément, murmura-t-il.

Il prit dans sa poche deux petits objets qui n’étaient autre chose que deux tuyaux de plume enveloppés de coton et s’en introduisit un dans chaque narine. Ceci lui faisait un autre nez.

– Ça te change, dit Chavroche, tu es moins laid, tu devrais garder toujours ça.

– Comment me trouves-tu? demanda Claquesous. Sans rire.

C’était aussi un autre son de voix. En un clin d’œil Claquesous était devenu méconnaissable.

– Oh! fais-nous Porrichinelle! s’écria Chavroche.

Les deux petits, qui n’avaient rien écouté jusque-là, occupés qu’ils étaient eux-mêmes à fourrer leurs doigts dans leur nez, s’approchèrent à ce nom et regardèrent Claquesous avec un commencement de joie et d’admiration.

Malheureusement Claquesous était soucieux.

Il posa la main sur l’épaule de Chavroche et lui dit en appuyant sur les mots :

– Ecoute ce que je te dis, garçon, si j’étais sur la place, avec mon dogue, ma dague et ma digue, et si vous me prodiguez dix gros sous, je ne refuserais pas d’y goupiner, mais nous ne sommes pas le mardi gras.

Cette phrase bizarre produisit sur le gamin un effet singulier. Il se tourna vivement, promena avec une attention profonde ses petits yeux brillants autour de lui,

et aperçut un sergent de ville qui leur tournait le dos à quelques pas. Chavroche laissa échapper un : ah, bon! qu’il réprima sur-le-champ, et, secouant la main de Claquesous :

– Eh bien, bonsoir. Je m’en vas à mon éléphant avec mes mômes. Une supposition que tu aurais besoin de moi une nuit, tu viendrais me trouver là. Je loge à l’entresol. Il n’y a pas de portier. Tu demanderais monsieur Chavroche.

– C’est bon, dit Claquesous.

Et ils se séparèrent, Claquesous cheminant vers la Grève et Chavroche vers la Bastille. Le petit de cinq ans, traîné par son frère que traînait Chavroche, tourna plusieurs fois la tête en arrière pour voir s’en aller «Porrichinelle».

La phrase amphigourique par laquelle Claquesous avait averti Chavroche de la présence du sergent de ville ne contenait pas d’autre talisman que l’assonance dig répétée cinq ou six fois sous des formes variées. Cette syllabe dig, non dite isolément, mais artistement mêlée aux mots d’une phrase, signifie : – Prenons garde, on ne peut pas parler librement. – Il y avait en outre dans la phrase de Claquesous une beauté littéraire qui échappa à Chavroche, c’est mon dogue, ma dague et ma digue, locution de l’argot du Temple fort usitée parmi les pitres et les queues-rouges du grand siècle où Molière écrivait et où Callot dessinait.

Il y a deux ans à peine on voyait encore dans l’angle sud-est de la place de la Bastille, près de la gare du canal creusé dans l’ancien fossé de la prison-citadelle, un monument bizarre qui s’est effacé déjà de la mémoire des parisiens, et qui méritait d’y laisser quelque trace, car

c'était une pensée de l'empereur. Nous disons monument, quoique ce ne fût qu'une maquette. Mais cette maquette elle-même, ébauche prodigieuse, cadavre grandiose d'une idée de Napoléon que deux ou trois coups de vent successifs avaient emportée et jetée à chaque fois plus loin de nous, avait pris je ne sais quoi de définitif qui contrastait avec son aspect provisoire, et était devenue historique. C'était un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison, jadis peint en vert par un badigeonneur quelconque, maintenant peint en noir par le ciel, la pluie et le temps. Dans cet angle désert et découvert de la place, le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes faisaient la nuit sur le ciel étoilé une silhouette extraordinaire et terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant visible et debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Peu d'étrangers visitaient cet édifice, aucun passant ne le regardait. Il tombait en ruine; à chaque saison des plâtras qui se détachaient de ses flancs lui faisaient des plaies hideuses. « Les édiles », comme on dit en patois élégant, l'avaient oublié depuis trente ans. Il était là dans son coin, morne, malade, croulant, entouré d'une palissade pourrie souillée à chaque instant par des cochers ivres; des crevasses lui lézardaient le ventre, les hautes herbes lui poussaient entre les jambes; et comme le sol de la place s'élevait depuis trente ans tout autour par ce mouvement lent et continu qui exhausse

insensiblement le sol des grandes villes, il était dans un creux et il semblait que la terre s'enfonçât sous lui. Il était immonde, repoussant et superbe, laid aux yeux du bourgeois, mélancolique aux yeux du penseur. Il avait quelque chose d'une ordure qu'on va balayer et quelque chose d'une majesté qu'on va décapiter.

Comme nous l'avons dit, la nuit l'aspect changeait. La nuit est le véritable milieu de tout ce qui est ombre. Dès que tombait le crépuscule, le vieil éléphant se transfigurait; il prenait une figure tranquille et redoutable dans la formidable sérénité des ténèbres. Etant du passé, il était de la nuit; et cette obscurité allait à sa grandeur.

Ce monument, rude, trapu, pesant, âpre, austère, presque difforme, mais à coup sûr majestueux et empreint d'une sorte de gravité magnifique et sauvage, a disparu pour laisser régner en paix l'espèce de poêle gigantesque orné de son tuyau qui a remplacé les neuf sombres tours de la Bastille, à peu près comme l'industrie remplace la féodalité. Il est tout simple qu'un poêle soit le symbole d'une époque dont une marmite contient la puissance. Cette époque passera, elle passe déjà; on commence à comprendre que s'il peut y avoir de la force dans une chaudière, il ne peut y avoir de puissance que dans un cerveau; en d'autres termes, que ce qui mène et entraîne le monde, ce ne sont pas les locomotives, ce sont les idées. Attelez les locomotives aux idées, c'est bien; mais ne prenez pas le cheval pour le cavalier.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à la place de la Bastille, l'architecte de l'éléphant avec du plâtre était parvenu à faire du grand; l'architecte du tuyau de poêle a réussi à faire du petit avec du bronze.

Ce tuyau de poêle, qu'on a baptisé d'un nom illustre et nommé la colonne de Juillet, était encore enveloppé en 1832 d'une immense chemise en charpente que nous regrettons pour notre part, et d'un vaste enclos en planches, qui achevait d'isoler l'éléphant.

Ce fut vers ce coin de la place que le petit Chavroche dirigea les deux «mômes».

Qu'on nous permette de rappeler que nous sommes dans la simple réalité, et qu'il y a quinze ans les tribunaux correctionnels eurent à juger sous prévention de vagabondage un enfant qui avait été surpris couché dans l'intérieur même de l'éléphant de la Bastille. En arrivant près du colosse, Chavroche comprit l'effet que l'infiniment grand peut produire sur l'infiniment petit, et dit :

– Moutards! n'ayez pas peur.

Puis il entra par un trou de la palissade dans l'enceinte de l'éléphant et aida les mômes à enjamber la brèche. Les deux enfants, un peu effrayés, suivaient sans dire mot Chavroche et se confiaient à cette petite providence en guenilles qui leur avait donné du pain et leur avait promis un gîte.

Il y avait là, couchée le long de la palissade, une échelle qui servait aux travaux du chantier voisin. Chavroche la souleva avec une singulière vigueur, et l'appliqua contre une des jambes de devant de l'éléphant. Vers le point où l'échelle allait aboutir, on distinguait une espèce de trou noir dans le ventre du colosse.

Chavroche montra l'échelle et le trou aux mômes et leur dit :

– Montez et entrez.

Les deux enfants se regardèrent terrifiés.

– Vous avez peur, reprit Chavroche.

Et il ajouta :

– Vous allez voir.

Il étreignit le pied rugueux de l'éléphant, et en un clin d'oeil, sans daigner se servir de l'échelle, il arriva à la crevasse. Il y entra comme une couleuvre qui se glisse dans une fente, et un moment après les deux enfants virent vaguement apparaître, comme une forme blanchâtre et blafarde, sa tête pâle au bord du trou plein de ténèbres.

– Hé bien, cria-t-il, montez donc, les momignards! vous allez voir comme on est bien! – Monte, toi! dit-il à l'aîné, je te tends la main.

Les petits se poussèrent de l'épaule. Le gamin leur faisait peur et les rassurait à la fois, et puis il pleuvait bien fort. L'aîné se risqua. Le plus jeune en voyant monter son frère et lui resté tout seul entre les pattes de cette grosse bête, avait bien envie de pleurer, mais il n'osait.

L'aîné gravissait, tout en chancelant, les barreaux de l'échelle, Chavroche, chemin faisant, l'encourageait par des exclamations de maître d'armes à ses écoliers ou de muletier à ses mules :

– Aye pas peur!

– C'est ça!

– Va toujours!

– Mets ton pied là!

– Ta main ici.

– Hardi!

Et quand il fut à sa portée, il l'empoigna brusquement et vigoureusement par le bras et le tira à lui.

– Gobé! dit-il.

Le môme avait franchi la crevasse.

– Maintenant, fit Chavroche, attends-moi.

Et, sortant de la crevasse comme il y était entré, il se laissa glisser avec l'agilité d'une couleuvre le long de la jambe de l'éléphant, il tomba debout sur ses pieds dans l'herbe, saisit le petit de cinq ans à bras-le-corps et le planta au beau milieu de l'échelle, puis il se mit à monter derrière lui en criant à l'aîné :

– Je vas le pousser, tu vas le tirer.

En un instant le petit fut monté, poussé, tiré, traîné, fourré dans le trou sans avoir eu le temps de se reconnaître, et Chavroche entrant après lui, repoussant d'un coup de talon l'échelle qui tomba sur le gazon, se mit à battre des mains et cria :

– Nous y voilà! Vive le général Lafayette!

Chavroche était en effet chez lui.

O utilité inattendue de l'inutile! charité des grandes choses! bonté des géants! Ce monument démesuré qui avait contenu une pensée de l'empereur était devenu la boîte d'un gamin. Le passereau avait été accueilli et abrité par le colosse. Les bourgeois endimanchés qui passaient devant l'éléphant de la Bastille disaient volontiers en le toisant d'un air de dédain avec leurs yeux à fleur de tête : A quoi cela sert-il? Cela servait à sauver du froid, du givre, de la grêle, de la pluie, à garantir du vent d'hiver, à préserver du sommeil dans la boue qui donne la fièvre et du sommeil dans la neige qui donne la mort, un petit être sans père ni mère, sans pain, sans vêtements, sans asile. Cela servait à recueillir l'innocent que la société repoussait. Cela servait à diminuer la faute publique. C'était une tanière ouverte à celui auquel toutes les portes étaient fermées. Il semblait que le vieux géant misérable, envahi par la vermine et par l'oubli, couvert de

verrues, de moisissures et d'ulcères, chancelant, vermoulu, abandonné, condamné, espèce de mendiant colossal demandant en vain l'aumône d'un regard bienveillant au milieu de la place publique, avait eu pitié, lui, du pauvre pygmée qui s'en allait sans souliers aux pieds, sans plafond sur la tête, soufflant dans ses doigts, vêtu de chiffons, nourri de ce qu'on jette. Voilà à quoi servait l'éléphant de la Bastille. Cette idée de Napoléon, dédaignée par les hommes, avait été reprise par Dieu. Ce qui n'eût été qu'illustre était devenu auguste. L'empereur avait eu un rêve de génie; dans cet éléphant titanique, armé, prodigieux, dressant sa trompe, portant sa tour, et faisant jaillir de toutes parts autour de lui des eaux joyeuses et vivifiantes, il voulait incarner le peuple; Dieu en avait fait une chose plus grande, il y logeait un enfant.

Le trou par où Chavroche était entré était une brèche à peine visible du dehors cachée qu'elle était, sous le ventre de l'éléphant, et si étroite qu'il n'y avait guère que des chats et des mômes qui pussent y passer.

– Commençons, dit Chavroche, par dire au portier que nous n'y sommes pas.

Et plongeant dans l'obscurité avec certitude comme quelqu'un qui connaît son appartement, il prit une planche et en boucha le trou.

Chavroche replongea dans l'obscurité. Les enfants entendirent le pétilllement sec et rapide d'un allumeur chimique. Une clarté subite leur fit cligner les yeux, Chavroche venait d'allumer un de ces bouts de ficelle trempés dans la résine qu'on appelle rats-de-cave.

Les deux hôtes de Chavroche regardèrent autour d'eux et éprouvèrent quelque chose de pareil à ce qu'éprouverait quelqu'un qui serait enfermé dans un gros

tonneau, ou mieux encore, à ce que dut éprouver Jonas dans le ventre biblique de la baleine. Le rat de cave qui fumait plus qu'il n'éclairait rendait confusément visible le dedans de l'éléphant. Tout un squelette gigantesque leur apparaissait et les enveloppait. En haut, une longue poutre brune d'où partaient de distance en distance d'énormes membrures cintrées figurait la colonne vertébrale avec les côtes, des stalactites de plâtre y pendaient comme des viscères, et d'une côte à l'autre d'immenses toiles d'araignée faisaient des diaphragmes poudreux. On voyait çà et là dans les coins de grosses taches noires qui avaient l'air de vivre et qui se déplaçaient rapidement avec un mouvement brusque et effaré.

Les débris tombés du dos sur le ventre avaient fait une façon de plancher où l'on pouvait marcher.

Mais Chavroche ne laissa pas à ses hôtes le temps de la contemplation.

– Vite, dit-il.

Et il les poussa vers ce que nous sommes très heureux de pouvoir appeler le fond de la chambre.

Là était son lit.

Le lit de Chavroche était complet. C'est-à-dire qu'il y avait un matelas, une couverture et une alcôve avec rideaux.

Le matelas était une natte de paille, la couverture une assez vaste pagne de grosse laine grise fort chaude et presque neuve. Voici ce que c'était que l'alcôve :

Trois échelas assez longs, fichés et assujettis dans les gravois du plancher, deux en avant, un en arrière, et réunis par une corde à leur sommet de manière à former un faisceau pyramidal. Ce faisceau supportait un treillage

de fil de fer qui était simplement posé sur les échelas, mais artistement appliqué de manière à les envelopper entièrement. Un cordon de grosses pierres fixait tout autour ce treillage sur le sol. Ce treillage n'était autre chose qu'un morceau de ces grillages en fer dont on revêt les volières dans les ménageries. Le lit de Chavroche était sous ce grillage comme dans une cage.

C'est ce grillage qui figurait les rideaux.

Chavroche déranga un peu les pierres qui fermaient le grillage par devant, les deux pans du treillage qui retombaient l'un sur l'autre s'écartèrent.

– Mômes, à quatre pattes! dit Chavroche.

Il fit entrer avec précaution les enfants dans la cage, puis il y entra après eux en rampant, rapprocha les pierres et referma hermétiquement l'ouverture.

Si petits qu'ils fussent, aucun d'eux n'eût pu se tenir debout dans l'alcôve. Chavroche avait toujours le rat-de-cave à sa main.

– Maintenant, dit-il, pioncez! Je vas souffler le candélabre.

– Monsieur, demanda l'aîné des deux frères à Chavroche en montrant le grillage, qu'est-ce que c'est donc que ça?

– Ça, dit Chavroche gravement, c'est pour les rats. – Pioncez!

Cependant il se crut obligé d'ajouter quelques paroles pour l'instruction de ces jeunes enfants, et il reprit :

– C'est des choses du Jardin des plantes. Ça sert aux animaux féroces. Gniena (il y en a) plein un magasin. Gnina (il n'y a) qu'à monter par-dessus un mur, qu'à grimper par une fenêtre et qu'à passer sous une porte.

Tout en parlant, il enveloppait d'un pan de la couverture le tout petit qui murmura :

– Oh! c'est bon! c'est chaud!

Chavroche fixa un oeil satisfait sur la couverture.

– C'est encore du Jardin des plantes, dit-il. J'ai pris ça aux singes.

Et montrant à l'aîné la natte sur laquelle il était couché, natte fort épaisse et admirablement travaillée, il ajouta :

– Ça, c'était à la giraffe.

Les deux enfants considéraient avec un respect stupéfait et craintif cet être intrépide et inventif, vagabond comme eux, demi-nu comme eux, chétif comme eux, qui avait quelque chose de misérable et de tout-puissant, qui leur semblait surnaturel, et dont la physionomie se composait de toutes les grimaces d'un vieux saltimbanque mêlées au plus naïf et au plus charmant sourire.

– Monsieur, fit timidement l'aîné, vous n'avez donc pas peur des sergents de ville?

Chavroche se borna à répondre :

– Même! on ne dit pas les sergents de ville, on dit les cognes.

Le tout petit avait les yeux ouverts, mais il ne disait rien. Comme il était au bord de la natte, l'aîné étant au milieu, Chavroche lui borda la couverture comme eût fait une mère et exhaussa la natte sous sa tête avec de vieux chiffons de manière à faire au même un oreiller. Puis il se tourna vers l'aîné.

– Hein? on est joliment bien, ici!

– Ah oui! répondit l'aîné en regardant Chavroche avec une expression d'ange sauvé.

– Ah ça, continua Chavroche, pourquoi donc est-ce que vous pleuriez?

Et montrant le petit à son frère :

– Un mioche comme ça, je ne dis pas, mais un grand comme toi, pleurer, c'est bête; on a l'air d'un veau.

– Dame, fit l'enfant, nous n'avions plus du tout de logement où aller.

– Moutard! reprit Chavroche, on ne dit pas un logement, on dit une piolle.

– Et puis nous avons peur d'être tout seuls comme ça la nuit.

– On ne dit pas la nuit, on dit la sorgue.

– Merci, monsieur, dit l'enfant.

– Ecoute, répartit Chavroche, il ne faut plus geindre comme ça. J'aurai soin de vous. Tu verras comme on s'amuse. L'été, nous irons à la Glacière, nous nous baignerons à la gare, nous courrons sur les trains devant le pont d'Austerlitz, ça fait rager les blanchisseuses. Elles crient, elles bisquent, si tu savais comme elles sont farces! Et puis je vous mènerai au spectacle. Je vous ferai voir Frédérick-Lemaître. J'ai des billets, je connais des acteurs, j'ai même joué une fois dans une pièce. Nous étions des mômes comme ça, on courait sous une toile, ça faisait la mer. Je vous ferai engager à mon théâtre.

En ce moment, une goutte de cire tomba sur le doigt de Chavroche et le rappela aux réalités de la vie.

– Fichtre! dit-il. Vla la mèche qui s'use. Attention! je ne peux pas mettre plus d'un sou par mois à mon éclairage. Quand on se couche, il faut dormir. Nous n'avons pas le temps de lire des romans de Paul de Kock. Avec ça que la lumière pourrait passer par les fentes de la porte cochère, et les cognes n'auraient qu'à voir.

– Et puis, observa timidement l’aîné qui seul osait causer avec Chavroche et lui donner la réplique, un fumeron pourrait tomber dans la paille, il faut prendre garde de brûler la maison.

– On ne dit pas brûler la maison, fit Chavroche, on dit riffauder le bocard.

Cela dit, il se tourna vers les enfants.

– Entortillez-vous bien de la pelure! je vas éteindre. Y êtes-vous?

– Oui, murmura l’aîné, je suis bien. J’ai comme de la plume sous la tête.

– On ne dit pas la tête, cria Chavroche, on dit la tronche.

Les deux enfants se serrèrent l’un contre l’autre. Chavroche acheva de les arranger sur la natte et leur monta la couverture jusqu’aux oreilles, puis il répéta pour la troisième fois l’injonction en langue hiératique :

– Pioncez!

Et il souffla le rat-de-cave.

A peine la lumière était-elle éteinte qu’un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C’était une multitude de frottements sourds qui rendaient un son métallique comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de fer. Cela était accompagné de toutes sortes de petits cris aigus.

Le petit garçon de cinq ans, entendant ce vacarme au-dessus de sa tête et glacé d’épouvante, poussa du coude son frère aîné, mais le frère aîné «pionçait» déjà, comme Chavroche le lui avait ordonné. Alors le petit, n’en pouvant plus de peur, osa interpeller Chavroche, mais tout bas, en retenant son haleine :

– Monsieur?

– Hein? fit Chavroche qui venait de fermer les paupières.

– Qu’est-ce que c’est donc que ça?

– C’est les rats, répondit Chavroche.

Et il remit sa tête sur la natte.

Les rats en effet, qui pullulaient par milliers dans la carcasse de l’éléphant et qui étaient ces taches noires vivantes dont nous avons parlé, avaient été tenus en respect par la flamme de la bougie tant qu’elle avait brillé, mais dès que cette caverne, qui était comme leur cité, avait été rendue à la nuit, sentant là ce que le bon conteur Perrault appelle de la chair « fraîche », ils s’étaient rués en foule sur la tente de Chavroche, avaient grimpé jusqu’au sommet, et en mordaient les mailles comme s’ils cherchaient à percer cette zinzelière d’un nouveau genre.

Cependant le petit ne s’endormait pas :

– Monsieur! reprit-il.

– Hein? fit Chavroche.

– Qu’est-ce que c’est donc que les rats?

– C’est des souris.

Cette explication rassura un peu l’enfant. Il avait vu dans sa vie des souris blanches et il n’en avait pas eu peur. Pourtant il éleva encore la voix :

– Monsieur?

– Hein, refit Chavroche?

– Pourquoi n’avez-vous pas un chat?

– J’en ai eu un, répondit Chavroche, j’en ai apporté un, mais ils me l’ont mangé.

Cette seconde explication défit l'œuvre de la première, et le petit recommença à trembler. Le dialogue entre lui et Chavroche reprit pour la quatrième fois.

- Monsieur?
- Hein?
- Qui ça qui a été mangé?
- Le chat.
- Qui ça qui a mangé le chat?
- Les rats.
- Les souris?
- Oui, les rats.

L'enfant, consterné de ces souris qui mangent les chats, poursuivit :

– Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là?

– Pardi, fit Chavroche!

La terreur de l'enfant était au comble. Mais Chavroche ajouta :

– N'eille pas peur! ils ne peuvent pas entrer, et puis je suis là! Tiens, prends ma main! Tais-toi, et pionce!

Chavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère. L'enfant serra cette main contre lui et se sentit rassuré. Le courage et la force ont de ces communications mystérieuses. Le silence s'était refait autour d'eux, le bruit des voix avait effrayé et éloigné les rats, au bout de quelques minutes ils eurent beau revenir et faire rage, les trois mômes, plongés dans le sommeil, n'entendaient plus rien.

Les heures de la nuit s'écoulèrent. L'ombre couvrait l'immense place de la Bastille, un vent d'hiver, qui se mêlait à la pluie, soufflait par bouffées, les patrouilles furetaient les portes, les allées, les enclos, les coins

obscurs, et, cherchant les vagabonds nocturnes, passaient silencieusement devant l'éléphant; le monstre, debout, immobile, les yeux ouverts dans les ténèbres, avait l'air de rêver comme satisfait de sa bonne action, et abritait du ciel et des hommes les trois pauvres enfants endormis.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se souvenir qu'à cette époque le corps de garde de la Bastille était situé à l'autre extrémité de la place, et que ce qui se passait près de l'éléphant ne pouvait être ni aperçu, ni entendu par la sentinelle.

Vers la fin de cette heure qui précède immédiatement le point du jour, un homme déboucha de la rue Saint-Antoine en courant, traversa la place, tourna le grand enclos de la colonne de Juillet, et se glissa entre les palissades jusque sous le ventre de l'éléphant. Si une lumière quelconque eût éclairé cet homme, à la manière profonde dont il était mouillé, on eût deviné qu'il avait passé la nuit sous la pluie. Arrivé sous l'éléphant, il fit entendre un cri bizarre qui n'appartient à aucune langue humaine et qu'une perruche seule pourrait reproduire. Il répéta deux fois ce cri dont l'orthographe que voici peut à peine donner quelque idée :

– Kirikikiou!

Au second cri, une voix claire, gaie et jeune répondit du ventre de l'éléphant :

– Présent!

Un moment après, la planche qui fermait le trou se dérangea et donna passage à un enfant qui glissa le long du pied de l'éléphant et vint lestement tomber près de l'homme. C'était Chavroche. L'homme était Lebras, dit Claquesous.

Quant à ce cri, kirikiou, c'était là sans doute ce que l'enfant entendait par : Tu demanderas monsieur Chavroche.

En l'entendant, il s'était réveillé en sursaut, avait rampé hors de «son alcôve», en écartant un peu le grillage qu'il avait ensuite refermé soigneusement, puis il avait ouvert la trappe et était descendu.

L'homme et l'enfant se reconnurent silencieusement dans la nuit et Claquesous se borna à dire :

– Nous avons besoin de toi. Viens nous donner un coup de main.

Le gamin ne demanda pas d'autre éclaircissement. – Me vla, dit-il. – Et tous deux se dirigèrent vers la rue S^t Antoine d'où sortait Claquesous, serpentant rapidement à travers la longue file des charrettes de maraîchers qui descendent à cette heure-là vers la halle.

Les maraîchers, accroupis dans leurs voitures parmi les salades et les légumes, à demi assoupis, enfouis jusqu'aux yeux dans leurs roulières à cause de la pluie battante, ne regardaient même pas ces étranges passants.

[pas de blanc]

[IV, 6, 3] [pas de blanc]

Voici ce qui s'était passé cette même nuit à la Force :

Une évasion avait été concertée entre Claquesous, Brujon, Bigrenaille et Thénardier, quoique Thénardier fût au secret. Claquesous avait fait l'affaire pour son compte, le jour même, comme on a vu.

Brujon ayant passé un mois dans une chambre de punition, avait eu le temps, premièrement, d'y tresser une corde, deuxièmement, d'y mûrir un plan. Autrefois ces lieux sévères où la discipline de la prison livre le condamné à lui-même se composaient de quatre murs de

Pierre, d'un plafond de pierre, d'un pavé de dalles, d'un lit de camp, d'une lucarne grillée, d'une porte doublée de fer et s'appelaient cachots; mais le cachot a été jugé trop horrible; maintenant cela se compose d'une porte de fer, d'une lucarne grillée, d'un lit de camp, d'un pavé de dalles, d'un plafond de pierre, de quatre murs de pierre, et cela s'appelle chambre de punition. Il y fait un peu jour vers midi. L'inconvénient de ces chambres qui, comme on voit, ne sont pas des cachots, c'est de laisser songer des êtres qu'il faudrait faire travailler.

Brujon donc avait songé, et il était sorti de la chambre de punition avec une corde. Comme on le jugeait dangereux dans la cour Charlemagne, on le mit dans le Bâtiment-Neuf. La première chose qu'il trouva dans le Bâtiment-Neuf, ce fut un clou, la seconde, ce fut Bigrenaille; un clou, c'est-à-dire la liberté; Bigrenaille, c'est à dire le crime.

Ce qui achevait de rendre l'instant favorable, c'est que les couvreurs remaniaient en ce moment-là même une partie du toit de la prison du côté de la cour Charlemagne et de la cour S^t Louis. Il y avait par là-haut des échafaudages et des échelles c'est-à-dire des ponts et des escaliers pour la délivrance.

Le Bâtiment-Neuf, qui est tout ce qu'on peut voir au monde de plus lézardé et de plus décrépité, est le point faible de la prison. Les murs en sont à ce point rongés par le salpêtre qu'on a été obligé de revêtir d'un parement de bois les voûtes des dortoirs, parce qu'il s'en détachait des pierres qui tombaient sur les prisonniers dans leurs lits. A cette époque on faisait la faute d'enfermer dans le Bâtiment-Neuf les accusés les plus inquiétants, d'y mettre «les fortes causes», comme on dit en langage de prison.

Le Bâtiment-Neuf contient quatre dortoirs superposés et un comble qu'on appelle le Bel-Air. Un énorme tuyau de cheminée, probablement de quelque ancienne cuisine des ducs de La Force, part du rez-de-chaussée, traverse les quatre étages, coupe en deux tous les dortoirs et va percer le toit.

Bigrenaille et Brujon étaient dans le même dortoir. On les avait mis par précaution dans l'étage d'en bas. Le hasard faisait que leurs lits étaient adossés au tuyau de la cheminée.

Thénardier se trouvait précisément au-dessus de leur tête dans ce comble qualifié le Bel-Air.

Le passant qui s'arrête rue Culture S^{te} Catherine, après la caserne des pompiers, devant la porte cochère de la maison des Bains, voit une cour pleine de fleurs et d'arbustes verts, au fond de laquelle se développe une petite rotonde gaie et blanche. Au-dessus de cette rotonde s'élève un mur noir, morne, affreux, nu, auquel elle est adossée. C'est le mur du chemin de ronde de la Force.

Ce mur derrière cette rotonde, c'est Dante entrevu derrière Berquin.

Si haut qu'il soit, ce mur est dépassé par un toit plus noir encore qu'on aperçoit derrière. C'est le toit du Bâtiment-Neuf. On y voit quatre lucarnes-mansardes, armées de barreaux de fer; ce sont les fenêtres du Bel-Air. Une cheminée perce ce toit; c'est la cheminée qui traverse les dortoirs.

Le Bel-Air, ce comble du Bâtiment-Neuf, est une espèce de grande halle mansardée, fermée de triples grilles et de portes de fer. Quand on y entre par l'extrémité nord, on a à sa gauche les quatre lucarnes, et à

sa droite, faisant face aux lucarnes, quatre cages assez vastes, espacées, séparées par des couloirs étroits, construites jusqu'à hauteur d'appui en maçonnerie et le reste jusqu'au toit en barreaux de fer.

Thénardier était au secret dans une de ces cages depuis la nuit du 3 février. On n'a jamais pu savoir comment il avait réussi à s'y procurer et à y cacher une bouteille de ce vin inventé, dit-on, par Desrues, auquel se mêle un narcotique et que la bande des Endormeurs a rendu célèbre.

Dans cette même nuit où le petit Chavroche avait donné l'hospitalité aux deux enfants vagabonds, Brujon et Bigrenaille qui savaient que Claquesous, évadé le matin même, les attendait dans la rue, se levèrent doucement et se mirent à percer avec le clou que Brujon avait trouvé, le tuyau de cheminée auquel leurs lits étaient adossés. Les gravois tombaient sur le lit de Brujon de sorte qu'on ne les entendait pas. Les giboulées ébranlaient les portes et faisaient dans la prison un vacarme affreux et utile. Ceux des prisonniers qui se réveillèrent firent semblant de se rendormir et laissèrent faire. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le mur était percé, la cheminée escaladée, le grillage de fer du tuyau forcé, et les deux redoutables bandits sur le toit. Un abîme de quatre-vingts pieds de profondeur les séparait du mur de ronde. Ils voyaient reluire dans l'obscurité le fusil d'un factionnaire. Ils attachèrent par un bout aux tronçons des barreaux de la cheminée qu'ils venaient de tordre la corde que Brujon avait filée dans son cachot, lancèrent l'autre bout par-dessus le mur de ronde, franchirent d'un bond l'abîme, se cramponnèrent au chevron du mur, l'enjambèrent, se laissèrent glisser l'un

après l'autre le long de la corde sur un petit toit qui touche à la maison des Bains, ramenèrent leur corde à eux, sautèrent dans la cour des Bains, la traversèrent, poussèrent le vasistas du portier auprès duquel pendait son cordon, tirèrent le cordon, ouvrirent la porte cochère, et se trouvèrent dans la rue. Il n'y avait pas trois quarts d'heure qu'ils s'étaient levés debout sur leur lit dans les ténèbres, leur clou à la main, leur projet dans la tête.

Quelques instants après, ils avaient rejoint Claquesous qui rôdait dans les environs.

En tirant leur corde à eux, ils l'avaient cassée, et il en était resté une bonne moitié attachée à la cheminée sur le toit. Ils n'avaient du reste d'autre avarie que de s'être à peu près entièrement enlevé la peau des mains.

Cette nuit-là, Thénardier était prévenu, sans qu'on ait su comment, et ne dormait pas.

Vers minuit, la nuit étant très noire, il vit passer sur le toit, devant la lucarne qui était vis-à-vis de sa cage, deux ombres. L'une s'arrêta à la lucarne le temps d'un éclair. C'était Bigrenaille. Thénardier le reconnut, et comprit. Cela lui suffit.

Thénardier, signalé comme escarpe et détenu sous prévention de guet à pens nocturne à main armée, était gardé à vue. Un factionnaire, qu'on relevait de deux heures en deux heures, se promenait devant sa cage. Le Bel-Air était éclairé par une applique. Il avait aux pieds une paire de fers du poids de cinquante livres. Tous les jours à quatre heures de l'après-midi, un gardien escorté de deux dogues, – cela se faisait encore ainsi à cette époque, – entra dans sa cage, déposait près de son lit un pain noir de deux livres, une cruche d'eau et une écuelle pleine d'un bouillon assez maigre où nageaient quelques

gourganes, visitait ses fers et frappait sur les barreaux. Cet homme revenait deux fois dans la nuit.

Thénardier avait obtenu la permission de conserver une espèce de cheville en fer dont il se servait pour clouer son pain dans une fente de la muraille, afin, disait-il, « de le préserver des rats ». Comme on gardait Thénardier à vue, on n'avait point trouvé d'inconvénient à cette cheville. Cependant on se souvint plus tard qu'un gardien avait dit : – Il vaudrait mieux ne lui laisser qu'une cheville en bois.

A deux heures du matin on vint relever le factionnaire qui était un vieux soldat, et on le remplaça par un conscrit. Quelques instants après l'homme aux chiens fit sa visite, et s'en alla sans avoir rien remarqué, si ce n'est la trop grande jeunesse et « l'air paysan » du « tourlourou ». Deux heures après, à quatre heures, quand on vint relever le conscrit on le trouva endormi et tombé à terre comme un bloc près de la cage de Thénardier. Quant à Thénardier, il n'y était plus. Ses fers brisés étaient sur le carreau. Il y avait un trou au plafond de sa cage et au-dessus, un autre trou dans le toit. Une planche de son lit avait été arrachée et sans doute emportée, car on ne la retrouva point. On saisit aussi dans la cellule une bouteille à moitié vidée qui contenait le reste du vin stupéfiant avec lequel le soldat avait été endormi. La bayonnette du soldat avait disparu.

Au moment où ceci fut découvert, on crut Thénardier hors de toute atteinte. La réalité est qu'il n'était plus dans le Bâtiment-Neuf, mais qu'il était encore dans la prison. Son évasion n'était point consommée. Thénardier, parvenu sur le toit du Bâtiment-Neuf, avait trouvé le reste de la corde attachée qui pendait aux barreaux de la

cheminée, mais ce bout de corde cassé étant beaucoup trop court, il n'avait pu s'évader par-dessus le chemin de ronde comme avaient fait Brujon et Bigrenaille.

Quand on détourne de la rue des Ballets dans la rue du Roi-de-Sicile, on rencontre presque tout de suite à droite un enfoncement sordide. Il y avait là au siècle dernier une maison dont il ne reste plus que le mur de fond, véritable mur de mesure qui s'élève à la hauteur d'un troisième étage entre les bâtiments voisins. Cette maison est reconnaissable à une grande fenêtre carrée qu'on y voit encore, qui est barrée de deux solives vermoulues ajustées en chevron d'étau et à travers laquelle on distingue une haute muraille lugubre qui est un morceau du mur de ronde de la Force.

Le vide que la maison démolie a laissé sur la rue est à moitié rempli par une palissade en planches pourries contrebutée de cinq bornes de pierre. Dans cette clôture se cache une petite baraque appuyée à la ruine restée debout. La palissade a une porte qui, il y a quelques années, n'était fermée que d'un loquet.

C'est sur la crête de cette ruine que Thénardier était parvenu un peu après trois heures du matin.

Comment était-il parvenu là? C'est ce qu'on n'a jamais pu expliquer ni comprendre. S'était-il servi des échelles et des échafaudages des couvreurs pour gagner de toit en toit, de clôture en clôture, les bâtiments de la cour Charlemagne, puis les bâtiments de la cour S^t Louis, le mur de ronde, et de là la mesure sur la rue du Roi-de-Sicile? Mais il y a dans ce trajet des solutions de continuité qui semblent le rendre impossible. Avait-il posé la planche de son lit comme un pont du toit du Bel-Air au mur de ronde, et s'était-il mis à ramper à plat

ventre sur le chevron du mur de ronde tout autour de la prison jusqu'à la mesure? Mais le mur du chemin de ronde de la Force dessine une ligne crénelée et inégale, il monte et descend, il s'abaisse à la caserne des pompiers, il se relève à la maison des Bains, il est coupé par des constructions, il a partout des chutes et des escarpements; de cette façon encore le chemin fait par Thénardier reste à peu près inexplicable. Thénardier, illuminé par cette effrayante soif de la liberté qui change les précipices en fossés, les grilles de fer en claies d'osier, la stupidité en instinct, l'instinct en intelligence et l'intelligence en génie, Thénardier avait-il inventé et improvisé une troisième manière? On ne l'a jamais su.

Quoi qu'il en soit, ruisselant de sueur, trempé par la pluie, les vêtements en lambeaux, les mains écorchées, les coudes en sang, les genoux déchirés, Thénardier était arrivé sur ce que les enfants, dans leur langue figurée, appellent le coupant du mur de la ruine, il s'y était couché tout de son long, et là, la force lui avait manqué. Un escarpement à pic de la hauteur d'un troisième étage le séparait du pavé de la rue.

La corde qu'il avait était trop courte.

Il avait attendu là, pâle, épuisé, désespéré de tout l'espoir qu'il avait eu, encore couvert par la nuit, mais se disant que le jour allait venir, épouvanté de l'idée d'entendre avant quelques instants sonner à l'horloge voisine de S^t Paul quatre heures, heure où l'on viendrait relever la sentinelle, regardant avec vertige à la lueur des réverbères le pavé mouillé et noir, ce pavé désiré et effroyable qui était la mort et qui était la liberté.

Il se demandait si ses trois complices d'évasion avaient réussi, s'ils l'avaient attendu, et s'ils viendraient à

son aide. Il écoutait. Excepté une patrouille, personne n'avait passé dans la rue depuis qu'il était là. Presque toute la descente des maraîchers de Montreuil, de Charonne, de Vincennes et de Bercy à la halle se fait par la rue S^t Antoine.

Quatre heures sonnèrent. Thénardier tressaillit. Peu d'instant après, cette rumeur effarée et confuse qui suit une évasion découverte éclata dans la prison. Le bruit des portes qu'on ouvre et qu'on ferme, le grincement des grilles sur leurs gonds, le tumulte du corps de garde, les appels rauques des guichetiers, le choc des crosses de fusil sur le pavé des cours, arrivaient jusqu'à lui. Des lumières montaient et descendaient aux fenêtres grillées des dortoirs, une torche courait sur le comble du Bâtiment-Neuf, les pompiers de la caserne voisine avaient été appelés. Leurs casques que la torche éclairait, allaient et venaient sur les toits. En même temps Thénardier voyait du côté de la Bastille une nuance blafarde blanchir lugubrement le bas du ciel.

Lui était sur le haut d'un mur de dix pouces de large, étendu sous la pluie, avec deux abîmes à droite et à gauche, ne pouvant bouger, en proie au vertige d'une chute possible et à l'horreur d'une arrestation certaine, et sa pensée, comme le battant d'une cloche, allait de l'une de ces idées à l'autre : – Mort si je tombe, pris si je reste.

Dans cette angoisse, il vit tout à coup, la rue étant encore tout à fait obscure, un homme qui se glissait le long des murailles et qui venait du côté de la rue Pavée, s'arrêter dans le renforcement au-dessus duquel Thénardier était comme suspendu. Cet homme fût rejoint par un second qui marchait avec la même précaution, puis par un troisième. Ces trois hommes avaient évidemment

choisi ce renforcement pour pouvoir causer sans être vus de la sentinelle qui garde le guichet de la Force à quelques pas de là. Thénardier, ne pouvant distinguer leurs visages, prêta l'oreille à leurs paroles avec l'attention désespérée d'un misérable qui se sent perdu.

Thénardier vit passer devant ses yeux quelque chose qui ressemblait à l'espérance, ces hommes parlaient argot.

Le premier disait, bas, mais distinctement :

– Décarons. Qu'est-ce que nous maquillons icigo?¹

Le second répondit :

– Il lansquine à éteindre le riffe du rabouin. Et puis les coqueurs vont passer, il y a là un grivier qui porte gaffe, nous allons nous faire emballer icicaille.²

Ces deux mots, icigo et icicaille, qui tous deux veulent dire ici, et qui appartiennent, le premier à l'argot des barrières, le second à l'argot du Temple, furent des traits de lumière pour Thénardier. A icigo il reconnut Bigrenaille, qui était rôdeur de barrières, et à icicaille il reconnut Claquesous, qui avait été revendeur au Temple.

L'antique argot du grand siècle ne se parle plus qu'au Temple, et Claquesous était le seul même qui le parlât bien purement. Sans icicaille, Thénardier ne l'aurait point reconnu, car il avait tout à fait dénaturé sa voix.

Cependant le troisième était intervenu :

– Rien ne presse encore, attendons un peu. Qu'est-ce qui nous dit qu'il n'a pas besoin de nous?

A ceci, qui n'était que du français, Thénardier reconnut Brujon, lequel mettait son élégance à entendre tous les argots et à n'en parler aucun.

Bigrenaille répliqua presque impétueusement, mais toujours à voix basse :

– Qu'est-ce que tu nous bonis là? Le tapissier n'aura pas pu tirer sa crampe. Il ne sait pas le truc, quoi! Bouliner sa limace et faucher ses empaffes pour maquiller une tortouze, caler des boulins aux lourdes, braser des faffes, maquiller des caroubles, faucher les durs, ligoter sa tortouze au pieu de sa vanterne et la balancer dehors, se planquer, se camoufler, il faut être mariol! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas goupiner! ³

Claquesous ajouta, dans ce pur et sage argot classique que parlaient Poulaillet et Cartouche et qui est à l'argot nouveau, hardi et coloré et risqué dont usait Bigrenaille ce que la langue de Racine est à la langue d'André Chénier :

– Tonorgue tapissier aura été fait marron dans l'escalier, il se sera laissé jouer l'harnache par un roussin, peut-être même par un roussi qui lui aura battu comtois. Prête l'oche, Brujon, entends-tu ces criblements dans le collègue? Tu as vu toutes ces camoufles. Il est tombé, va! Il en sera quitte pour tirer ses vingt longes. Je n'ai pas taf, je ne suis pas un taffeur, c'est colombé, mais il n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne renaude pas, viens avec nousiergue, allons picter une rouillarde encible. ⁴

– On ne laisse pas les amis dans l'embarras, grommela Brujon.

– Je te bonis qu'il est malade! reprit Bigrenaille. A l'heure qui toque, le tapissier ne vaut pas une broque! Nous n'y pouvons rien. Décarons. Je crois à tout moment qu'un cogne me ceintre en pogne! ⁵

Bigrenaille ne résistait plus que faiblement. Le fait est que ces trois hommes, avec cette fidélité qu'ont les bandits de ne jamais s'abandonner entr'eux, avaient rôdé

toute la nuit autour de la Force, quel que fût le péril, dans l'espérance de voir surgir au haut de quelque muraille Thénardier. Mais la nuit qui devenait vraiment trop belle, c'était une averse à rendre toutes les rues désertes, le froid qui les gagnait, leurs vêtements trempés, leurs chaussures percées, le bruit inquiétant qui venait d'éclater dans la prison, les heures écoulées, les patrouilles rencontrées, l'espoir qui s'en allait, la peur qui revenait, tout cela leur ôtait le courage. Bigrenaille lui-même, ami de Thénardier, céda. Un moment de plus, ils étaient partis. Thénardier haletait sur son mur comme les naufragés de la Méduse sur leur radeau en voyant le navire apparu s'évanouir à l'horizon.

Il n'osait les appeler, un cri entendu pouvait tout perdre, il eut une idée, il prit dans sa poche le bout de la corde de Brujon qu'il avait détaché de la cheminée du Bâtiment-Neuf, et le jeta dans l'enceinte de la palissade.

Cette corde tomba à leurs pieds.

– Une veuve⁶, dit Claquesous.

– Ma tortouze⁷! dit Brujon.

– L'aubergiste est là, ++ dit Bigrenaille.

Ils levèrent les yeux. Thénardier avança un peu la tête.

– Vite! dit Bigrenaille, as-tu l'autre bout de la corde, Brujon?

– Oui.

– Noue les deux bouts ensemble, nous lui jeterons la corde, il la fixera au mur, il en aura assez pour descendre.

Thénardier se risqua à élever la voix.

– Je suis transi de froid, je ne puis plus bouger, je ne pourrai pas nouer la corde au mur.

– Il faut que l'un de nous monte, dit Bigrenaille.

– Trois étages! fit Brujon.

Un ancien tuyau de cheminée lequel avait servi à un poêle qu'on allumait jadis dans la baraque, rampait le long du mur et montait presque jusqu'à l'endroit où l'on apercevait Thénardier. Ce tuyau, alors fort lézardé et tout crevassé, est tombé depuis, mais on en voit encore les traces. Il était fort étroit.

– On pourrait monter par là, fit Bigrenaille.

– Par ce tuyau, s'écria Claquesous? un orgue!⁸ jamais, il faudrait un mion.⁹

– Il faudrait un même¹⁰, reprit Brujon.

– Où trouver un enfant +? dit Bigrenaille.

– Attendez, dit Claquesous. J'ai l'affaire.

Il entr'ouvrit doucement la porte de la palissade, s'assura qu'aucun passant ne traversait la rue, sortit avec précaution, referma la porte derrière lui, et partit en courant dans la direction de la Bastille.

Sept ou huit minutes après la porte se rouvrit enfin, et Claquesous parut essoufflé, et amenant Chavroche. La pluie qui continuait de tomber faisait la rue complètement déserte.

Le petit Chavroche regarda ces trois figures de bandits d'un air tranquille. Bigrenaille lui adressa la parole :

– Mioche, es-tu un homme?

Chavroche haussa les épaules et répondit :

– Un même comme mézig est un orgue et des orgues comme vousailles sont des mêmes.¹¹

– Comme le mion joue du crachoir, s'écria Claquesous!¹²

– Le même pantinois n'est pas maquillé de fertile lansquinée, ajouta Brujon.¹³

– Qu'est-ce qu'il vous faut? dit Chavroche.

Bigrenaille répondit :

– Grimper par ce tuyau.

– Avec cette veuve¹⁴, fit Claquesous.

– Et ligoter la tortouse¹⁵, continua Brujon.

– Au monté du montant¹⁶, reprit Claquesous.

– Au pieu de la vanterne¹⁷, ajouta Brujon.

– Et puis? dit Chavroche.

– Voilà! dit Bigrenaille.

Le gamin regarda la corde, le tuyau, le mur, la fenêtre, et fit cet inexprimable et dédaigneux bruit des lèvres qui signifie :

– Que ça!

– Il y a un homme là-haut que tu sauveras, reprit Bigrenaille.

– Veux-tu, dit Brujon?

– Pardi, répondit l'enfant! Et il ôta ses souliers.

Bigrenaille saisit Chavroche d'un bras, le posa sur le toit de la baraque, et lui remit la corde que Brujon avait renouée pendant l'absence de Claquesous. Le gamin se dirigea vers le tuyau où il était facile d'entrer grâce à une large crevasse qui touchait au toit. Au moment où il allait monter, Thénardier se pencha vers lui, la première lueur du jour blanchissait son front inondé de sueur, ses pommettes livides, son nez effilé et sauvage, sa barbe grise toute hérissée, et Chavroche le reconnut :

– Tiens, dit-il! c'est mon père!... Oh! cela n'empêche pas.

Et prenant la corde dans ses dents, il commença résolument l'escalade.

Il parvint au haut de la mesure, enfourcha le vieux mur comme un cheval, et noua solidement la corde à la traverse supérieure de la fenêtre.

Un moment après, Thénardier était dans la rue.

Dès qu'il eut touché le pavé, dès qu'il se sentit hors de danger, il ne fut plus ni fatigué, ni transi, ni tremblant; les choses terribles dont il sortait s'évanouirent comme une fumée, toute cette étrange et féroce intelligence se réveilla, et se trouva debout et libre, prête à marcher devant elle. Voici quel fut le premier mot de cet homme :

– Maintenant, qui allons-nous manger?

Il est inutile d'expliquer le sens de ce mot affreusement transparent qui signifie tout à la fois tuer, assassiner et dévaliser. Manger, lisez : dévorer.

– Rencognons-nous bien, dit Brujon. Finissons en trois mots, et nous nous séparerons tout de suite. Il y avait une affaire qui avait l'air bonne rue Plumet, une rue déserte, une maison isolée, une vieille grille pourrie sur un jardin, des femmes seules.

– Eh bien! pourquoi pas, demanda Thénardier?

– Ta fée¹⁸, Palmyre, a été voir la chose, répondit Bigrenaille.

– Et elle a apporté un biscuit à Magnon, ajouta Claquesous. Rien à maquiller là.¹⁹

– La fée n'est pas loffe²⁰, fit Thénardier. Pourtant il faudra voir.

Cependant aucun de ces hommes n'avait plus l'air de voir Chavroche qui, pendant ce colloque s'était assis sur une des bornes de la palissade; il attendit quelques instants, peut-être que son père se tournât vers lui, puis il remit ses souliers, et dit :

– C'est fini? Vous n'avez plus besoin de moi, les hommes? vous voilà tirés d'affaire. Je m'en vas. Il faut que j'aille lever mes mômes.

Les quatre hommes sortirent l'un après l'autre de la palissade.

Quand Chavroche eut disparu au tournant de la rue des Ballets, Bigrenaille prit Thénardier à part :

– As-tu regardé le môme, lui demanda-t-il?

– Quel môme?

– Le môme qui a grimpé au mur et t'a porté la corde.

– Pas trop.

– Eh bien, je ne sais pas, mais il me semble que c'est ton fils.

– Bah! dit Thénardier, crois-tu?

1. Allons-nous-en. Qu'est-ce que nous faisons-nous ici.
2. Il pleut à éteindre le feu du diable. Et puis les gens de police vont passer. Il y a là un soldat qui fait sentinelle. Nous allons nous faire arrêter ici.
3. Qu'est-ce que tu nous dis là? L'aubergiste n'a pas pu s'évader. Il ne sait pas le métier, quoi! Déchirer sa chemise et couper ses draps de lit pour faire une corde, faire des trous aux portes, fabriquer des faux papiers, faire des fausses clefs, couper ses fers, attacher sa corde au barreau de sa fenêtre et la jeter dehors, se cacher, se déguiser, il faut être malin! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas travailler.
4. Ton aubergiste aura été pris sur le fait. Il se sera laissé duper par un mouchard, peut-être même par

un mouton qui aura fait le compère. Ecoute, Brujon, entends-tu ces cris dans la prison? Tu as vu toutes ces chandelles. Il est repris, va! Il en sera quitte pour faire ses vingt ans. Je n'ai pas peur, je ne suis pas un poltron, c'est connu, mais il n'y a plus rien à faire, ou autrement on nous la fera danser. Ne te fâche pas, viens avec nous, allons boire une bouteille de vieux vin ensemble.

5. Je te dis qu'il est repris, à l'heure qu'il est l'aubergiste ne vaut pas un liard. Nous n'y pouvons rien. Allons-nous-en. Je crois à tout moment qu'un sergent de ville me tient dans sa main.
6. Une corde (a. T)
7. Ma corde (A.B.)
8. Un homme.
9. Un enfant (argot du Temple).
10. Un enfant (argot des barrières).
11. Un enfant comme moi est un homme et des hommes comme vous sont des enfants.
12. Comme l'enfant a la langue bien pendue!
13. L'enfant de Paris n'est pas fait de paille mouillée.
14. Cette corde.
15. Attacher la corde.
16. Au haut du mur.
17. A la traverse de la fenêtre.
18. Ta fille.
19. Rien à faire là.
20. Bête.

Lorsqu'il y a vingt ans, le narrateur de cette grave et sombre histoire introduisait au milieu d'un ouvrage¹ écrit dans le même but que celui-ci, un voleur parlant argot, il y eut ébahissement et clameur. – Quoi! comment! l'argot! Mais l'argot est affreux! mais c'est la langue de tout ce que la société a de plus abominable! etc., etc., etc.

Nous n'avons jamais compris ce genre d'objections.

Depuis, en d'autres occasions, les mêmes réclamations se sont élevées. On a répété : – Que nous veulent les écrivains avec ce révoltant patois? l'argot est odieux! l'argot fait frémir!

Qui le nie? Sans doute.

Quand il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une société, depuis quand est-ce un crime de descendre trop avant, d'aller au fond? Nous avons toujours pensé que c'était simplement un acte de courage, et tout au moins un geste simple et utile, digne de l'attention sympathique que mérite le devoir accepté et accompli. Ne pas tout explorer, ne pas tout étudier, s'arrêter en chemin, pourquoi? S'arrêter est le fait de la sonde et non du sondeur.

Certes, aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, fouiller dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et jeter tout palpitant sur le pavé cet idiome abject qui ruisselle de

fange ainsi tiré au jour, ce jargon épouvantable dont chaque mot semble un anneau hideux d'un monstre de la vase et des ténèbres, ce n'est ni une tâche attrayante ni une tâche aisée. Rien n'est plus effrayant que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la pensée, le fourmillement effroyable de l'argot. Il semble en effet que ce soit une sorte d'horrible bête faite pour la nuit qu'on vient d'arracher de son cloaque. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde. Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un oeil éteint et sanglant; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe. Tout cela vit de cette vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation.

Maintenant, depuis quand l'horreur exclut-elle l'étude? depuis quand la maladie chasse-t-elle le médecin? Se figure-t-on un naturaliste qui refuserait d'étudier la vipère, la chauve-souris, le scorpion, la scolopendre, la tarentule et qui les rejetterait dans leurs ténèbres en disant : Oh! que c'est laid! Le penseur qui se détournerait de l'argot ressemblerait à un chirurgien qui se détournerait d'un ulcère ou d'une verrue. Ce serait un philologue hésitant à examiner un fait de la langue, un philosophe hésitant à scruter un fait de l'humanité. Car, il faut bien le dire à ceux qui l'ignorent, l'argot est tout ensemble un phénomène littéraire et un résultat social. Qu'est-ce que l'argot proprement dit? L'argot est la langue de la misère.

Ici on peut nous arrêter, on peut généraliser le fait, ce qui est quelquefois une manière de l'atténuer; on peut nous dire que tous les métiers, toutes les professions, on pourrait presque ajouter tous les accidents de la hiérarchie

sociale et toutes les formes de l'intelligence, ont leur argot. Le marchand qui dit : Montpellier disponible, Marseille belle qualité, l'agent-de-change qui dit : report, prime fin courant, le vaudevilliste qui dit : on a égayé l'ours², le comédien qui dit : j'ai fait four, le philosophe qui dit : triplicité phénoménale, le chasseur qui dit : voileci allais, voileci fuyant le fantassin qui dit : ma clarinette, le cavalier qui dit : mon poulet d'Inde, l'imprimeur qui dit : parlons batio, tous, imprimeur, cavalier, fantassin, chasseur, philosophe, comédien, vaudevilliste, agent-de-change, marchand, parlent argot. Le peintre qui dit : mon rapin, le notaire qui dit : mon saute-ruisseau, le perruquier qui dit : mon commis, le savetier qui dit : mon gniaf, parlent argot. A la rigueur et si on le veut absolument, toutes ces façons diverses de dire la droite et la gauche, le matelot, bâbord et tribord, le machiniste, côté cour et côté-jardin, le bedeau, côté de l'épître et côté de l'évangile, sont de l'argot. Le poète et l'artiste qui, avec un sens profond, appelleront M. de Montmorency «un bourgeois», s'il ne se connaît pas en vers et en statues, parlent argot. L'académicien classique qui appelle les fleurs Flore, les fruits Pomone, la mer Neptune, l'amour les feux, la beauté les appas, un cheval un coursier, la cocarde blanche ou tricolore la rose de Bellone, le chapeau à trois cornes le triangle de Mars, l'académicien classique parle argot. L'algèbre, la médecine, la botanique, ont leur argot. La langue qu'on emploie à bord, cette admirable langue de la mer, si complète et si pittoresque, qu'ont parlée Jean Bart, Duquesne, Suffren et Duperré, qui se mêle au sifflement des agrès, au bruit des porte-voix, au choc des haches d'abordage, au roulis, au vent, à la rafale, au canon, est

tout un argot héroïque et éclatant qui est au farouche argot de la pègre ce que le lion est au chacal.

Sans doute. Mais, quoi qu'on en puisse dire, cette façon de comprendre le mot argot est une extension, que tout le monde même n'admettra pas. Quant à nous, nous conservons à ce mot sa vieille acception précise, circonscrite et déterminée, et nous restreignons l'argot à l'argot. L'argot véritable, l'argot par excellence, si ces deux mots peuvent s'accoupler, l'immémorial argot qui donnait son nom à un royaume, n'est autre chose, nous le répétons, que la langue laide, inquiète, sournoise, traître, venimeuse, cruelle, louche, vile, profonde, fatale, de la misère. Il y a, à l'extrémité de tous les abaissements et de toutes les infortunes, une dernière misère qui se révolte et qui se décide à entrer en lutte contre l'ensemble des faits heureux et des droits régnants; lutte affreuse où, tantôt rusée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, elle attaque l'ordre social à coups d'épingle par le vice et à coup de massue par le crime. Pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot.

Faire surnager et soutenir au-dessus de l'oubli, au-dessus du gouffre, ne fût-ce qu'un fragment d'une langue quelconque que l'homme a parlée et qui se perdrait, c'est-à-dire un des éléments, bons ou mauvais, dont la civilisation se compose ou se complique, c'est étendre les données de l'observation sociale, c'est servir la civilisation même. Ce service, Plaute l'a rendu, le voulant ou ne le voulant pas, en faisant parler le phénicien à deux soldats carthaginois; ce service, Molière l'a rendu en faisant parler le levantin et toutes sortes de patois à tant de ses personnages. Ici les objections se raniment: le

phénicien, à merveille! le levantin, à la bonne heure! même le patois, passe! ce sont des langues qui ont appartenu à des nations ou à des provinces; mais l'argot? à quoi bon conserver l'argot? à quoi bon «faire surnager» l'argot?

A cela nous ne répondrons qu'un mot. Certes, si la langue qu'a parlée une nation ou une province est digne d'intérêt, il est une chose plus digne encore d'attention et d'étude, c'est la langue qu'a parlée une misère.

C'est la langue qu'a parlée en France, par exemple, depuis plus de quatre siècles, non seulement une misère, mais la misère, toute la misère humaine possible.

Et puis, nous y insistons, examiner les difformités et les infirmités sociales et les signaler pour les guérir, ce n'est point une besogne où le choix soit permis. L'historien des mœurs et des idées n'a pas une mission moins austère que l'historien des événements. Celui-ci a la surface de la civilisation, les batailles, les mariages de rois, les assemblées, les grands hommes publics, les révolutions au soleil, tout le dehors; l'autre historien a l'intérieur, le fond, le peuple qui travaille, qui souffre et qui attend, la femme accablée, l'enfant qui agonise, les guerres sourdes d'homme à homme, les férocités obscures, les préjugés, les iniquités convenues, les contrecoups souterrains de la loi, les évolutions secrètes des âmes, les tressaillements indistincts des multitudes, les malheureux et les infâmes, toutes les larves qui errent dans l'obscurité. Il faut qu'il descende le coeur plein de charité et de sévérité à la fois, comme un frère et comme un juge, jusqu'à ces casemates impénétrables où rampent pêle-mêle ceux qui saignent et ceux qui frappent, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui endurent le

mal et ceux qui le font. Ces historiens des cœurs et des âmes ont-ils des devoirs moindres que les historiens des faits extérieurs? Croit-on que Dante ait moins de choses à dire que Machiavel? Le dessous de la civilisation, pour être plus profond et plus sombre, est-il moins important que le dessus? Connaît-on bien la montagne quand on ne connaît pas la caverne?

Disons-le du reste en passant, de quelques mots de ce qui précède on pourrait inférer entre les deux classes d'historiens une séparation tranchée qui n'existe pas dans notre esprit. Nul n'est bon historien de la vie patente, visible, éclatante et publique des peuples s'il n'est en même temps, dans une certaine mesure, historien de leur vie profonde et cachée; et nul n'est bon historien du dedans s'il ne sait être, toutes les fois que besoin est, historien du dehors. L'histoire des mœurs et des idées pénètre l'histoire des événements, et réciproquement. Ce sont deux ordres de faits différents qui se répondent, qui s'enchaînent toujours et s'engendrent souvent. Tous les linéaments que la providence trace à la surface d'une nation ont leurs parallèles sombres, mais distincts, dans le fond, et toutes les convulsions du fond produisent des soulèvements à la surface. La vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien se mêle de tout.

1. Le Dernier jour d'un condamné.
2. On a sifflé la pièce.

Au point de vue purement littéraire peu d'études seraient plus curieuses et plus fécondes que celle de l'argot. C'est toute une langue dans la langue, une sorte

d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect, l'aspect vulgaire de l'argot. Mais pour ceux qui étudient la langue ainsi qu'il faut l'étudier, c'est à dire comme les géologues étudient la terre, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on y trouve, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des ports de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, du latin, enfin du basque et du celte. Formation profonde et bizarre. Edifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux.

Veut-on de l'espagnol? le vieil argot gothique en fourmille. Voici boffette, soufflet, qui vient de bofeton, vantane, fenêtre (plus tard vanterne), qui vient de vantana, gat, chat, qui vient de gato, acite, huile, qui vient de aceyte. Veut-on de l'italien? Voici spade, épée, qui vient de spada, carvel, bateau, qui vient de caravella. Veut-on de l'anglais? Voici le bichot, l'évêque, qui vient de bishop, raille, espion, qui vient de rascal, rascalion, coquin. Veut-on de l'allemand? Voici le caleur, le garçon, keller; le hers, le maître, herzog (duc). Veut-on du latin? Voici frangir, casser, frangere; affurer, voler, fur; cadène, chaîne, catena; il y a un mot qui reparaît dans toutes les

langues du continent avec une sorte de puissance et d'autorité mystérieuse, c'est le mot magnus; l'Ecosse en fait son mac qui désigne le chef du clan, Mac-Farlane, Mac-Callummore, le grand Farlane, le grand Callummore; l'argot en fait le meck, et plus tard le meg, c'est à dire Dieu. Veut-on du basque? Voici Gahisto, le diable, qui vient de Gaiztoa, mauvais; sorgabon, bonne nuit, qui vient de Gabon, bonsoir. Veut-on du celtique? Voici blavin, mouchoir, qui vient de blavet, eau jaillissante; ménesse, femme (en mauvaise part), qui vient de meinec, plein-de-pierres; Barant, ruisseau, de Baranton, fontaine; goffeur, serrurier, de goff, forgeron; la guédouze, la mort, qui vient de guenn-du, blanche-noire. Veut-on de l'histoire enfin? L'argot appelle les écus les maltèses, souvenir de la monnaie qui avait cours sur les galères de Malte.

Outre les origines philologiques qui viennent d'être indiquées, l'argot a d'autres racines plus naturelles encore et qui sortent pour ainsi dire de l'esprit même de l'homme :

Premièrement, la création directe des mots. Là est le mystère des langues. Peindre par des mots qui ont on ne sait comment ni pourquoi, des figures. Ceci est le fond primitif de tout langage humain, ce qu'on en pourrait nommer le granit. L'argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans analogies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois affreux, qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent. – le bourreau, le taule; – la forêt, le sabri; – la peur, la fuite, taf; – le laquais, le larbin, – le général, le préfet, le ministre, pharos; – le diable, le rabouin. Rien n'est plus

étrange que ces mots qui sont énigmatiques comme des masques et vivants comme des visages. Quelques-uns, le rabouin, par exemple, sont en même temps grotesques et terribles et vous font l'effet d'une grimace titanique.

Deuxièmement, la métaphore. Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se réfugie le voleur qui complotte un coup, le prisonnier qui combine une évasion. Aucun idiome n'est plus métaphorique que l'argot. – Dévisser le coco, tordre le cou; – tortiller, manger; – être gerbé, être jugé; – un rat, un voleur de pain; – il lansquine, il pleut, vieille figure frappante, qui porte en quelque sorte sa date avec elle, qui assimile les longues lignes obliques de la pluie aux piques épaisses et penchées des lansquenets, et qui fait tenir dans un seul mot la métonymie populaire : il pleut des hallebardes. Quelquefois, à mesure que l'argot va de la première époque à la seconde, des mots passent de l'état sauvage et primitif au sens métaphorique. Le diable cesse d'être le rabouin et devient le boulanger. C'est plus spirituel, mais moins grand; quelque chose comme Racine après Corneille, comme Euripide après Eschyle. Certaines phrases d'argot qui participent des deux époques et ont à la fois le caractère barbare et le caractère métaphorique, ressemblent à des fantasmagories. – Les sorgueurs vont solliciter des gails à la lune (les rôdeurs vont voler des chevaux la nuit). – Cela passe devant l'esprit comme un groupe de spectres. On ne sait ce qu'on voit.

Troisièmement, l'expédient. L'argot vit sur la langue. Il en use à sa fantaisie, il y puise au hasard, et il se borne souvent, quand le besoin surgit, à la dénaturer sommairement et grossièrement. Quelquefois, avec les

mots usuels ainsi déformés, et compliqués de mots d'argot pur, il compose des locutions pittoresques où l'on sent le mélange des deux éléments précédents, la création directe et la métaphore : – Le cab jaspine, je marronne que la roulotte de Pantin trime dans le sabri, le chien aboie, je soupçonne que la diligence de Paris passe dans le bois. – Le dab est sinve, la dabuge est merloussière, la fée est bative; le bourgeois est bête, la bourgeoise est maligne, la fille est jolie. – Le plus souvent, afin de dérouter les écouteurs, l'argot se borne à ajouter à tous les mots de la langue une sorte de queue ignoble, une terminaison en aille, en orgue, en iergue, ou en uche. Ainsi : – Vousiergue trouvaille bonorgue ce gigotmuche? Trouvez-vous ce gigot bon? Phrase adressée par Poulailleur à un guichetier afin de savoir si la somme offerte pour l'évasion lui convenait.

L'argot, étant l'idiome de la corruption, se corrompt vite. En outre, comme il cherche toujours à se dérober, sitôt qu'il se sent compris, il se transforme. Au rebours de toute autre végétation, tout rayon de jour y fait mourir ce qu'il touche. Aussi l'argot va-t-il se décomposant et se recomposant sans cesse; travail obscur et rapide qui ne s'arrête jamais. Il fait plus de chemin en dix ans que la langue en dix siècles. Ainsi le larton¹ devient le lartif; le gail² devient le gaye; la fertanche³, la fertille; le momignard, le momacque; les siques⁴, les frusques; la chique⁵, l'égrugeoir; le colabre⁶, le colas. Le diable est d'abord Gahisto, puis le rabouin, puis le boulanger; le prêtre est le ratichon, puis le sanglier; le poignard est le vingt-deux, puis le sourin, puis le lingre; les gens de police sont des railles, puis des roussins, puis des marchands de lacets, puis des coqueurs, puis des cognes;

le bourreau est le taule, puis Charlot, puis l'atigeur, puis le becquillard. Au dix-septième siècle, se battre, c'était se donner du tabac; au dix-neuvième, c'est se chiquer la gueule. Vingt locutions différentes ont passé entre ces deux extrêmes. Cartouche parlerait hébreu pour Lacenaire. Tous les mots de cette langue sont perpétuellement en fuite comme les hommes qui les prononcent.

Cependant, de temps en temps, et à cause de ce mouvement même, l'ancien argot reparaît et redevient nouveau. Il a ses chefs-lieux où il se cantonne. Le Temple conservait l'argot du dix-septième siècle; Bicêtre, lorsqu'il était prison, conservait l'argot de Thunes. On y entendait la terminaison en anche des vieux thuneurs. Boyanches-tu?(bois-tu?) il croyanche (il croit). Mais le mouvement n'en reste pas moins la loi.

Si le philosophe parvient à fixer un moment, pour l'observer, cette langue qui s'évapore sans cesse, il tombe dans de profondes et douloureuses méditations. Aucune étude n'est plus utile et plus féconde en enseignements. Pas une métaphore de l'argot qui ne contienne une leçon. – Qui engendre la peigre, c'est-à-dire le vol? pigritia, la paresse. Et la peigre, qu'engendre-t-elle? la pégrenne, c'est à-dire la faim. [*repris et déplacé au début*] – Parmi ces hommes, battre veut dire feindre; on bat une maladie; la ruse est leur force. – Pour eux l'idée de l'homme ne se sépare pas de l'idée de l'ombre. La nuit se dit la sorgue, l'homme, l'orgue. L'homme est un dérivé de la nuit. – Ils ont pris l'habitude de considérer la société comme une atmosphère qui les tue, comme une force fatale, et ils parlent de la liberté comme on parlerait de la santé. Un homme arrêté est un malade; un homme condamné est un

mort. – Ce qu'il y a de plus terrible pour le prisonnier dans les quatre murs de pierre qui l'ensevelissent, c'est une sorte de chasteté glaciale; il appelle le cachot, le castus. – Dans ce lieu funèbre, c'est toujours sous son aspect le plus riant que la vie extérieure apparaît; on a des fers aux pieds, vous croyez peut-être qu'on songe que c'est avec les pieds qu'on marche? non, il songe que c'est avec les pieds qu'on danse; aussi, qu'il parvienne à scier ses fers, sa première idée est que maintenant il peut danser, et il appelle la scie un bastringue. – Le bandit a deux têtes, l'une qui raisonne ses actions et le mène pendant toute sa vie, l'autre qu'il a sur ses épaules, le jour de sa mort; il appelle la tête qui lui conseille le crime, la sorbonne, et la tête qui l'expie, la tronche. – Quand un homme n'a plus que des guenilles sur le corps et des vices dans le coeur, quand il est arrivé à cette double dégradation matérielle et morale que caractérise dans ses deux acceptions le mot gueux, il est prêt pour le crime, il est comme un couteau bien affilé, il a deux tranchants, sa détresse et sa méchanceté; aussi l'argot ne dit pas «un gueux»; il dit un réguisé. – Qu'est-ce que le bagne? un brasier de damnation, un enfer. Le forçat s'appelle un fagot. – Enfin, quel nom les malfaiteurs donnent-ils à la prison? *le collège*. Tout un système pénitentiaire est dans ce mot +++++

1. Pain.
2. Cheval.
3. Paille.
4. Hardes.
5. L'église.

6. Le cou.

Comme on le voit, l'argot tout entier, l'argot d'il y a quatre cents ans comme l'argot d'aujourd'hui, est pénétré de ce sombre esprit symbolique qui donne à tous les mots tantôt une couleur mélancolique, tantôt un air menaçant. On y sent la vieille tristesse farouche de ces truands de la Cour des Miracles qui jouaient aux cartes avec des jeux à eux, dont quelques-uns nous ont été conservés. Le huit de trèfle, par exemple, représentait un grand arbre portant huit énormes feuilles de trèfle, sorte de personnification sauvage de la forêt. Au pied de cet arbre on voyait un feu allumé où trois lièvres faisaient rôtir un chasseur à la broche, et derrière sur un autre feu, une marmite fumante d'où sortait la tête du chien. Rien de plus lugubre que ces repréailles en peinture, sur un jeu de cartes, en présence des bûchers à rôtir les contrebandiers et de la chaudière à bouillir les faux-monnayeurs. Toutes les formes que prenait la pensée dans le royaume d'argot, même la chanson, même la raillerie, même la menace, avaient ce caractère impuissant et accablé. Tous les chants, dont quelques mélodies ont été recueillies, étaient humbles et lamentables à pleurer. Le peigre s'appelle le pauvre peigre, et il est toujours le lièvre qui se cache, la souris qui se sauve, l'oiseau qui s'enfuit. A peine réclame-t-il; il se borne à soupirer, un de ses gémissements est venu jusqu'à nous : – Je n'entrave que le dail comment meck, le daron des orgues, peut atiger ses mômes et ses momignards et les locher criblant sans être atigé lui-même¹. – Le misérable, toutes les fois qu'il a le temps de penser, se fait petit devant la loi et chétif devant la

société; il se couche à plat ventre, il supplie, il se tourne du côté de la pitié; on sent qu'il se sait dans son tort.

Aujourd'hui à l'heure où nous sommes, un changement s'est accompli. Les chants de prisons, les refrains de voleurs ont une allure insolente et joviale. Le plaintif maluré a été remplacé par larifla. On retrouve dans presque toutes les chansons des galères, des bagnes et des chiourmes, une gaîté diabolique et énigmatique. On y entend ce refrain strident et sautant qu'on dirait éclairé d'une lueur phosphorescente :

Mirlababi, surlababo,
Mirliton ribon ribette,
Surlababi, mirlababo,
Mirliton ribon ribo.

Cela se chante en égorgeant un homme dans une cave ou au coin d'un bois.

Symptôme grave. L'antique mélancolie de ces classes mornes a disparu. Elles n'ont plus seulement l'audace désespérée des actions, elles ont l'audace insouciance de l'esprit. Indice qu'elles perdent la conscience de leur criminalité, et qu'elles se sentent jusque parmi les philosophes, les penseurs et les utopistes je ne sais quels appuis qui s'ignorent aux-mêmes. Indice que le vol et le pillage commencent à s'infiltrer jusque dans des doctrines sociales, de manière à perdre un peu de leur laideur en en donnant beaucoup à tout un certain côté de la philosophie socialiste moderne. Indice enfin, si l'on n'y avise, de quelque éclosion prodigieuse et prochaine.

Qu'on ne l'oublie pas, le vol et le pillage, ces éternelles + + + protestations contre la propriété et le travail, peuvent fort bien s'assimiler de certaines idées élémentaires, précieuses et fausses, justes en apparence,

absurdes en réalité, s'envelopper de ces idées, y disparaître en quelque sorte, prendre un nom abstrait et passer à l'état de théories et de cette façon circuler dans les multitudes laborieuses, souffrantes et honnêtes, à l'insu même du chimiste imprudent qui a préparé la mixture, à l'insu même des masses qui l'acceptent. De là, si le malheur des temps le veut, si l'imprévoyance des gouvernements le permet, ces effrayantes révolutions qu'on nommait jadis jacqueries, près desquelles les révolutions politiques sont jeux d'enfants, qui ne sont plus la révolte de l'opprimé contre l'opprimeur, mais la révolte du malaise contre le bien-être. Tout s'écroule alors.

Les jacqueries sont des tremblements de peuple.

Améliorer le sort des classes déshéritées et douloureuses, s'y consacrer ardemment, les soulager, les assainir, les éclairer, les aimer, leur prodiguer sous toutes les formes l'éducation et le travail, leur donner l'exemple du labeur, jamais l'exemple de l'oisiveté, amoindrir le poids de la loi en accroissant la notion du droit, leur montrer dans les faits l'équilibre et dans les idées l'équité, avoir comme Briarée cent mains à tendre de toutes parts aux pauvres et aux faibles, soutenir l'enfant, protéger la femme, soigner le vieillard, employer la puissance publique à ce grand but d'ouvrir des ateliers à tous les bras et des écoles à toutes les intelligences, augmenter le salaire, diminuer la peine, en un mot, faire dégager à l'appareil social au profit de ceux qui souffrent et de ceux qui ignorent, plus de lumière et plus de bien être, c'est, il faut le dire aux âmes généreuses, la première des lois de fraternité et de charité; c'est, il faut le dire aux cœurs égoïstes, la première des nécessités politiques.

Autrement la souffrance amène la colère, et tandis que les classes prospères s'aveuglent ou s'endorment, ce qui est toujours fermer les yeux, la haine des classes malheureuses allume sa torche à quelque esprit chagrin et mal fait qui rêve dans un coin, et elle se met à examiner la société. L'examen de la haine, quelle terrible chose!

1. Je ne comprends pas comment dieu, le père des hommes, peut torturer ses enfants et ses petits enfants et les entendre crier sans être torturé lui-même.

Le lecteur a compris que Palmyre ayant reconnu à travers la grille l'habitante de cette rue Plumet où Magnon l'avait envoyée, y avait conduit Thomas et qu'après plusieurs jours d'extase devant cette grille, Thomas, entraîné par cette force qui pousse le fer vers l'aimant et l'amoureux vers les pierres dont est faite la maison de celle qu'il aime, avait fini par entrer dans le jardin de Cosette comme Roméo dans le jardin de Juliette. Cela même lui avait été plus facile qu'à Roméo; Roméo était forcé d'escalader un mur, Thomas n'eut qu'à pousser un peu un des barreaux de la grille décrépite qui vacillait dans son alvéole rouillée, à la manière des dents des vieilles gens.

Comme il n'y avait pas de passants et que d'ailleurs il ne pénétrait dans le jardin que la nuit, il ne risquait pas d'être vu.

A partir de cette heure bénie et sainte où un baiser fiança ces deux âmes, Thomas vint là tous les soirs. Si, à ce moment de sa vie, Cosette était tombée dans l'amour d'un homme peu scrupuleux et libertin, elle était perdue, car elle avait une de ces natures généreuses qui se livrent. Dieu voulut que l'amour qu'elle rencontra fût un de ces amours qui sauvent.

Donc, pendant le mois de mai de cette année 1832, il y eut là, toutes les nuits, dans ce pauvre jardin sauvage,

sous cette broussaille chaque jour plus odorante et plus épaisse, deux êtres composés de toutes les chastetés et de toutes les innocences, débordant de toutes les félicités du ciel, plus voisins des anges que des hommes, purs, honnêtes, enivrés, rayonnants, qui resplendissaient l'un pour l'autre dans les ténèbres. Il semblait à Cosette que Thomas avait une couronne et à Thomas que Cosette avait une auréole. Ils se touchaient, ils se regardaient, ils se prenaient les mains, ils se serraient l'un contre l'autre, mais il y avait une distance qu'ils ne franchissaient pas. Non qu'ils la respectassent; ils l'ignoraient. Thomas sentait une barrière, la pureté de Cosette, et Cosette sentait un appui, la loyauté de Thomas. Le premier baiser avait été aussi le dernier. Thomas depuis n'était pas allé au-delà d'effleurer de ses lèvres, la main, ou le fichu, ou une boucle de cheveux de Cosette Elle ne refusait rien et lui ne demandait rien. Cosette était heureuse, et Thomas était satisfait.

C'était cet ineffable premier embrassement de deux virginités dans l'idéal.

A cette heure-là de l'amour, heure où la nature se tait absolument sous la toute-puissance de l'extase, Thomas, le pur et sésaphique Thomas, eût été plutôt capable de monter chez une fille que de soulever la robe de Cosette à la hauteur de la cheville. Une fois, à un clair de lune, Cosette se pencha pour ramasser quelque chose à terre, son corsage s'entr'ouvrit et laissa voir la naissance de sa gorge, Thomas détourna les yeux.

Que se passait-il entre ces deux êtres? Rien. Ils s'adoraient.

La nuit, quand ils étaient là, ce jardin semblait un lieu vivant et sacré. Toutes les fleurs s'ouvraient autour

d'eux et leur envoyaient des parfums, eux, ils ouvraient leurs âmes et les répandaient dans les fleurs. La végétation âcre et vigoureuse tressaillait pleine de sève et d'ivresse autour de ces deux innocents, et ils disaient des paroles d'amour dont les arbres frissonnaient.

Qu'était-ce que ces paroles? Des souffles. Rien de plus. Ces souffles suffisaient pour troubler et pour émouvoir toute cette nature. Puissance magique qu'on aurait peine à comprendre si on lisait dans un livre ces causeries faites pour être emportées et dissipées comme des fumées par le vent sous les feuilles. Otez à ces murmures de deux amants cette mélodie qui sort de l'âme et qui les accompagne comme une lyre, ce qui reste n'est plus qu'une ombre, vous dites : Quoi! ce n'est que cela! Eh oui, des enfantillages, des redites, des rires pour rien, des inutilités, des niaiseries, tout ce qu'il y a au monde de plus sublime et de plus profond! les seules choses qui valent la peine d'être dites et d'être écoutées!

Ces niaiseries-là, ces pauvretés-là, l'homme qui ne les a jamais entendues, l'homme qui ne les a jamais prononcées, est un imbécile et un méchant homme.

Cosette disait à Thomas :

– Sais-tu?...

(Dans tout cela, et à travers cette céleste pureté, et sans qu'il fût possible à l'un et à l'autre de dire comment, le tutoiement était venu.)

– Sais-tu? Je m'appelle Euphrasie.

– Euphrasie? Mais non, tu t'appelles Cosette.

– Oh! Cosette est un assez vilain nom qu'on m'a donné comme cela quand j'étais petite. Mais mon vrai nom est Euphrasie. Est-ce que tu n'aimes pas ce nom-là, Euphrasie?

- Si!... – Mais Cosette n'est pas vilain.
- Est-ce que tu l'aimes mieux qu'Euphrasie?
- Mais... – oui.

– Alors je l'aime mieux aussi. C'est vrai, c'est joli,
Cosette. Appelle-moi Cosette.

Et elle ajoutait un sourire qui faisait de ce dialogue une idylle digne d'un bois du paradis [?].

Ou bien, elle lui donnait une petite tape parce qu'il toussait, et elle lui disait :

– Ne tousses pas, monsieur. Je ne veux pas qu'on tousses chez moi sans ma permission. C'est bête de tousser et de m'inquiéter. Je veux que tu te portes bien, parce que d'abord, moi, si tu ne te portais pas bien, je serais très malheureuse. Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

Et cela était tout simplement divin.

Une fois Thomas dit à Cosette :

– Figure-toi, j'ai cru un temps que tu t'appelais Ursule.

Ceci les fit rire toute la soirée.

Ils vivaient vaguement, effarés de bonheur. Ils ne s'apercevaient pas du choléra qui décimait Paris précisément en ce mois-là. Ils s'étaient fait le plus de confidences qu'ils avaient pu, mais cela n'avait pas été bien loin au-delà de leurs noms. Thomas avait dit à Cosette qu'il était avocat, qu'il s'appelait Thomas Pontmercy, qu'il était orphelin, qu'il vivait d'écrire des choses pour les libraires, que son père était colonel, que c'était un héros, et que lui Thomas était brouillé avec son grand-père qui était riche. Il lui avait aussi un peu dit qu'il était baron; mais cela n'avait fait aucun effet à Cosette. Thomas baron? elle n'avait pas compris. Elle ne

savait pas ce que ce mot voulait dire. Thomas était Thomas. De son côté elle lui avait dit qu'elle avait été élevée au couvent de l'adoration perpétuelle, que sa mère était morte comme à lui, que son père s'appelait M. Fauchelevent, qu'il était très bon, qu'il donnait beaucoup aux pauvres, mais qu'il était pauvre lui-même, et qu'il se privait de tout en ne la privant de rien.

Chose bizarre, dans l'espèce de symphonie où Thomas vivait depuis qu'il voyait Cosette, le passé, même le plus récent, était devenu tellement confus et lointain pour lui que ce que Cosette lui conta le satisfit pleinement, il ne songea même pas à lui parler de l'aventure nocturne de la mesure, des Thénardier, de la brûlure et de l'étrange attitude et de la singulière fuite de son père. Thomas avait momentanément oublié tout cela, il ne savait même pas le soir ce qu'il avait fait le matin, ni où il avait déjeuné, ni qui lui avait parlé, il avait des chants dans l'oreille qui le rendaient sourd à toute autre pensée, il n'existait qu'aux heures où il voyait Cosette. Alors comme il était dans le ciel, il était tout simple qu'il oubliât la terre. Tous deux portaient avec langueur le poids vague de la volupté. Ainsi vivent ces somnambules qu'on appelle les amoureux.

Hélas! qui n'a éprouvé toutes ces choses? pourquoi vient-il une heure où l'on sort de cet azur, et pourquoi la vie continue-t-elle après?

Ils ne se demandaient pas où cela les conduirait; ils se regardaient comme arrivés. C'est une étrange prétention des hommes de vouloir que l'amour conduise quelque part.

Jean Tréjean, lui, ne se doutait de rien.

Cosette, un peu moins rêveuse que Thomas, était gaie, et cela suffisait à Jean Tréjean pour être heureux. Les pensées que Cosette avait, ses préoccupations tendres, l'image de Thomas qui lui remplissait l'âme, n'ôtaient rien à la pureté incomparable de son beau front chaste et souriant. Elle était dans l'âge où la jeune fille porte son amour comme l'archange porte son lys. Jean Tréjean était donc tranquille. Et puis, quand deux amants s'entendent, cela va toujours très bien, le tiers quelconque qui pourrait troubler leur amour est maintenu dans un parfait aveuglement par un petit nombre de précautions les mêmes pour tous les amoureux. Ainsi jamais d'objections de Cosette à Jean Tréjean? *[ponctuation erronée de Hugo]* Voulait-il promener? oui, mon petit père. Voulait-il rester? très bien. Voulait-il passer la soirée près de Cosette? elle était ravie. Comme il se retirait toujours à dix heures du soir, ces fois-là Thomas ne venait au jardin que, passé cette heure, lorsqu'il entendait de la rue Cosette ouvrir la porte-fenêtre du perron. Il va sans dire que le jour on ne rencontrait jamais Thomas. Jean Tréjean ne songeait même plus que Thomas existât. Une fois, seulement, un matin, il lui arriva de dire à Cosette : – Tiens, comme tu as du blanc derrière le dos! La veille au soir, Thomas, dans un transport, avait pressé Cosette contre le mur.

La vieille Toussaint, qui se couchait de bonne heure, ne songeait qu'à dormir une fois sa besogne faite, et ignorait tout comme Jean Tréjean.

Jamais Thomas ne mettait le pied dans la maison. Quand il était avec Cosette, ils se cachaient dans un enfoncement près du perron afin de ne pouvoir être vus ni entendus de la rue, et s'asseyaient là, se contentant

souvent, pour toute conversation, de se presser les mains vingt fois par minute en regardant les branches des arbres. Dans ces moments-là, le tonnerre fût tombé à trente pas d'eux qu'ils ne s'en fussent pas doutés, tant la rêverie de l'un s'absorbait et plongeait profondément dans la rêverie de l'autre.

Puretés splendides. Heures toutes blanches; presque pas différentes l'une de l'autre. Ce genre d'amours-là est une collection de feuilles de lys et de plumes de colombe.

Tout le jardin était entr'eux et la rue. Chaque fois que Thomas entraient ou sortait, il rajustait soigneusement le barreau de la grille de manière qu'aucun dérangement ne fût visible.

Il s'en allait habituellement vers minuit, et s'en retournait chez Courfeyrac. Courfeyrac disait à Bossuet :

– Croirais-tu? Thomas rentre à présent à des une heure du matin!

Une fois Courfeyrac croisa les bras, prit un air sérieux, et dit à Thomas :

– Vous vous dérangez, jeune homme!

Mais rien ne pouvait arracher un mot à Thomas. On lui eût arraché les ongles plutôt qu'une des trois syllabes sacrées dont se composait ce nom ineffable, Cosette. L'amour vrai est radieux comme l'aurore et silencieux comme la tombe. Seulement il y avait, pour Courfeyrac, ceci de changé en Thomas, qu'il rayonnait.

Pendant ce doux mois de mai Thomas et Cosette connurent ces immenses bonheurs :

Se quereller et se dire vous, uniquement pour mieux se dire tu ensuite.

Se parler longuement, et dans les plus minutieux détails de gens qui ne les intéressaient pas le moins du

monde; preuve de plus que dans ce ravissant opéra qu'on appelle l'amour, le libretto n'est presque rien.

Pour Thomas, écouter Cosette parler chiffons.

Pour Cosette, écouter Thomas parler politique.

Entendre, genou contre genou, rouler les voitures rue de Babylone.

Considérer la même planète dans le ciel ou le même ver-luisant dans l'herbe.

Se taire ensemble; douceur plus grande encore que causer.

Etc., etc.

Cependant diverses complications approchaient.

Un soir, Thomas se rendait au rendez-vous par le boulevard des Invalides, il marchait habituellement la tête baissée; comme il allait tourner l'angle de la rue Plumet, il entendit qu'on disait tout près de lui :

– Bonsoir, monsieur Thomas.

Il leva la tête, et reconnut Palmyre.

Cela lui fit un effet singulier. Il n'avait pas songé une seule fois à cette fille depuis le jour où elle l'avait amené rue Plumet, il ne l'avait point revue et il l'avait complètement oubliée. Il n'avait que des motifs de reconnaissance pour elle, il lui devait son bonheur présent, et cependant il lui était gênant de la rencontrer.

C'est une erreur de croire que la passion, quand elle est heureuse et pure, conduit l'homme à un état de perfection; elle le conduit simplement à un état d'oubli. Dans cette situation, l'homme oublie d'être mauvais, mais il oublie aussi d'être bon. La reconnaissance, le devoir, les souvenirs essentiels et importuns s'évanouissent. En tout autre temps Thomas eût été bien autre pour Palmyre. Absorbé par Cosette, il ne s'était

même pas clairement rendu compte que cette Palmyre s'appelait Palmyre Thénardier, et qu'elle portait un nom écrit dans le testament de son père, ce nom pour lequel il se serait, quelques mois auparavant, si ardemment dévoué. Nous montrons Thomas tel qu'il était. Son père lui-même disparaissait un peu dans son âme sous la splendeur de son amour.

Il répondit avec quelque embarras :

– Ah! c'est vous, Palmyre?

– Pourquoi me dites-vous vous? Est-ce que je vous ai fait quelque chose?

– Non, répondit-il.

Certes, il n'avait rien contre elle. Loin de là. Seulement, il sentait qu'il ne pouvait faire autrement, maintenant qu'il disait tu à Cosette, que de dire vous à Palmyre.

Comme il se taisait, elle s'écria :

– Dites donc...

Puis elle se tut. Il semblait que les paroles manquaient à cette créature autrefois si insouciant et si hardie. Elle essaya de sourire et ne put. Elle reprit :

– Eh bien?...

Puis elle se tut encore et resta les yeux baissés.

– Bonsoir, monsieur Thomas, dit-elle tout à coup brusquement, et elle s'en alla.

Le lendemain, c'était le 3 juin, le 3 juin 1832, date qu'il faut indiquer à cause des événements graves qui étaient à cette époque suspendus sur l'horizon de Paris à l'état de nuages chargés, Thomas à la nuit tombante suivait le même chemin que la veille avec les mêmes pensées de ravissement dans le coeur, lorsqu'il aperçut entre les arbres du boulevard Palmyre qui venait à lui.

Deux jours de suite, c'était trop. Il se détourna vivement, quitta le boulevard, changea de route, et s'en alla rue Plumet par la rue Monsieur.

Cela fit que Palmyre le suivit jusqu'à la rue Plumet, chose qu'elle n'avait point faite encore. Elle s'était contentée jusque-là de l'apercevoir à son passage sur le boulevard sans même chercher à le rencontrer. La veille seulement, elle avait essayé de lui parler.

Palmyre le suivit donc, sans qu'il s'en doutât. Elle le vit déranger le barreau de la grille, et se glisser dans le jardin.

– Tiens, dit-elle! il entre dans la maison!

Elle s'approcha de la grille, tâta les barreaux l'un après l'autre et reconnut facilement celui que Marius avait dérangé.

Elle murmura à demi-voix, avec un accent lugubre :

– Pas de ça, Lisette!

Elle s'assit sur le soubassement de la grille, tout à côté du barreau comme si elle le gardait. C'était précisément le point où la grille venait toucher le mur voisin. Il y avait là un angle obscur où elle disparaissait entièrement.

Elle resta ainsi plus d'une heure sans bouger et sans souffler, en proie à ses idées.

Vers dix heures du soir un des deux ou trois passants de la rue Plumet, vieux bonhomme qui se hâtait dans ce lieu désert et mal famé, côtoyant la grille du jardin, et arrivé à l'angle qu'elle faisait avec le mur, entendit une voix sourde et menaçante qui disait :

– Je ne m'étonne plus s'il vient tous les soirs!

Le passant regarda autour de lui, ne vit personne, n'osa pas regarder dans cet angle noir, et eut grand peur. Il doubla le pas.

Ce passant eut raison de se hâter, car très peu d'instant après, quatre hommes qui marchaient séparés et à quelque distance les uns des autres, le long des murs, et qu'on eût pu prendre pour une patrouille grise, entrèrent dans la rue Plumet.

Le premier qui arriva à la grille du jardin s'arrêta, et attendit les autres. Une seconde après, ils étaient tous les quatre réunis.

Ces hommes se mirent à parler à voix basse.

– C'est icicaille, dit l'un d'eux.

– Y a-t-il un cab¹ dans le jardin, demanda un autre?

– Je ne sais pas. En tout cas j'ai levé² une boulette que nous lui ferons morfiler³.

– La grille est vieille, reprit un troisième.

– Tant mieux, dit le second qui avait parlé. Elle ne criblera⁴ pas tant sous la bastringue⁵ et ne sera pas malaisée à faucher⁶.

Le quatrième, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, se mit à visiter la grille comme avait fait Palmyre une heure auparavant, empoignant successivement chaque barreau et les ébranlant sans pourtant faire de bruit. Il arriva ainsi au barreau que Thomas avait descélé. Comme il allait saisir ce barreau, une main sortant brusquement de l'ombre s'abattit sur son bras, il se sentit vivement repoussé par le milieu de la poitrine, et une voix enrouée lui dit tout bas :

– Il y a un cab.

En même temps il vit une fille pâle debout devant lui.

L'homme eut cette commotion que donne toujours l'inattendu. Il recula, et bégaya :

– Quelle est cette drôlesse?

– Votre fille.

C'était en effet Palmyre qui parlait à Thénardier.

A l'apparition de Palmyre, les trois autres, c'est à dire Claquesous, Bigrenaille et Brujon, s'étaient approchés sans bruit, sans précipitation, sans dire une parole, avec la lenteur sinistre propre à ces hommes de nuit. On leur distinguait je ne sais quels hideux outils à la main. Bigrenaille tenait une de ces pinces courbes que les rôdeurs appellent fanchons.

– Ah ça, qu'est-ce que tu fais là? qu'est-ce que tu nous veux? es-tu folle? s'écria Thénardier, autant qu'on peut s'écrier en parlant bas. Qu'est-ce que tu viens nous empêcher de travailler?

Palmyre se mit à rire et lui sauta au cou :

– Je suis là, mon petit père, parce que je suis là. Est-ce qu'il n'est pas permis de s'asseoir sur les pierres, à présent? C'est vous qui ne devriez pas y être. Qu'est-ce que vous venez y faire, puisque c'est un biscuit? Je l'avais dit à Magnon. Il n'y a rien à faire ici. Mais embrassez-moi donc, mon bon petit père! Comme il y a longtemps que je ne vous ai vu! Vous êtes dehors donc?

Le Thénardier essaya de se débarrasser des bras de Palmyre et grommela :

– C'est bon. Tu m'as embrassé. Oui, je suis dehors. Je ne suis pas dedans. A présent, va-t-en.

Mais Palmyre ne lâchait pas prise et redoublait ses caresses.

– Mon petit père, comment avez-vous donc fait? Il faut que vous ayez bien de l'esprit pour vous être tiré de

là. Contez-moi ça! Et ma mère? où est ma mère? Donnez-moi donc des nouvelles de maman.

Thénardier répondit :

– Elle va bien, je ne sais pas, laisse-moi, je te dis va-t-en.

– Je ne veux pas m'en aller justement, fit Palmyre avec une voix d'enfant gâté, vous me renvoyez que voilà quatre mois que je ne vous ai vu et que j'ai à peine eu le temps de vous embrasser.

Et elle reprit son père par le cou.

– Ah ça mais, c'est bête, dit Brujon!

– Dépêchons! dit Bigrenaille, les coqueurs peuvent passer.

Claquesous scanda ce distique :

Nous n'sommes pas le jour de l'an,

A bécoter papa maman.

Palmyre se tourna vers les trois bandits.

– Tiens, c'est monsieur Brujon. – Bonjour, monsieur Claquesous. – Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Bigrenaille?

– Si, on te reconnaît, fit Thénardier! Mais bonjour, bonsoir, au large! laisse-nous tranquilles.

– C'est l'heure des renards, et pas des poules, dit Claquesous.

– Tu vois bien que nous avons à goupiner icigo⁷, ajouta Bigrenaille.

Palmyre prit la main de Bigrenaille.

– Prends garde, dit-il! tu vas te couper, j'ai un couteau ouvert.

– Mon bon monsieur Bigrenaille, répondit Palmyre très doucement, il faut avoir confiance dans les gens. Je suis la fille de mon père peut-être. C'est moi qu'on a chargée d'éclairer l'affaire.

Il est remarquable que Palmyre ne parlait pas argot. Depuis qu'elle connaissait Thomas, cette affreuse langue lui était devenue impossible.

Elle pressa dans sa petite main osseuse et faible comme la main d'un squelette les gros doigts rudes de Bigrenaille et continua :

– Vous savez bien que je ne suis pas sotté. Ordinairement on me croit, je vous ai rendu service dans les occasions. Eh bien, j'ai pris des renseignements, vous vous exposeriez inutilement, voyez-vous, je vous jure qu'il n'y a rien à faire dans cette maison-ci.

– Il y a des femmes seules, dit Bigrenaille.

– Non. Les personnes sont déménagées.

– Les chandelles ne le sont pas, toujours! fit Bigrenaille.

Et il montra à Palmyre à travers le haut des arbres une lumière qui se promenait dans la mansarde du pavillon. C'était Toussaint qui avait veillé pour étendre du linge à sécher.

Palmyre tenta un dernier effort :

– Eh bien, dit-elle, c'est du monde très pauvre, et une baraque où ils n'ont pas le sou.

– Va-t'en au diable, cria Thénardier! Quand nous aurons retourné la maison, et que nous aurons mis la cave en haut et le grenier en bas, nous te dirons ce qu'il y a dedans, et si ce sont des balles, des ronds ou des broques⁸.

– Mon bon ami monsieur Bigrenaille, dit Palmyre, je vous en prie, vous qui êtes bon enfant, n'entrez pas!

– Prends donc garde, tu vas te couper! répliqua Bigrenaille.

Thénardier reprit avec l'accent décisif qu'il avait :

– Décampe la fée, et laisse les hommes faire leurs affaires!

Palmyre lâcha la main de Bigrenaille qu'elle tenait encore et dit :

– Vous voulez donc entrer dans cette maison?

– Pardi! fit Claquesous en ricanant.

Alors elle s'adossa à la grille, regarda fixement les quatre bandits armés jusqu'aux dents et à qui la nuit donnait des visages de démons, et dit d'une voix ferme et basse :

– Eh bien, moi, je ne veux pas.

Ils s'arrêtèrent stupéfaits. Claquesous pourtant acheva son ricanement. Elle reprit :

– Les amis! écoutez bien. Ce n'est pas ça. Maintenant je parle. D'abord, si vous entrez dans ce jardin, si vous touchez à cette grille, je crie, je cogne aux portes, je réveille le monde, je vous fais empoigner tous les quatre, j'appelle les sergents de ville.

– Elle le ferait, dit Thénardier bas à Brujon et à Bigrenaille.

Elle secoua la tête et ajouta :

– A commencer par mon père!

Thénardier s'approcha.

– Pas si près, dit-elle!

Il recula en grommelant dans ses dents : – Mais qu'est-ce qu'elle a donc? Et il ajouta :

– Chienne!

Elle se mit à rire d'une façon terrible :

– Comme vous voudrez, vous n'entrerez pas. Je ne suis pas la fille au chien, puisque je suis la fille au loup. Vous êtes quatre, qu'est-ce que cela me fait? Vous êtes des hommes, eh bien, je suis une femme. Vous ne me

faites pas peur, allez. Je vous dis que vous n'entrerez pas dans cette maison, parce que cela ne me plaît pas. Si vous approchez, j'aboie. Le cab, c'est moi. Je me fiche pas mal de vous. Passez votre chemin, vous m'ennuyez! Allez où vous voudrez, mais ne venez pas ici, je vous le défends! Vous à coups de couteau, moi à coups de savate, ça m'est égal, avancez donc!

Elle fit un pas vers les bandits. Elle était effrayante, elle se remit à rire :

– Pardine! je n'ai pas peur. Cet été, j'aurai faim, cet hiver, j'aurai froid. Sont-ils farces, ces bêtats d'hommes de croire qu'ils font peur à une fille! De quoi! peur? Ah ouiche, joliment! Parce que vous avez des chipies de maîtresses qui se cachent sous le lit quand vous faites la grosse voix, voilà-t-il pas! Moi je n'ai peur de rien! Elle appuya sur Thénardier son regard fixe, et dit :

– Pas même de mon père!

Puis elle poursuivit en promenant sur les bandits ses sanglantes prunelles de spectre :

– Qu'est-ce que ça me fait à moi qu'on me ramasse demain rue Plumet sur le pavé, tuée à coups de sourin par mon père, ou bien qu'on me trouve dans un an dans les filets de Saint-Cloud ou à l'île des Cygnes au milieu des bouchons pourris et des chiens noyés!

Force lui fut de s'interrompre, une toux sèche la prit, son souffle sortait comme un râle de sa poitrine étroite et débile.

Thénardier fit un mouvement vers elle.

– Prochez pas, cria-t-elle!

Il s'arrêta, et lui dit avec douceur :

– Eh bien non. Je n'approcherai pas, mais ne parle pas si haut. Ma fille, tu veux donc nous empêcher de

travailler? Il faut pourtant que nous gagnions notre vie. Tu n'as donc plus d'amitié pour ton père?

– Vous m'embêtez, dit Palmyre.

– Il faut pourtant que nous vivions, que nous mangions...

– Crevez.

Cela dit, elle s'assit sur le soubassement de la grille en chantonnant :

Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu.

Elle avait le coude sur le genou et le menton dans sa main, et elle balançait son pied d'un air d'indifférence. Sa robe +. Son bras maigre et chétif était nu Le réverbère voisin éclairait son profil et son attitude. On ne pouvait rien voir de plus résolu et de plus surprenant.

Les quatre bandits, interdits et sombres d'être tenus en échec par une fille, allèrent sous l'ombre portée de la lanterne et tinrent conseil. Ils étaient furieux.

Elle cependant les regardait d'un air paisible et farouche.

– Elle a quelque chose, dit Claquesous. Est-ce qu'elle est amoureuse du cab? C'est pourtant dommage de manquer ça. Je crois l'affaire bonne.

– Eh bien, entrez, vous autres, s'écria Bigrenaille. Faites l'affaire, je resterai là avec la fille, et si elle bronche...

Il fit reluire au réverbère le couteau qu'il tenait ouvert dans sa manche.

Thénardier ne disait mot et semblait prêt à ce qu'on voudrait.

Brujon, qui était l'oracle et qui avait, comme on sait, «donné l'affaire», n'avait pas encore parlé. Il paraissait

pensif. Il passait pour ne reculer devant rien, et l'on savait qu'il avait un jour dévalisé, rien que par bravade, un poste de sergents de ville. En outre il faisait des vers et des chansons, ce qui lui donnait une grande autorité.

Bigrenaille le questionna.

– Tu ne dis rien, Brujon?

Brujon resta encore un instant silencieux, puis il hocha la tête de plusieurs façons variées, et se décida enfin à élever la voix :

– Voici : j'ai rencontré ce matin deux moineaux qui se battaient; ce soir, je me cogne à une femme qui querelle. Tout ça est mauvais. Allons-nous-en.

Ils s'en allèrent.

Palmyre, qui ne les quittait pas des yeux, les vit reprendre le chemin par où ils étaient venus. Elle se leva et se mit à ramper derrière eux le long des murailles et des maisons. Elle les suivit ainsi jusqu'au boulevard. Là, ils se séparèrent, et elle vit ces quatre hommes s'enfoncer dans l'ombre + + + + où ils semblèrent fondre.

1. Chien.
2. Apporté. De l'espagnol llevar.
3. Manger.
4. Crier
5. La scie.
6. Couper.
7. Travailler ici.
8. Des francs, des sous ou des liards.

Pendant que cette espèce de chienne à figure humaine montait la garde contre la grille et que les quatre bandits lâchaient pied devant une fille, Thomas était près de Cosette.

Jamais le ciel n'avait été plus étoilé et plus charmant, les arbres plus frémissants, la senteur des herbes plus pénétrante; jamais les oiseaux ne s'étaient endormis dans les feuilles avec un bruit plus doux; jamais toutes les harmonies de la sérénité universelle n'avaient mieux répondu aux musiques intérieures de l'amour; jamais Thomas n'avait été plus épris, plus heureux, plus enivré. Mais il avait trouvé Cosette triste. Cosette avait pleuré. Elle avait les yeux rouges.

C'était le premier nuage dans cet admirable rêve.

Le premier mot de Thomas avait été :

– Qu'as-tu?

Et elle avait répondu :

– Voilà :

Puis elle s'était assise sur le banc près du perron, et pendant qu'il s'asseyait tout tremblant auprès d'elle, elle avait repris :

– Mon père m'a dit ce matin de me tenir prête, qu'il avait des affaires, et que nous allions peut-être partir.

Thomas frissonna de la tête aux pieds.

Quand on est à la fin de la vie, mourir, cela veut dire partir; quand on est au commencement, partir, cela veut dire mourir.

Depuis six semaines, Thomas, peu à peu, lentement, par degrés, prenait chaque jour possession de Cosette. Possession tout idéale, mais profonde. Comme nous l'avons expliqué déjà, dans le premier amour, on prend l'âme bien avant le corps; plus tard on prend le corps bien avant l'âme; quelquefois on ne prend pas l'âme du tout; les don Juan ajoutent : parce qu'il n'y en a pas, mais ce sarcasme est par bonheur un blasphème. Thomas donc possédait Cosette, comme les esprits possèdent. Mais il l'enveloppait de toute son âme et la saisissait jalousement avec une incroyable conviction. Il possédait son sourire, son haleine, son parfum, le rayonnement profond de ses prunelles bleues, la douceur de sa peau quand il lui touchait la main, le charmant pli qu'elle avait au cou, toutes ses pensées. Ils étaient convenus de ne jamais dormir sans rêver l'un de l'autre, et ils s'étaient tenu parole. Il possédait donc tous ses rêves. Il regardait sans cesse et il effleurait quelquefois de son souffle les petits cheveux qu'elle avait à la nuque et il se déclarait qu'il n'y avait pas un de ces petits cheveux qui ne lui appartint à lui Thomas. Il contemplait et il adorait les choses qu'elle mettait, son nœud de ruban, ses gants, ses manchettes, ses brodequins, comme des objets sacrés dont il était le maître. Il songeait qu'il était le seigneur de ces jolis peignes d'écaïlle qu'elle avait dans ses cheveux, et il se disait, sourds bégaiements, confuses apparitions de la volupté qui se faisait jour, qu'il n'y avait pas un cordon de sa robe, pas une maille de ses bas, pas un pli de son corset, qui ne fût à lui. A côté de Cosette, il se sentait près

de son bien, près de sa chose, près de son despote et de son esclave. Il semblait qu'ils eussent tellement mêlé leurs âmes que, s'ils eussent voulu les reprendre, il leur eût été impossible de les reconnaître. Thomas était quelque chose qui faisait partie de Cosette et Cosette était quelque chose qui faisait partie de Thomas. Thomas sentait Cosette vivre en lui. Avoir Cosette, posséder Cosette, cela pour lui n'était pas distinct de : respirer. Ce fut au milieu de cette foi, de cet enivrement, de cette possession virginale inouïe et absolue, de cette souveraineté, que ces mots : «Nous allons partir», tombèrent tout à coup, et que la voix brusque de la réalité lui cria : Cosette n'est pas à toi!

Thomas se réveilla. Depuis six semaines, Thomas vivait, pour ainsi dire, hors de la vie; ce mot, partir! l'y fit rentrer durement.

Il ne trouva pas une parole. Cosette sentit seulement que sa main était très froide. Elle lui dit à son tour.

– Qu'as-tu?

Il répondit, d'une voix à peine articulée :

– Je ne comprends pas ce que tu as dit.

Elle reprit :

– Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnerait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était obligé de faire un voyage, que nous allions partir, qu'il faudrait avoir une grande malle pour moi et une petite pour lui, et que nous irions peut-être en Angleterre.

– Mais c'est monstrueux, s'écria Thomas!

Il est certain qu'en ce moment, dans l'esprit de Thomas, aucun abus de pouvoir, aucune violence, aucune abomination des tyrans les plus féroces, aucune action de

Busiris, de Tibère ou de Henri VIII n'égalait en atrocité celle-ci : M. Fauchelevent emmenant sa fille en Angleterre parce qu'il a des affaires.

Il demanda d'une voix faible :

– Et quand partirais-tu?

– Il n'a pas dit quand.

– Et quand reviendras-tu?

– Il n'a pas dit quand.

Thomas se leva, et dit froidement :

– Cosette, irez-vous?

Cosette tourna vers lui ses beaux yeux pleins d'angoisse et répondit avec une sorte d'égarement.

– Où?

– En Angleterre? irez-vous?

– Pourquoi me dis-tu vous?

– Je vous demande si vous irez?

– Comment veux-tu que je fasse, dit-elle en joignant les mains?

– Ainsi, vous irez?

– Si mon père y va?

– Ainsi vous irez?

Cosette prit la main de Thomas et l'étreignit sans répondre.

– C'est bon, dit Thomas. Alors j'irai ailleurs.

Cosette sentit un froid lui courir dans les veines. Elle pâlit tellement que sa figure devint blanche dans l'obscurité. Elle balbutia :

– Que veux-tu dire?

Thomas la regarda, puis éleva lentement ses yeux vers le ciel et répondit :

– Rien.

Quand sa paupière s'abaissa, il vit Cosette qui lui souriait. Le sourire d'une femme qu'on aime a une clarté qu'on voit la nuit.

– Que nous sommes bêtes! Thomas, j'ai une idée.

– Quoi?

– Pars si nous partons! Je te dirai où! Viens me rejoindre où je serai!

Thomas était maintenant un homme tout à fait réveillé. Il était retombé dans la réalité. Il cria à Cosette :

– Partir avec vous! es-tu folle? Mais il faut de l'argent, et je n'en ai pas! Aller en Angleterre? Mais je dois maintenant, je ne sais pas, plus de dix louis à Courfeyrac, un de mes amis que tu ne connais pas! Mais j'ai un vieux chapeau qui ne vaut pas trois francs, j'ai un habit où il manque des boutons par devant, ma chemise est toute déchirée, j'ai les coudes percés, mes bottes prennent l'eau, depuis six semaines je n'y pense plus, et je ne te l'ai pas dit. Cosette! je suis un misérable! Tu ne me vois que la nuit, et tu me donnes ton amour, si tu me voyais le jour, tu me donnerais un sou! Aller en Angleterre! Eh! je n'ai pas de quoi payer le passeport!

Il se jeta contre un arbre qui était là, debout, les deux bras au-dessus de sa tête, le front contre l'écorce, ne sentant ni le bois qui lui écorchait la peau ni la fièvre qui lui battait les tempes, immobile, et prêt à tomber, comme la statue du désespoir.

Il resta ainsi bien longtemps. Un temps dont il n'avait pas lui-même conscience. Enfin il se retourna. Il entendait derrière lui un petit bruit étouffé, doux et triste.

C'était Cosette qui sanglottait.

Elle pleurait depuis plus de deux heures à côté de Thomas qui songeait.

Il vint à elle, tomba à genoux, et se prosternant lentement, il prit le bout de son pied qui passait sous sa robe et le baisa.

Elle le laissa faire en silence. Il y a des moments où la femme accepte, comme une déesse sombre et résignée la religion de l'amour.

– Ne pleure pas, dit-il.

Elle murmura :

– Puisque je vais peut-être m'en aller, et que tu ne peux pas venir!

Lui reprit :

– M'aimes-tu?

Elle lui répondit en sanglottant ce mot du ciel qui n'est jamais plus charmant qu'à travers les larmes :

– Je t'adore!

Il poursuivit avec un son de voix qui était une inexprimable caresse :

– Ne pleure pas. Dis, veux-tu faire cela pour moi de ne pas pleurer?

– M'aimes-tu, toi? dit-elle.

Il lui prit la main, elle frissonna de la solennité de son geste :

– Cosette, je n'ai jamais donné ma parole d'honneur à personne, parce que ma parole d'honneur me fait peur. Je sens que mon père est à côté. Eh bien, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que si tu t'en vas, je mourrai.

Il y eut dans l'accent dont il prononça ces paroles une mélancolie si solennelle et si tranquille que Cosette frissonna. Elle sentit ce froid que donne une chose sombre et vraie qui passe. De saisissement elle cessa de pleurer.

– Maintenant écoute, dit-il. Ne m'attends pas demain.

– Pourquoi?

– Ne m'attends qu'après-demain?

– Oh! pourquoi?

– Tu verras.

– Un jour sans te voir! mais c'est impossible.

– Sacrifions un jour pour avoir peut-être toute la vie.

– Qu'est-ce que tu espères donc?

– Attends jusqu'à après-demain.

– Tu le veux?

– Oui, Cosette.

Elle lui prit la tête dans ses deux mains, se haussant sur la pointe des pieds pour être à sa taille, et cherchant à voir dans ses yeux son espérance.

– Dis-moi ta pensée. Thomas, tu as une pensée. Dis-la-moi. Oh! dis-la-moi pour que je passe une bonne nuit!

– Ma pensée, la voici : c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi après-demain.

– Qu'est-ce que je vais faire jusque-là, dit Cosette? Toi, tu es dehors, tu vas, tu viens! Oh! que je vais être triste! Qu'est-ce que tu feras donc demain soir, dis?

– J'essayerai une chose.

– Alors je prierai Dieu et je penserai à toi d'ici là pour que tu réussisses. Je ne te questionne plus, puisque tu ne veux pas. Tu es mon maître. Je passerai ma soirée demain à chanter cette musique d'Euryanthe que tu aimes et que tu es venu entendre un soir derrière mon volet. Mais après-demain tu viendras de bonne heure. Je t'attendrai à la nuit, à neuf heures précises, je t'en prévient. Mon Dieu! que c'est triste que les jours soient

longs! Tu entends, à neuf heures sonnante je serai dans le jardin.

– Et moi aussi.

Et sans se l'être dit, mus par la même pensée, entraînés par ces communications électriques qui mêlent deux êtres, tous deux + mais enivrés de volupté jusque dans leur douleur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans s'apercevoir que leurs lèvres s'étaient jointes pendant que leurs regards levés, débordant d'extase et pleins de larmes, contemplaient les étoiles.

Quand Thomas sortit, la rue était déserte. C'était le moment où Palmyre suivait les bandits jusque sur le boulevard.

Tandis que Thomas rêvait, la tête appuyée contre l'arbre, une idée lui avait traversé l'esprit. Il avait pris un parti violent.

Le père Gillenormand avait à cette époque ses quatre-vingt-six ans [*âge modifié ensuite dans le cours de la rédaction du chapitre*] bien sonnés. Il demeurait avec sa fille rue des douze-portes, n° 6, dans une maison qui était à lui. C'était, on s'en souvient, un de ces vieillards antiques qui attendent la mort tout droits, que l'âge charge sans les faire plier et que le chagrin même ne courbe pas. Cependant, depuis quelque temps, sa fille disait : mon père baisse. Il ne souffletait plus les servantes, il ne frappait plus de sa canne avec autant de verve le palier de l'escalier quand son domestique tardait à ouvrir la porte. La révolution de juillet l'avait à peine exaspéré pendant six mois. Il avait vu presque avec tranquillité dans le *Moniteur* cet accouplement de mots : M. Humblot-Conté, pair de France. Le fait est que le vieillard était rempli d'accablement. Il ne fléchissait pas, ce n'était pas plus dans sa nature physique que dans sa nature morale, mais il se sentait intérieurement défaillir. Depuis cinq ans il attendait Thomas, de pied ferme, c'est bien le mot, avec la conviction que ce mauvais petit garnement sonnerait à la porte un jour ou l'autre; maintenant il en venait dans de certains instants mornes à se dire que pour peu que Thomas se fit encore attendre... – Ce n'était pas la mort

qui lui était insupportable, c'était l'idée que peut-être il ne reverrait plus Thomas. Ne plus revoir Thomas, ceci n'était pas même entré un instant dans son cerveau jusqu'à ce jour; à présent cette idée commençait à lui apparaître, et le glaçait. L'absence, comme il arrive toujours dans les sentiments naturels et vrais, n'avait fait qu'accroître son amour de grand-père pour l'enfant ingrat qui s'en était allé comme cela. C'est dans les nuits de décembre par dix degrés de froid, qu'on pense le plus au soleil. M. Gillenormand était par-dessus tout incapable de faire un pas, lui l'aïeul, vers son petit-fils; il ne se trouvait aucun tort, mais il ne songeait à Thomas qu'avec un attendrissement profond, et le muet désespoir d'un vieux bonhomme qui s'en va dans les ténèbres.

Il commençait à perdre ses dents, ce qui s'ajoutait à sa tristesse.

Le bonhomme, sans pourtant se l'avouer à lui-même, car il en eût été furieux et honteux, n'avait jamais aimé une maîtresse comme il aimait Thomas.

Il avait fait placer dans sa chambre, devant le chevet de son lit, comme la première chose qu'il voulait voir en s'éveillant, un ancien portrait de son autre fille, celle qui était morte, madame Pontmercy, portrait fait lorsqu'elle avait dix-huit ans. Il regardait sans cesse ce portrait. Il lui arriva un jour de dire en le considérant :

– Je trouve qu'il lui ressemble.

– A ma sœur, reprit mademoiselle Gillenormand?

Mais oui.

Le vieillard ajouta :

– Et à lui aussi.

Une fois, comme il était assis, les deux genoux l'un contre l'autre et l'oeil presque fermé, dans une posture d'abattement, sa fille se risqua à lui dire :

– Mon père, est-ce que vous en voulez toujours autant?...

Elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

– A qui, demanda-t-il?

– A ce pauvre Thomas?

Il souleva sa vieille tête, posa son poing amaigri et ridé sur la table, et cria de son accent le plus irrité et le plus vibrant :

– Pauvre Thomas, vous dites! Ce monsieur est un drôle, un mauvais gueux, un petit vaniteux ingrat, sans coeur, sans âme, un orgueilleux, un méchant homme!

Et il se détourna pour que sa fille ne vît pas une larme qu'il avait dans les yeux.

Trois jours après, il sortit d'un silence qui durait depuis quatre heures pour dire à sa fille à brûle-pourpoint :

– J'avais eu l'honneur de prier mademoiselle Gillenormand de ne jamais m'en parler.

La tante Gillenormand renonça à toute tentative et porta ce diagnostic profond : – Mon père n'a jamais beaucoup aimé ma sœur depuis sa sottise. Il est clair qu'il déteste Thomas.

«Depuis sa sottise» signifiait : depuis qu'elle avait épousé le colonel.

M^{lle} Gillenormand, à tout hasard et pour le cas où le vieillard aurait le vague besoin d'un jeune visage dans la maison, avait songé à trouver un autre Marius. *[l'emploi de ce nom date le paragraphe d'après février 1848; R. Jurnet et G. Robert estiment néanmoins, au vu de l'écriture, qu'il est antérieur à l'exil]* A défaut d'un petit-fils, on prendrait un petit neveu.

Son favori, le lancier Ernest, étant momentanément en garnison à Paris, elle en avait profité pour l'introduire et l'établir presque près de son père, convaincue que cela lui remplacerait avantageusement Marius. Elle s'était trompée. La combinaison n'avait point réussi. Le vide du cœur ne s'accommode point d'un bouche-trou.

Le bonhomme ennuyait le lancier, et le lancier choquait le bonhomme. Le lieutenant Ernest était gai sans doute, mais bavard, frivole, mais vulgaire, bon vivant, mais de mauvaise compagnie; il avait des maîtresses, c'est vrai, et il en parlait beaucoup, c'est vrai encore, mais il en parlait mal. Toutes ses qualités avaient un défaut. M. Gillenormand était excédé de l'entendre conter les bonnes fortunes quelconques qu'il avait autour de sa caserne rue de Babylone. Et puis le lieutenant Gillenormand venait quelquefois en uniforme avec la cocarde tricolore. Ceci le rendait tout bonnement impossible. Le père Gillenormand avait fini par dire à sa fille : – J'en ai assez, de l'Ernest. Reçois-le si tu veux. J'ai peu de goût pour les gens de guerre en temps de paix. Je ne sais pas si je n'aime pas mieux encore les sabreurs que les traîneurs de sabre.

Au fond, comme il avait de l'esprit et qu'il comparait, Ernest n'avait servi qu'à lui faire mieux regretter Thomas.

Un soir, c'était le 4 juin, ce qui n'empêchait pas que le père Gillenormand n'eût un très bon feu dans sa cheminée, il avait congédié sa fille qui cousait dans la pièce voisine. Il était seul dans sa chambre à bergerades, les pieds sur ses chenets, à demi enveloppé de son vaste paravent de Coromandel à neuf feuilles, accoudé à sa table où brûlaient deux bougies sous un abat-jour vert,

englouti dans son fauteuil de tapisserie, un livre à la main, mais ne lisant pas. Il était vêtu, selon sa mode, en incroyable et ressemblait à un antique portrait de Barras. Cela l'eût fait suivre dans les rues, mais sa fille le couvrait toujours lorsqu'il sortait d'une immense douillette d'évêque qui cachait ses vêtements. Chez lui, excepté pour se lever et se coucher, il ne portait jamais de robe de chambre. – Cela donne l'air vieux, disait-il.

Le père Gillenormand songeait à Thomas amoureusement et amèrement, et comme d'ordinaire, l'amertume dominait. Sa tendresse aigrie finissait toujours par bouillonner et par tourner en colère. Il en était à ce point où l'on cherche à prendre son parti et à accepter ce qui désespère. Il était en train de s'expliquer qu'il n'y avait maintenant plus de raison pour que Thomas revînt, que s'il avait dû revenir, il l'aurait déjà fait, qu'il fallait y renoncer. Il essayait de se faire à l'idée que c'était fini et qu'il mourrait sans revoir «ce monsieur». Mais toute sa nature se révoltait, ses vieilles entrailles n'y pouvaient consentir. – Quoi! disait-il, c'était son refrain douloureux, je ne le verrai plus!– Sa tête chauve était tombée sur sa poitrine et il fixait vaguement sur la cendre de son foyer un regard lamentable et irrité.

Au plus profond de cette rêverie, son domestique entra et demanda :

– Monsieur peut-il recevoir monsieur Thomas?

Le vieillard se dressa sur son séant, tout pâle et pareil à un cadavre qui se lève sous une secousse galvanique. Tout son sang avait reflué à son cœur. Il bégaya :

– Monsieur Thomas quoi?

– Je ne sais pas, répondit le domestique. C'est un jeune homme qui m'a dit : dites que c'est monsieur Thomas.

Le père Gillenormand balbutia à voix basse :

– Faites entrer.

Et il resta dans la même attitude, la tête branlante, l'oeil fixé sur la porte. Elle se rouvrit. Un jeune homme entra. C'était Thomas.

Thomas s'arrêta à la porte les yeux baissés.

Le père Gillenormand resta quelques instants sans voir autre chose qu'une clarté comme lorsqu'on est devant une apparition, il était prêt à défaillir, il apercevait Thomas à travers un éblouissement. C'était bien lui, c'était bien Thomas! Enfin! après cinq ans!

Il le saisit, pour ainsi dire, tout entier d'un coup d'oeil. Il le trouva beau, noble, distingué, grandi, homme fait, l'attitude convenable, l'air charmant. Il eut envie d'ouvrir ses bras, de l'appeler, de se précipiter, ses entrailles se fondirent en ravissement, les paroles affectueuses le gonflaient et débordaient de sa poitrine; enfin toute cette tendresse se fit jour et lui arriva aux lèvres, et par le contraste qui était le fond de sa nature, il en sortit une dureté. Il dit brusquement :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici?

– Thomas répondit avec embarras :

– Monsieur...

M. Gillenormand eût voulu que Thomas se jetât dans ses bras. Il fut mécontent de Thomas et de lui-même. Il sentit qu'il était brusque et que Thomas était froid. C'était pour le bonhomme une inexprimable angoisse de se sentir si tendre et si éploré au dedans et de ne pouvoir être que

dur au dehors. L'amertume lui revint. Il interrompit Thomas d'un ton sombre :

– Alors pourquoi venez-vous?

Cet «alors» signifiait : si vous n'avez pas autre chose à me dire. Thomas regarda son aïeul à qui la pâleur faisait un visage de marbre.

– Monsieur...

Le vieillard reprit d'une voix sévère :

– Venez-vous me demander pardon? avez-vous reconnu vos torts?

Il croyait mettre Thomas sur la voie et que «l'enfant» allait fléchir. Thomas frissonna; c'était le désaveu de son père qu'on lui demandait; il baissa les yeux et répondit :

– Non, monsieur.

– Et alors, s'écria impétueusement le vieillard avec une douleur poignante et pleine de colère, qu'est-ce que vous me voulez?

Thomas joignit les mains, fit un pas et dit d'une voix faible et qui tremblait :

– Monsieur, ayez pitié de moi.

Ce mot remua l'aïeul; dit plus tôt, il l'eût attendri, mais il venait trop tard. L'aïeul se leva; il s'appuyait sur sa canne de ses deux mains, ses lèvres étaient blanches, son front vacillait, mais sa haute taille dominait Thomas incliné.

– Pitié de vous, monsieur! C'est l'adolescent qui demande de la pitié au vieillard de quatre-vingt-onze ans! Vous entrez dans la vie, j'en sors; vous allez au spectacle, au bal, au café, au billard, vous avez de l'esprit, vous plaisez aux femmes, vous êtes joli garçon, moi je crache en plein été sur mes tisons; vous êtes riche des seules richesses qu'il y ait, moi j'ai toutes les pauvretés de la

vieillesse; vous avez vos trente-deux dents, un bon estomac, l'oeil vif, la force, l'appétit, la santé, la gaîté, une forêt de cheveux noirs, moi je n'ai même plus de cheveux blancs, j'ai perdu mes dents, je perds mes jambes, je perds la mémoire, il y a trois noms de rues que je confonds sans cesse, la rue Charlot, la rue du Chaume et la rue S^t Claude, j'en suis là; vous avez devant vous tout l'avenir plein de soleil, moi je commence à n'y plus voir goutte, tant j'avance dans la nuit; vous êtes amoureux, ça va sans dire, moi je ne suis aimé de personne au monde, et vous me demandez de la pitié! Parbleu, Molière a oublié ceci. Si c'est comme cela que vous plaisantez au palais, messieurs les avocats, je vous fais mon sincère compliment. Vous êtes drôles. Remarquez que je ne dis pas : vous êtes des drôles.

Et le vieillard reprit d'une voix irritée et grave :

– Ah ça! qu'est-ce que vous me voulez?

– Monsieur, dit Thomas, je sais que ma présence vous déplaît, mais je viens seulement pour vous demander une chose, et puis je vais m'en aller tout de suite.

– Vous êtes un sot! dit le vieillard. Qui est-ce qui vous dit de vous en aller?

Ceci était la traduction de cette parole tendre qu'il avait au fond du cœur : Mais demande-moi donc pardon! Jette-toi donc dans mes bras! M. Gillenormand sentait que Thomas allait dans quelques instants s'en aller, que son mauvais accueil le rebutait, que sa dureté le chassait, il se disait tout cela, et sa douleur s'en accroissait, et comme sa douleur se tournait immédiatement en colère, sa dureté en augmentait. Il eût voulu que Thomas

comprît, et Thomas ne comprenait pas, ce qui rendait le bonhomme furieux. Il reprit :

– Vous venez me demander quelque chose, dites-vous? Eh bien quoi? Répondez.

– Monsieur, dit Thomas, avec le regard d'un homme qui sent qu'il va tomber dans un précipice, je viens vous demander la permission de me marier.

Le vieillard sonna. Le domestique parut.

– Faites venir ma fille.

Une seconde après la porte se rouvrit, mademoiselle Gillenormand n'entra pas, mais se montra, Thomas était debout, muet, les bras pendants, avec une figure de coupable, M. Gillenormand allait et venait en long et en large dans la chambre. Il se tourna vers sa fille et lui dit :

– Rien. C'est monsieur Thomas. Dites-lui bonjour. Monsieur veut se marier. Voilà. Allez-vous-en.

Le son de voix bref et rauque du vieillard annonçait une étrange plénitude d'emportement. La tante regarda Thomas d'un air effaré, parut à peine le reconnaître, ne laissa pas échapper un geste ni une syllabe et disparut au souffle de son père plus vite qu'un fétu devant l'ouragan.

Cependant le père Gillenormand était revenu s'adosser à la cheminée.

– Vous marier! à vingt deux ans! Vous avez arrangé cela! Vous n'avez plus qu'une permission à demander! une formalité. Asseyez-vous, monsieur. Eh bien, vous avez eu une révolution depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Les jacobins ont eu le dessus. Vous avez dû être content? N'êtes-vous pas républicain depuis que vous êtes baron? Vous accommodez cela. La république fait une sauce à la baronnie. Etes-vous décoré de juillet? avez-vous un peu pris le Louvre, monsieur? Il y a ici tout

près, rue S^t Antoine, vis-à-vis la rue des Nonaindières, un boulet incrusté dans le mur au troisième étage d'une maison avec cette inscription : 28 juillet 1830. Allez voir cela. Cela fait bon effet. A propos, ne font-ils pas une fontaine à la place du monument de Monsieur le duc de Berry? Ainsi vous voulez vous marier? à qui? peut-on sans indiscretion demander à qui?

Il s'arrêta, et avant que Thomas eût eu le temps de répondre, il ajouta violemment :

– Ah ça, vous avez un état? une fortune faite? combien gagnez-vous dans votre métier d'avocat?

– Rien, dit Thomas avec une sorte de fermeté et de résolution presque farouche.

– Rien? vous n'avez pour vivre que les douze cents livres que je vous fais?

Thomas ne répondit point. M. Gillenormand continua :

– Alors, je comprends, c'est que la fille est riche?

– Comme moi.

– Quoi? pas de dot?

– Non.

– Des espérances?

– Je ne crois pas.

– Toute nue! et qu'est-ce que c'est que le père?

– Je ne sais pas.

– Et comment s'appelle-t-elle?

– Mademoiselle Fauchelevant.

– Fauchequoi?

– Fauchelevant.

– Ptttt! fit le vieillard.

– Monsieur, s'écria Thomas...

M. Gillenormand l'interrompit du ton d'un homme qui se parle à lui-même.

– C'est cela, vingt-deux ans, pas d'état, douze cents livres par an, madame la baronne Pontmercy ira acheter deux sous de persil chez la fruitière.

– Monsieur, reprit Thomas dans l'égarément de la dernière espérance qui s'évanouit, je vous en supplie! je vous en conjure, au nom du ciel, à mains jointes, monsieur, je me mets à vos pieds, permettez-moi de l'épouser!

Le vieillard poussa un éclat de rire strident et lugubre, à travers lequel il toussait et parlait.

– Ha! Ha! Ha! vous vous êtes dit : Pardine! je vais aller trouver cette vieille perruque, cette absurde ganache! Quel dommage que je n'aie pas mes vingt-cinq ans! comme je te vous lui flanquerais une bonne sommation respectueuse! comme je me passerai de lui! C'est égal, je lui dirai : Vieux crétin, tu es trop heureux de me voir, j'ai envie de me marier, j'ai envie d'épouser mamselle n'importe qui, fille de monsieur n'importe quoi, je n'ai pas de souliers, elle n'a pas de chemise, ça va, j'ai envie de jeter à l'eau ma carrière, mon avenir, ma jeunesse, ma vie, j'ai envie de me plonger dans la misère avec une femme au cou, c'est mon idée, il faut que tu y consentes! et la vieille bête consentira. Va, mon garçon, comme tu voudras, attache-toi ton pavé, épouse ta Pousselevant, ta Coupelevant... – Jamais, monsieur! jamais!

– Mon père...

– Jamais!

A l'accent dont ce «jamais» fut prononcé, Thomas perdit tout espoir. Il traversa la chambre à pas lents, la tête ployée, chancelant, plus semblable encore à

quelqu'un qui se meurt qu'à quelqu'un qui s'en va. M. Gillenormand le regardait se retirer, et au moment où la porte se refermait et où Thomas allait disparaître, il fit quatre pas avec cette vivacité sénile des vieillards impérieux et gâtés, saisit Thomas au collet, le ramena rudement dans la chambre, le jeta dans un fauteuil, et lui dit :

– Conte-moi ça!

C'était ce seul mot, mon père, prononcé par Thomas, qui avait fait cette révolution.

Thomas le regarda égaré. Le visage mobile de M. Gillenormand n'exprimait plus rien qu'une rude et ineffable bonhomie. L'aïeul avait fait place au grand-père.

– Allons, voyons, parle, conte-moi tes amourettes, jabotte, dis-moi tout, sapristi! que les jeunes gens sont bêtes!

– Mon père, reprit Thomas!...

Toute la face du vieillard s'illumina d'un indicible rayonnement.

– Oui, c'est ça, appelle-moi ton père, et tu verras!

Il y avait maintenant quelque chose de si bon, de si doux, de si ouvert, de si paternel en cette brusquerie que Thomas, dans ce passage subit du découragement à l'espérance, en fut comme étourdi et enivré. Il était assis près de la table, la lumière des bougies faisait saillir le délabrement de son costume que le père Gillenormand considérait avec étonnement.

– Eh bien, mon père, dit Thomas...

– Ah ça, interrompit M. Gillenormand, tu n'as donc vraiment pas le sou. Tu es mis comme un voleur.

Il fouilla dans un tiroir, et y prit une bourse qu'il posa sur la table :

– Tiens, voilà cent louis. Achète-toi un chapeau.

– Mon père, poursuivit Thomas, mon bon père, si vous saviez! je l'aime. Vous ne vous figurez pas, la première fois que je l'ai vue, c'était au Luxembourg, elle y venait, au commencement je n'y faisais pas grande attention, et puis je ne sais pas comment cela s'est fait, j'en suis devenu amoureux. Oh! comme cela m'a rendu malheureux! Enfin je la vois maintenant, tous les jours, chez elle, son père ne sait pas, imaginez qu'ils vont partir, c'est dans le jardin que nous nous voyons, le soir, son père veut l'emmener en Angleterre, alors je me suis dit : je vais aller voir mon grand-père et lui conter la chose. Je deviendrais fou d'abord, je mourrais, je ferais une maladie, je me jeterais à l'eau. Il faut absolument que je l'épouse puisque je deviendrais fou. Enfin voilà toute la vérité. Je ne crois pas que j'aie oublié quelque chose. Elle demeure dans un jardin où il y a une grille, rue Plumet. C'est du côté des Invalides.

Le Père Gillenormand s'était assis radieux près de Thomas. Tout en l'écoutant et en savourant le son de sa voix, il savourait en même temps une longue prise de tabac. A ce mot, rue Plumet, il interrompit son aspiration et laissa tomber le reste de son tabac sur ses genoux.

– Rue Plumet! tu dis rue plumet? – Voyons donc! – N'y a-t-il pas une caserne par là? – Mais oui, c'est ça. Ton cousin Ernest m'en a parlé. Le lancier, l'officier. – Une fillette, mon bon ami, une fillette! – Pardieu oui, rue Plumet. C'est ce qu'on appelait autrefois la rue Blomet. – Voilà que ça me revient. J'en ai entendu parler de cette petite de la grille de la rue Plumet. Dans un jardin. Une

Paméla. Tu n'as pas mauvais goût. On la dit proprette. Entre nous, je crois que ce dadais de lancier lui a un peu fait la cour. Je ne sais pas jusqu'où cela a été. Enfin ça ne fait rien. D'ailleurs il ne faut pas le croire. Il se vante. Thomas! je trouve ça très bien qu'un jeune homme comme toi soit amoureux. C'est de ton âge. Je t'aime mieux amoureux que jacobin. Je t'aime mieux épris d'un cotillon, sapristi! de vingt cotillons, que de monsieur de Robespierre. Pour ma part, je me rends cette justice qu'en fait de sans-culottes, je n'ai jamais aimé que les femmes. Les jolies filles sont les jolies filles, que diable! il n'y a pas d'objection à ça. Quant à la petite, elle te reçoit en cachette du papa. C'est dans l'ordre. J'ai eu des histoires comme ça moi aussi. Plus d'une. Sais-tu ce qu'on fait? On ne prend pas ça au tragique. On vient trouver le grand-père qui est bonhomme au fond, et qui a bien toujours quelque rouleau de louis dans un vieux tiroir; on lui dit : Grand-père, voilà. Et le grand-père dit : C'est tout simple. Il faut que jeunesse se passe et que vieillesse se casse. J'ai été jeune, tu seras vieux. Va, mon garçon, tu rendras ça à ton petit-fils! Mordi. Rien de mieux! C'est ainsi que cela doit se passer. On n'épouse pas ça. Mais cela n'empêche pas. Tu me comprends?

Thomas, pétrifié et hors d'état d'articuler une parole, fit de la tête signe que non.

Le bonhomme éclata de rire, cligna sa vieille paupière, lui donna une tape sur le genou, le regarda entre deux yeux d'un air mystérieux et rayonnant, et lui dit avec le plus tendre des haussements d'épaules :

– Bêtat! fais-en ta maîtresse.

Thomas pâlit. Il n'avait rien compris à tout ce que venait de dire son grand-père. Ce rabâchage de rue

Blomet, de Paméla, de caserne, de lancier, avait passé devant Thomas comme une fantasmagorie. Rien de tout cela ne pouvait se rapporter à Cosette qui était un lys. Le bonhomme divaguait. Mais cette divagation avait abouti à un mot que Thomas avait compris et qui était une mortelle injure à Cosette. Ce mot, fais-en ta maîtresse, entra dans le coeur du sévère jeune homme comme une épée.

Il se leva, ramassa son chapeau qui était à terre, et marcha vers la porte d'un pas assuré et ferme. Là il se retourna, s'inclina profondément devant son grand-père, redressa la tête, et dit :

– Il y a cinq ans, vous avez outragé mon père; aujourd'hui, vous outragez ma femme. Je [ne] vous demande plus rien, monsieur. Adieu.

Le père Gillenormand, stupéfait, ouvrit la bouche, étendit les bras, essaya de se lever, et avant qu'il eût pu prononcer un mot, la porte s'était refermée et Thomas avait disparu.

Le vieillard resta quelques instants immobile et comme foudroyé, sans pouvoir parler ni respirer, comme si un poing fermé lui serrait le gosier. Enfin, il s'arracha de son fauteuil, courut à la porte autant qu'on peut courir à quatrevingt onze ans, l'ouvrit, et cria :

– Au secours! au secours!

Sa fille et son domestique parurent. Il reprit avec un râle lamentable :

– Cours après lui! rattrapez-le! Qu'est-ce que je lui ai fait? Il est fou! il s'en va! Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! Cette fois, il ne reviendra plus!

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit de ses vieilles mains tremblantes, se pencha plus d'à mi-

corps pendant que sa fille et son domestique le retenaient par-derrière, et cria :

– Thomas! Thomas! Thomas! Thomas!

Mais Thomas ne pouvait déjà plus entendre, et tournait en ce moment-là même l'angle de la rue S^t Louis.

Le vieillard porta deux ou trois fois ses deux mains à ses tempes avec une expression d'angoisse, recula en chancelant et s'affaissa sur un fauteuil, sans pouls, sans voix, sans larmes, branlant la tête et agitant les lèvres d'un air stupide, n'ayant plus rien dans les yeux que quelque chose de morne et de profond qui ressemblait à la nuit.

Ce même jour, vers quatre heures de l'après-midi, Jean Tréjean était assis seul sur le revers de l'un des talus les plus solitaires du Champ-de-Mars. Soit prudence, soit désir de se recueillir, soit tout simplement par suite d'un de ces insensibles changements d'habitudes qui s'introduisent peu à peu dans toutes les existences, il sortait maintenant assez rarement avec Cosette. Il avait sa veste d'ouvrier et un pantalon de toile grise, et sa casquette à longue visière lui cachait le visage. Il était à présent calme et heureux du côté de Cosette; ce qui l'avait quelque peu effrayé et troublé s'était dissipé, mais depuis une semaine ou deux des inquiétudes d'une autre nature lui étaient venues. Un jour, en se promenant sur le boulevard, il avait aperçu Thénardier; grâce à son déguisement, Thénardier ne l'avait point reconnu; mais depuis lors Jean Tréjean l'avait revu plusieurs fois, et il avait maintenant la certitude que Thénardier rôdait dans le quartier. Ceci avait suffi pour lui faire prendre un grand parti. Thénardier là, c'étaient tous les périls à la fois. En outre Paris n'était pas tranquille; les troubles politiques offraient cet inconvénient pour quiconque avait quelque chose à cacher dans sa vie que la police était devenue très inquiète et très ombrageuse, et qu'en cherchant à dépister un homme comme Pépin ou Morey, elle pouvait fort bien découvrir un homme comme Jean Tréjean. Il s'était

décidé à quitter Paris, et même la France, et à passer en Angleterre. Il avait prévenu Cosette. Avant huit jours il voulait être parti. Il s'était assis sur le talus du Champ de Mars, roulant dans son esprit toutes sortes de pensées, Thénardier, la police, ce voyage, et la difficulté de se procurer un passeport.

Au milieu de ces préoccupations, il s'aperçut, à une ombre que le soleil projetait, que quelqu'un venait de s'arrêter sur la crête du talus immédiatement derrière lui. Il allait se retourner lorsqu'un papier plié en quatre tomba sur ses genoux, comme si une main l'eût lâché au-dessus de sa tête. Il prit le papier, le déplia et y lut ce mot écrit en grosses lettres au crayon :

– Déménagez.-

Jean Tréjean se leva vivement, il n'y avait plus personne sur le talus; il chercha autour de lui et aperçut une espèce d'être plus grand qu'un enfant, plus petit qu'un homme, vêtu d'une blouse grise et d'un pantalon de velours couleur poussière, qui enjambait le parapet et se laissait glisser dans le fossé du Champ de Mars.

Jean Tréjean rentra chez lui tout pensif.

Thomas était parti éperdu de chez M. Gillenormand. Il y était entré avec une espérance bien petite; il en sortait avec un désespoir immense.

Du reste, et ceux qui ont observé les commencements du coeur humain le comprendront, le lancier, l'officier, le dadais, le cousin Ernest, n'avaient laissé aucune ombre dans son esprit. Pas la moindre. Le poète dramatique pourrait en apparence espérer quelques complications de cette révélation faite à brûle-pourpoint au petit-fils par le grand-père. Mais ce que le drame y gagnerait, la vérité le perdrait. Thomas était dans l'âge où, en fait de mal, on ne croit rien; plus tard vient l'âge où l'on croit tout. Les soupçons ne sont autre chose que des rides. La première jeunesse n'en a pas. Ce qui bouleverse Othello glisse sur Candide. Soupçonner Cosette! il y a une foule de crimes que Thomas eût faits plus aisément.

Il se mit à marcher dans les rues, ressource de ceux qui souffrent. Il ne pensa à rien dont il pût se souvenir. A deux heures du matin il rentra chez Courfeyrac et se jeta tout habillé sur son matelas. Il faisait grand soleil lorsqu'il s'endormit de cet affreux sommeil pesant qui laisse aller et venir les idées dans le cerveau. Quand il se réveilla, il vit debout dans la chambre, le chapeau sur la tête, tout prêts à sortir et très affairés Courfeyrac, Enjolras et Combeferre.

Courfeyrac lui dit :

– Viens-tu à l’enterrement du général Lamarque?

Il lui sembla que Courfeyrac parlait chinois.

Il sortit quelque temps après eux. Il mit dans sa poche les pistolets que Javert lui avait confiés lors de l’aventure du 3 février et qui étaient restés entre ses mains. Ces pistolets étaient encore chargés. Il serait difficile de dire quelle pensée obscure il avait dans l’esprit en les emportant.

Toute la journée il rôda sans savoir où; par instants il pleuvait, il ne s’en apercevait point; il y a des moments où l’on croirait qu’on a une fournaise sous le crâne; Thomas était dans un de ces moments-là. Il n’espérait plus rien, il ne craignait plus rien; il avait fait ce pas depuis la veille. Il attendait le soir avec une impatience fiévreuse; il n’avait plus qu’une idée claire, – c’est qu’à neuf heures il verrait Cosette. Ce dernier bonheur était maintenant tout son avenir; après, la nuit. Par moments, tout en marchant sur les boulevards les plus déserts, il lui semblait entendre dans Paris des bruits étranges. Il sortait la tête hors de sa rêverie et disait : Est-ce qu’on se bat?

A la nuit tombante, à neuf heures précises, comme il l’avait promis à Cosette, il était rue Plumet. Quand il approcha de la grille, il oublia tout. Il y avait quarante-huit heures qu’il n’avait vu Cosette, il allait la revoir, toute autre pensée s’effaça et il n’eut plus qu’une joie inouïe et profonde. Ces minutes où l’on vit des siècles ont toujours cela de souverain et d’admirable qu’au moment où elles passent elles emplissent entièrement le cœur.

Thomas dérangea la grille et se précipita dans le jardin. Cosette n’était pas à la place où elle l’attendait d’ordinaire. Il traversa le fourré et alla à l’enfoncement

près du perron. – Elle m’attend là, dit-il. – Cosette n’y était pas. Il leva les yeux, et vit que les volets de la maison étaient fermés. Il fit le tour du jardin, le jardin était désert. Alors il revint à la maison, et, insensé d’amour, ivre, épouvanté, exaspéré de douleur et d’inquiétude, comme un maître qui rentre chez lui à une mauvaise heure, il frappa aux volets. Il frappa, il frappa encore, au risque de voir la fenêtre s’ouvrir et la face sombre du père apparaître et lui demander : Que voulez-vous? Ceci n’était plus rien auprès de ce qu’il entrevoyait. Quand il eut frappé, il éleva la voix et appela Cosette. – Cosette! cria-t-il. Cosette! répéta-t-il impérieusement. On ne répondit pas. C’était fini. Personne dans le jardin; personne dans la maison.

Thomas fixa ses yeux désespérés sur cette maison lugubre, aussi noire, aussi silencieuse et plus vide qu’une tombe. Il regarda le banc de pierre où il avait passé tant d’adorables heures près de Cosette. Alors il s’assit sur les marches du perron, le cœur plein de douceur et de résolution, il bénit son amour dans le fond de sa pensée, et il se dit que, puisque Cosette était partie, il n’avait plus qu’à mourir.

Tout à coup il entendit une voix qui paraissait venir de la rue et qui criait à travers les arbres :

– Monsieur Thomas!

Il se dressa.

– Hein? dit-il.

– Monsieur Thomas, reprit la voix, vos amis vous attendent à la barricade de la rue Mondétour.

Cette voix ne lui était pas entièrement inconnue. Elle ressemblait à la voix enrouée et rude de Palmyre. Thomas courut à la grille, écarta le barreau mobile, passa sa tête

au travers et vit quelqu'un, qui lui parut être un jeune homme, s'enfoncer en courant dans le crépuscule.

M. Mabeuf avait continué de descendre.

Les expériences sur l'indigo n'avaient pas mieux réussi au Jardin des plantes que dans son jardin d'Austerlitz. L'année d'apuvant il devait les gages de sa gouvernante, maintenant, on l'a vu, il devait les termes de son loyer. Le mont-de-piété, au bout des treize mois écoulés, avait vendu les cuivres de sa flore. Quelque chaudronnier en avait fait des casseroles. Ses cuivres disparus, ne pouvant plus compléter même les exemplaires dépareillés de sa Flore qu'il possédait encore, il avait cédé à vil prix à un libraire-brocanteur planches et texte, comme défaits. Il ne lui était plus rien resté de l'œuvre de toute sa vie. Il se mit à manger l'argent de ces exemplaires. Quand il vit que cette chétive ressource s'épuisait, il renonça à son jardin et le laissa en friche. Apuvant, il avait renoncé aux deux oeufs et au morceau de bœuf qu'il mangeait de temps en temps. Il dînait avec du pain et des pommes de terre. Il avait vendu ses meubles puis ses herbiers et ses estampes, mais il avait encore ses livres les plus précieux, parmi lesquels plusieurs d'une haute rareté, entr'autres les quadrains historiques de la Bible, édition de 1560, la Concordance des Bibles de Pierre de Besse, les Marguerites de la Marguerite de Jean de La Haye avec dédicace à la reine de Navarre, le livre de la charge et dignité de

l'ambassadeur par le sieur de Villiers Hotman, un Florilegium rabbinicum de 1644, un Tibulle de 1567 avec cette splendide inscription : Venetiis, in aedibus Manutianis; enfin un Diogène Laërce, imprimé à Lyon en 1644, et où se trouvaient les fameuses variantes du manuscrit 411, treizième siècle, du Vatican, et celles des deux manuscrits de Venise, 393 et 394, si fructueusement consultés par Henri Estienne, et tous les passages en dialecte dorique qui ne se trouvent que dans le célèbre manuscrit du douzième siècle de la bibliothèque de Naples. M. Mabeuf ne faisait jamais de feu dans sa chambre et se couchait avec le jour pour ne pas brûler de chandelle. Il semblait qu'il n'eût plus de voisins, on l'évitait quand il sortait, il s'en apercevait. La misère d'un enfant intéresse une mère, la misère d'un jeune homme intéresse une jeune fille, la misère d'un vieillard n'intéresse personne. C'est de toutes les détresses la plus froide. Cependant le Père Mabeuf n'avait pas entièrement perdu sa sérénité d'enfant. Sa prunelle prenait quelque vivacité lorsqu'elle se fixait sur ses livres, et il souriait lorsqu'il considérait le Diogène Laërce qui était un exemplaire unique. Sa bibliothèque était le seul meuble qu'il eût conservé en dehors de l'indispensable.

Un jour sa vieille servante lui dit :

– Je n'ai pas de quoi acheter le dîner.

Ce qu'elle appelait le dîner, c'était un pain et quatre ou cinq pommes de terre.

– A crédit, fit M. Mabeuf?

– On me refuse.

M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, regarda longtemps tous ses livres l'un après l'autre comme un père regarderait ses enfants, puis en prit un vivement, le mit

sous son bras, et sortit. Il rentra deux heures après n'ayant plus rien sous le bras, posa trente sous sur la table et dit :

– Vous ferez à dîner.

A partir de ce moment, la vieille gouvernante vit s'abaisser sur le candide visage du vieillard un voile sombre qui ne se releva plus.

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, il fallut recommencer. M. Mabeuf sortait avec un livre et rentrait avec une pièce d'argent. Comme les libraires brocanteurs le voyaient forcé de vendre, ils lui rachetaient vingt sous ce qu'il avait payé vingt francs. Volume à volume, toute la bibliothèque y passait. Il disait par moments : J'ai pourtant quatre-vingts ans, comme s'il avait je ne sais quelle arrière-espérance d'arriver à la fin de ses jours avant d'arriver à la fin de ses livres. Sa tristesse croissait. Une fois pourtant il eut une joie. Il sortit avec un Robert Estienne qu'il vendit trente-cinq sous quai Malaquais et revint avec un Alde qu'il avait acheté quarante sous rue des Grès. – Je dois cinq sous, dit-il tout rayonnant à sa vieille servante. Ce jour-là il ne dîna point.

Il était de la société d'Horticulture. On y savait son dénuement. Le président de cette société le vint voir, lui promit de parler de lui au ministre de l'intérieur, et le fit. – Mais comment donc, s'écria le ministre! Je crois bien! Un vieux savant! un botaniste! un bonhomme inoffensif! Il faut faire quelque chose pour lui! – Le lendemain M. Mabeuf reçut une invitation à dîner chez le ministre. Il montra en tremblant de joie la lettre à sa gouvernante. – Nous sommes sauvés, dit-il! Au jour fixé, il alla chez le ministre. Il s'aperçut que sa cravate chiffonnée, son grand vieil habit carré et ses souliers cirés à l'œuf étonnaient les

huissiers. Personne ne lui parla, pas même le ministre. Vers dix heures du soir, comme il attendait toujours une parole, il entendit la femme du ministre qui demandait : Quel est donc ce vieux monsieur? Il s'en retourna chez lui à pied, à minuit, par une pluie battante. Il avait vendu un Elzévir pour payer son fiacre en allant.

Tous les soirs avant de se coucher il avait pris l'habitude de lire quelques pages de son Diogène Laërce. Il savait assez de grec pour jouir des particularités du texte qu'il possédait. Il n'avait plus maintenant d'autre joie. Quelques semaines s'écoulèrent. Tout à coup la vieille gouvernante tomba malade. Il est une chose plus triste que de n'avoir pas de quoi acheter du pain chez le boulanger, c'est de n'avoir pas de quoi acheter des drogues chez l'apothicaire. Un soir, le médecin avait ordonné une potion fort chère. Et puis, la maladie s'aggravait, il fallait une garde. M. Mabeuf ouvrit sa bibliothèque, il n'y avait plus rien. Le dernier volume était parti. Il ne lui restait que le Diogène Laërce.

Il mit l'exemplaire unique sous son bras et sortit, c'était le 4 juin 1832; il alla porte Saint-Jacques chez le successeur de Rognol, et revint avec cent francs. Il posa la pile de pièces de cinq francs sur la table de nuit de la vieille servante et rentra dans sa chambre sans dire une parole.

Le lendemain, dès l'aube, il s'assit sur la borne renversée dans son jardin, et par-dessus la haie on put le voir toute la matinée immobile, le front baissé, l'oeil vaguement fixé sur ses plates-bandes flétries. Dans l'après-midi, des bruits extraordinaires éclatèrent dans Paris. Cela ressemblait à des coups de fusil et aux

clameurs d'une multitude. Le père Mabeuf leva la tête. Il aperçut un jardinier qui passait, et demanda :

– Qu'est-ce que c'est?

Le jardinier répondit, sa bêche sur le dos et de l'accent le plus paisible :

– Ce sont des émeutes.

– Comment! des émeutes?

– Oui. On se bat.

– Pourquoi se bat-on?

– Ah dame! fit le jardinier.

– De quel côté, reprit M. Mabeuf?

– Du côté de l'Arsenal.

Le père Mabeuf rentra chez lui, prit son chapeau, chercha machinalement un livre pour le mettre sous son bras, n'en trouva point, et s'en alla d'un air égaré.

De quoi se compose l'émeute? de rien et de tout. D'une électricité dégagée peu à peu, d'une flamme subitement jaillie, d'une force qui erre, d'un souffle qui passe. Ce souffle rencontre des têtes qui pensent, des cerveaux qui rêvent, des âmes qui souffrent, des passions qui brûlent, des misères qui hurlent, et les emporte.

Où?

Au hasard. A travers l'état, à travers les lois, à travers la prospérité et l'insolence des autres.

Les convictions irritées, les enthousiasmes aigris, les indignations émues, les instincts de guerre comprimés, les jeunes courages exaltés, les aveuglements généreux; la curiosité, le goût du changement, la soif de l'inattendu, le sentiment qui fait qu'on se plaît à lire l'affiche d'un nouveau spectacle et qu'on aime au théâtre le coup de sifflet du machiniste; les haines vagues, les rancunes, les désappointements, toute vanité qui croit que la destinée lui a fait faillite; les malaises, les songes creux, les ambitions entourées d'escarpements, quiconque espère d'un écroulement une issue; enfin, au plus bas, la tourbe, cette boue qui prend feu, tels sont les éléments de l'émeute.

Les êtres qui rôdent en dehors de tout attendant une occasion, bohèmes, gens sans aveu, vagabonds de carrefours, ceux qui dorment la nuit dans un désert de

maisons sans autre toit que les froides nuées du ciel, ceux qui demandent chaque jour leur pain au hasard et non au travail, les inconnus de la misère et du néant, les bras nus, les pieds nus, appartiennent à l'émeute.

Quiconque a dans l'âme une révolte secrète contre un fait quelconque de l'état, de la vie ou du sort, confine à l'émeute, et dès qu'elle paraît, commence à frissonner et à se sentir soulevé par le tourbillon.

L'émeute est une sorte de trombe de l'atmosphère sociale qui se forme brusquement dans de certaines conditions de température, et qui, dans son tournoiement, court, tonne, arrache, rase, écrase, démolit, déracine, entraînant avec elle les grandes natures et les chétives, l'homme fort et l'esprit faible, le tronc d'arbre et le brin de paille.

Malheur à celui qu'elle emporte comme à celui qu'elle vient heurter! Elle les brise l'un contre l'autre.

Elle communique à ceux qu'elle saisit on ne sait quelle puissance extraordinaire. Elle emplit le premier venu de la force des événements; elle fait de tout des projectiles. Elle fait d'un moëllon un boulet et d'un portefaix un général.

+++++ Indépendamment des causes qui purent et qui durent peut-être les produire, les émeutes d'il y a quinze *[correction à la ligne supérieur : « vingt »]* ans furent des aventures funestes. Elles retirèrent au grand événement de 1830 une partie de sa beauté splendide *[variante sans choix : « majestueuse »]* et incomparable. La révolution de juillet avait été un magnifique coup de vent populaire, brusquement suivi de ciel bleu. Elles firent reparaitre le ciel ténébreux. Elles imprimèrent à cette révolution admirable, d'abord si remarquable par l'unanimité,

l'alarmant et douloureux caractère de la guerre civile. Dans la révolution de juillet comme dans toute violente commotion, il y avait eu des fractures secrètes; les émeutes les rendirent sensibles. On put dire : Ah! ceci est cassé! Après la révolution de juillet on ne sentait que la délivrance. Après les émeutes on sentit la catastrophe.

Toute émeute faisait fermer les boutiques, déprimait les fonds, consternait la bourse, suspendait le commerce, entravait les affaires, précipitait les faillites; plus d'argent, les fortunes privées ébranlées, le crédit public chancelant, l'industrie aux abois, les capitaux déconcertés, des contrecoups dans toutes les villes, partout la peur. De là des gouffres. On a calculé que le premier jour d'émeute coûtait à la France vingt millions, le deuxième quarante, le troisième soixante. Une émeute de trois jours coûtait cent-vingt millions, c'est-à-dire, à ne voir que le résultat financier, équivalait à un désastre, naufrage ou bataille perdue, qui anéantirait une flotte de soixante vaisseaux de ligne. Combien d'honnêtes et généreux ouvriers, pleins de colère, mais pleins de patriotisme, ne fussent point allés à l'émeute s'ils eussent connu ce calcul et fait cette réflexion!

Maintenant ajoutez à cela le sang versé. Ajoutez l'avenir assombri, les institutions discréditées, les principes compromis ou calomniés, l'inquiétude parmi les meilleurs, beaucoup de libéraux honnêtes désespérant de la liberté, et la joie des vieux cabinets européens de voir la France divisée et déchirée, et ce triomphe des vaincus de 1830 : – Nous le disions bien! Ah! voici que cela commence ! Ajoutez les massacres qui déshonoraient trop souvent les lugubres victoires de l'ordre devenu féroce sur la liberté devenue folle.

Cela posé, ces immenses dommages admis et reconnus, ces souillures constatées, les émeutes, il faut le dire, eurent historiquement leur beauté.

Elles eurent cette grandeur sauvage, mais colossale, des jacqueries et des Vendées. La guerre des pavés n'est pas moins homérique que la guerre des buissons; l'une a Jean Chouan, l'autre a Jeanne. Les émeutes firent sortir de l'obscurité des courages, des talents, des générosités intrépides, toutes les saillies les plus originales du caractère parisien, le mépris de la mort chez des passants, le dévouement de tous les côtés, des enfants s'improvisant capitaines, les écoles prouvant que la bravoure fait partie de l'intelligence, la garde nationale patiente, inébranlable, résignée, bivouaquant sous la pluie, serrant les rangs sous la fusillade, montant à la brèche; des boutiquiers héroïques. Après tout, entre les combattants, il n'y avait qu'une différence d'âge. C'est la même race. Des deux parts ce sont les mêmes hommes stoïques qui meurent à vingt ans pour leurs idées, à quarante pour leurs familles. L'armée, toujours triste dans les guerres civiles, opposait la prudence à l'audace. Les émeutes firent de Paris pendant deux ans un camp irrité, tumultueux, titanique, où à de certaines heures on voyait brusquement éclore une + + + +

Ces épopées se payaient trop cher, nous l'avons fait voir. Elles grandissaient Paris peut-être, mais elles diminuaient la France. A coup sûr du moins, elles l'affaiblissaient. A la bourgeoisie qui est surtout frappée des conséquences financières, il faut répéter que la moindre émeute coûtait cent-vingt millions, de même qu'une année de famine en coûte douze cents, et il faut ajouter puisque c'est la bourgeoisie qui gouverne, que, de

même qu'une bonne administration de la terre peut empêcher la famine, une sage administration des esprits peut empêcher l'émeute. Ceci pour l'avenir.

Maintenant, cela était-il possible il y a quinze ans, immédiatement après l'insurrection légitime et victorieuse de 1830? Nous ne le pensons pas. Les imaginations émues ne se calment pas en un jour. Une révolution ne se coupe pas à pic. Elle a toujours nécessairement quelques ondulations avant de revenir à l'état de paix, comme une montagne en descendant vers la plaine.

Cette curieuse et orageuse crise de l'histoire contemporaine que la mémoire des parisiens appelle l'époque des émeutes est encore si près de nous que nous n'y pouvions entrer sans avertissement et sans précaution. Il ne nous reste plus qu'un mot à dire.

Les faits qui vont être racontés appartiennent à cette réalité dramatique et vivante que l'historien néglige quelquefois, faute de temps et d'espace. Là pourtant, nous y insistons, là est la vie, la palpitation, le frémissement humain. Les petits détails sont, pour ainsi parler, le feuillage des grands événements et se perdent dans les lointains de l'histoire. L'époque dite des émeutes abonde en détails de ce genre. Les instructions judiciaires, par d'autres raisons que l'histoire, n'ont pas tout révélé, ni peut-être tout approfondi. Nous allons donc mettre en lumière, parmi les particularités connues et publiées, des choses qu'on n'a point vues, des faits sur lesquels a passé l'oubli des uns, la mort des autres. La plupart des acteurs de ces tragiques scènes ont disparu; dès le lendemain ils se taisaient; mais ce que nous raconterons, nous pourrions dire : nous l'avons vu. Nous changerons quelques noms,

car l'histoire raconte et ne dénonce pas, mais nous peindrons des choses vraies. Dans les conditions du livre que nous écrivons, nous ne montrerons qu'un côté et qu'un épisode, et à coup sûr le moins connu, des journées des 5 et 6 juin 1832; mais nous ferons en sorte que le lecteur entrevoie, la figure réelle de cette effrayante émeute sous le sombre voile que nous allons soulever.

Au printemps de 1832, quoique depuis trois mois le choléra eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était dès longtemps prêt pour une commotion. Ainsi que nous l'avons dit, la grande ville ressemble à une pièce de canon; quand elle est chargée, il suffit d'une étincelle qui tombe, le coup part. En juin 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque.

Lamarque était un homme de renommée et d'action. Il avait eu successivement, sous l'empire et sous la restauration, les deux bravoures nécessaires aux deux époques, la bravoure des champs de bataille et la bravoure de la tribune. Il était éloquent comme il avait été vaillant; on sentait une épée dans sa parole. Il siégeait entre la gauche et l'extrême gauche, aimé des républicains parce qu'il acceptait les chances de l'avenir, aimé du peuple parce qu'il avait bien servi l'Empereur. Il était, avec le comte Gérard, un des maréchaux in petto de Napoléon. Les traités de 1815 le soulevaient comme une offense personnelle. Il haïssait Wellington d'une haine directe qui plaisait à la multitude, et depuis dix-sept ans, à peine attentif aux événements intermédiaires, il avait majestueusement gardé la tristesse de Waterloo. Le jour de sa mort, dans son agonie, il avait serré contre sa poitrine une épée que lui avaient décernée les officiers

des Cent-Jours. Napoléon était mort en prononçant le mot armée, Lamarque en prononçant le mot patrie.

Sa mort, prévue, était redoutée du peuple comme une perte et du gouvernement comme une occasion. Cette mort fut un deuil. Comme tout ce qui est amer, le deuil peut se tourner en révolte. C'est ce qui arriva.

La veille et le matin du 5 juin, jour fixé pour l'enterrement, le faubourg S^t Antoine, que le convoi devait venir toucher, prit un aspect redoutable. Ce tumultueux réseau de rues s'emplit de rumeurs. On s'y armait comme on pouvait. Des menuisiers emportaient le valet de leur établi «pour enfoncer les portes». Un d'eux s'était fait un poignard d'un crochet de chaussonnier en cassant le crochet et en aiguisant le tronçon. Un autre, dans la fièvre «d'attaquer», couchait depuis trois jours tout habillé. Un charpentier nommé Lombier rencontrait un camarade qui lui demandait : Où vas-tu? – Eh bien! je n'ai pas d'armes. – Et puis? – Je vais à mon chantier chercher mon compas. – Pour quoi faire? – Je ne sais pas, disait Lombier. Un nommé Jacqueline, homme d'expédition, abordait les ouvriers quelconques qui passaient : – Viens, toi! – Il payait dix sous de vin, et disait : – As-tu de l'ouvrage? – Non. – Va chez Filspierre entre la barrière Montreuil et la barrière Charonne, tu trouveras de l'ouvrage. – On trouvait chez Filspierre des cartouches et des armes. Certains chefs connus faisaient la poste, c'est-à-dire couraient chez l'un et chez l'autre pour rassembler leur monde. Chez Barthélemy, près la barrière du Trône, chez Capel, au Petit Chapeau, les buveurs s'accostaient d'un air grave. On les entendait se dire : – Où as-tu ton pistolet? – Sous ma blouse. Et toi? – Sous ma chemise. Rue Traversière, devant l'atelier

Roland, et cour de la Maison-Brûlée, devant l'atelier de l'outil Bernier, des groupes chuchotaient. On y remarquait, comme le plus ardent, un certain Mavot qui ne faisait jamais plus d'une semaine dans un atelier, « les maîtres le renvoyant parce qu'il fallait tous les jours se disputer avec lui ». Mavot fut tué le lendemain dans la barricade de la rue Ménéilmontant. Pretot, qui devait mourir aussi dans la lutte, secondait Mavot, et à cette question : quel est ton but? répondait : – l'insurrection. Des ouvriers rassemblés au coin de la rue de Bercy attendaient un nommé Lemarin, agent révolutionnaire pour le faubourg S^t-Marceau. Des mots d'ordre s'échangeaient presque publiquement.

Le 5 juin donc, par une journée mêlée de pluie et de soleil, le convoi du général Lamarque traversa Paris avec la pompe militaire officielle, un peu accrue par les précautions. Deux bataillons, tambours drapés, fusils renversés, dix mille gardes nationaux, le sabre au côté, les batteries de l'artillerie de la garde nationale, escortaient le cercueil. Le corbillard était traîné par les jeunes gens des écoles. Puis venait une multitude innombrable, agitée, étrange, les sectionnaires des Amis du Peuple, l'école de droit, l'école de médecine, les réfugiés de toutes les nations, drapeaux espagnols, italiens, allemands, polonais, drapeaux tricolores horizontaux, toutes les bannières possibles, des enfants agitant des branches vertes, des tailleurs de pierre et des charpentiers qui faisaient grève en ce moment-là même, des imprimeurs reconnaissables à leurs bonnets de papier, marchant deux par deux, trois par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et pourtant avec une seule âme, tantôt une cohue, tantôt une

colonne. Des pelotons se choisissaient des chefs, un homme, armé d'une paire de pistolets parfaitement visible, semblait en passer d'autres en revue dont les files s'écartaient devant lui. Sur les contre'allées des boulevards, dans les branches des arbres, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, une foule effarée regardait cette foule armée qui passait.

Le gouvernement, de son côté, observait, ayant sous la main, gibernes pleines, fusils et mousquetons chargés, place Louis XV, quatre escadrons de carabiniers, en selle et clairons en tête; dans le pays latin et au jardin des plantes la garde municipale, échelonnée de rue en rue, à la Halle-aux-Vins un escadron de dragons, à la Grève une moitié du 12^e léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6^e dragons aux Célestins, de l'artillerie plein la cour du Louvre. Le reste des troupes étaient consignées dans les casernes, sans compter les régiments des environs de Paris. Le pouvoir inquiet tenait suspendus sur la multitude menaçante vingt-quatre mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue.

Mille bruits circulaient dans le cortège. On parlait de menées légitimistes; on parlait du duc de Reichstadt, que Dieu marquait pour la mort à cette minute même où on le désignait pour l'empire. Un personnage resté inconnu annonçait qu'à l'heure dite deux contremaîtres gagnés ouvriraient au peuple les portes d'une fabrique d'armes. Ce qui dominait sur les fronts découverts de la plupart des assistants, c'était un enthousiasme mêlé d'accablement. On voyait aussi çà et là dans cette foule en proie à tant d'émotions violentes, mais nobles, de vrais visages de malfaiteurs et des bouches ignobles qui disaient : pillons! Il y a de certaines agitations qui

remuent le fond des marais et qui font monter dans l'eau des nuages de boue.

Le cortège chemina, avec une lenteur fébrile, de la maison mortuaire par les boulevards jusqu'à la Bastille. Il pleuvait de temps en temps; la pluie ne faisait rien à cette foule. Plusieurs incidents, le cercueil promené autour de la colonne Vendôme, des pierres jetées au duc de Fitz-James aperçu à un balcon le chapeau sur la tête, le coq gaulois arraché d'un drapeau populaire et traîné dans la boue, un sergent de ville blessé d'un coup d'épée à la porte S^t Martin, un officier du 12^e léger disant tout haut : Je suis républicain, l'école polytechnique survenant après sa consigne forcée, les cris : vive l'école polytechnique! vive la république! marquèrent le trajet du convoi. A la Bastille, les longues files de curieux formidables qui descendaient du faubourg S^t Antoine firent leur jonction avec le cortège et un certain bouillonnement terrible commença à soulever la foule.

On entendit un homme qui disait à un autre : – Tu vois bien celui-là avec sa barbiche rouge, c'est lui qui dira quand il faudra tirer.

Il paraît que cette même barbiche rouge s'est retrouvée plus tard avec la même fonction dans une autre émeute; l'affaire Quénisset.

Le corbillard dépassa la Bastille, suivit le canal, traversa le petit pont et atteignit l'esplanade du pont d'Austerlitz. Là il s'arrêta. L'énorme cohue fit silence. Lafayette parla et dit adieu à Lamarque. Ce fut un moment touchant et auguste, toutes les têtes se découvrirent, tous les cœurs battaient. Tout à coup un homme à cheval, vêtu de noir, parut au milieu d'un groupe avec un drapeau rouge, d'autres disent avec une

pique surmontée d'un bonnet rouge. C'était le spectre de 93 apparaissant à Lafayette. Lafayette détourna la tête. Exelmans quitta le cortège.

Ce drapeau rouge souleva un orage et y disparut. Du boulevard Bourdon au pont d'Austerlitz une de ces clameurs qui ressemblent à des houles remua la multitude. Deux cris prodigieux s'élevèrent : – Lamarque au Panthéon! – Lafayette à l'Hôtel-de-Ville! – Des jeunes gens s'attelèrent aux acclamations de la foule et se mirent à traîner Lamarque dans le corbillard par le pont d'Austerlitz et Lafayette dans un fiacre par le quai Morland.

Cependant sur la rive gauche la cavalerie municipale s'ébranlait et venait barrer le pont, sur la rive droite les dragons sortaient des Célestins et se déployaient au bord du quai Morland. Le peuple qui traînait Lafayette [les] aperçut subitement et cria : les dragons! les dragons! Les dragons s'avançaient au pas, en silence, pistolets dans les fontes, sabres aux fourreaux, mousquetons aux portecrosse, avec un air d'attente sombre.

A deux cents pas du petit pont, ils firent halte. Le fiacre où était Lafayette chemina jusqu'à eux, ils ouvrirent les rangs, le laissèrent passer et se refermèrent sur lui. En ce moment les dragons et la foule se touchaient. Les femmes s'enfuyaient avec terreur.

Que se passa-t-il dans cette minute fatale? personne ne saurait le dire. C'est le moment ténébreux où deux nuées se mêlent. Les uns racontent qu'une fanfare sonnante la charge fut entendue du côté de l'Arsenal, les autres qu'un coup de poignard fut donné par un enfant à un dragon. Le fait est que trois coups de feu partirent subitement, le premier tua le chef d'escadron Cholet, le

second tua une vieille sourde qui fermait sa fenêtre rue Contrescarpe, le troisième brûla l'épaulette d'un officier, une femme cria : On commence trop tôt! et tout à coup on vit du côté opposé au quai Morland un escadron de dragons qui était resté dans la caserne déboucher au galop, le sabre nu, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon, et balayer tout devant lui.

Alors tout est dit, la tempête se déchaîne, les pierres pleuvent, la fusillade éclate, beaucoup se précipitent au bas de la berge et passent le petit bras de la Seine aujourd'hui comblé, les chantiers de l'île Louviers, cette vaste citadelle toute faite, se hérissent de combattants, on arrache des pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard au pas de course, et chargent la garde municipale, les carabiniers accourent, les dragons sabrent, la foule se disperse dans tous les sens, une rumeur de guerre vole aux quatre coins de Paris, on crie, on court, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute comme le vent emporte le feu.

Rien n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Était-ce prévu? oui. Était-ce préparé? non. D'où cela sort-il? des pavés. D'où cela tombe-t-il? des nuées. Ici l'insurrection a le caractère d'un complot, là d'une improvisation. Le premier venu s'empare d'un courant de la foule et le mène où il veut. Début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaieté formidable. Ce sont d'abord des clameurs, les magasins se ferment, les étalages des marchands disparaissent; puis des coups de feu isolés; des gens s'enfuient, des coups de crosse heurtent les portes

cochères; on entend les servantes rire dans les cours des maisons et dire : Il va y avoir du train!

Un quart d'heure n'était pas écoulé, voici ce qui se passait presque en même temps sur vingt points de Paris différents.

Rue S^{te} Croix de la Bretonnerie une vingtaine de jeunes gens, à barbes et à cheveux longs, entraient dans un estaminet et en ressortaient un moment après portant un drapeau tricolore horizontal couvert d'un crêpe et ayant à leur tête trois hommes armés, l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, le troisième d'une pique.

Rue des Nonaindières, un bourgeois bien vêtu, qui avait du ventre, la voix sonore, le crâne chauve, le front élevé, la barbe noire et une de ces moustaches rudes qui ne peuvent se rabattre, offrait publiquement des cartouches aux passants.

Rue S^t Pierre Montmartre des hommes aux bras nus promenaient un drapeau noir où on lisait ces mots en lettres blanches : République ou la mort. Rue des Jeûneurs, rue du Cadran, rue Montorgueil, rue Mandar, apparaissaient des groupes agitant des drapeaux sur lesquels on distinguait des lettres d'or, le mot section avec un numéro. Un de ces drapeaux était rouge et bleu avec un imperceptible entredeux blanc.

On pillait dans la même minute trois boutiques d'armuriers, la première rue Beaubourg, la deuxième rue Michel-le-Comte, l'autre, rue du Temple. En quelques minutes les mille mains de la foule saisissaient et emportaient deux cent trente fusils, presque tous à deux coups, soixante-quatre sabres, quatre-vingt-trois pistolets. Afin d'armer plus de monde, l'un prenait le fusil, l'autre la bayonnette.

Vis à vis le quai de la Grève des jeunes gens armés de mousquets s'installaient chez des femmes pour tirer. Ils sonnaient, entraient, et se mettaient à faire des cartouches. Une de ces femmes a raconté : Je ne savais pas ce que c'était que des cartouches, c'est mon mari qui me l'a dit.

Un rassemblement enfonçait une boutique de curiosités rue du Temple et y prenait des yatagans et des armes turques.

Le cadavre d'un maçon tué d'un coup de fusil gisait rue de la Perle.

Et puis, rive droite, rive gauche, sur les quais, sur les boulevards, dans le pays latin, dans le quartier des halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires, lisaient des proclamations, brisaient les réverbères, dételait les voitures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient des arbres, fouillaient les caves, roulaient des tonneaux, entassaient pavés, moëllons, meubles, planches, faisaient des barricades.

On forçait les bourgeois d'y aider. On entra chez les femmes, on leur faisait donner le sabre et le fusil des maris absents et l'on écrivait avec du blanc d'Espagne sur la porte : les armes sont livrées. Quelques-uns signaient «de leurs noms» des reçus du fusil et du sabre, et disaient : envoyez-les chercher demain à la mairie. On désarmait dans les rues les sentinelles isolées et les gardes nationaux allant à leur municipalité. On arrachait les épaulettes aux officiers. Rue du Cimetière S^t Nicolas, un officier de la garde nationale, poursuivi par une troupe armée de bâtons et de fleurets, se réfugia à grand'peine dans une maison d'où il ne put sortir qu'à la nuit, et déguisé.

Dans le quartier S^t Jacques les étudiants sortaient par essaims de leurs hôtels, et montaient rue S^{te} Hyacinthe au café du Progrès ou descendaient au café des Sept-Billards rue des Mathurins. Là devant les portes, des jeunes gens montés sur des bornes distribuaient des armes. On pillait le chantier de la rue Transnonain pour faire des barricades. Sur un seul point, les habitants résistaient, à l'angle des rues S^{te} Avoye et Simon-le-Franc où ils détruisaient eux-mêmes la barricade. Sur un seul point, les insurgés pliaient. Ils abandonnaient une barricade commencée rue du Temple après avoir fait feu sur un détachement de garde nationale et s'enfuyaient par la rue de la Corderie. Le détachement ramassa dans la barricade un drapeau rouge, un paquet de cartouches et trois cents balles de pistolet. Les gardes nationaux déchirèrent le drapeau et en remportèrent les lambeaux à la pointe de leurs bayonnettes.

Tout ce que nous racontons ici lentement et successivement se faisait à la fois sur tous les points de la ville au milieu d'un immense tumulte, comme une foule d'éclairs dans un seul roulement de tonnerre.

En moins d'une heure vingt-sept barricades sortirent de terre dans le seul quartier des halles. Au centre était cette fameuse maison n^o 50 qui fut la forteresse de Jeanne et de ses cent six compagnons et qui flanquée d'un côté par une barricade à S^t Mery et de l'autre par une barricade à la rue Maubuée, commandait trois rues, la rue des Arcis, la rue S^t Martin, et la rue Aubry-le-Boucher qu'elle prenait de front. Deux barricades en équerre se repliaient l'une de la rue Montorgueil sur la Grande Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue S^{te} Avoye. Sans compter d'innombrables barricades dans vingt

autres quartiers de Paris, au Marais, à la Montagne S^{te} Geneviève : une, rue Ménéilmontant où l'on voyait une porte-cochère arrachée de ses gonds; une autre près du petit pont de l'Hôtel-Dieu à trois cents pas de la préfecture de police.

A la barricade de la rue des Ménétriers un homme bien mis distribuait de l'argent aux travailleurs. A la barricade de la rue Greneta un cavalier parut et remit à celui qui paraissait le chef de la barricade un rouleau qui avait l'air d'un rouleau d'argent. – Voilà, dit-il, pour payer les dépenses, le vin, et cætera. Un jeune homme blond sans cravate, allait d'une barricade à l'autre portant des mots d'ordre. Un autre le sabre nu, un bonnet de police bleu sur la tête, posait des sentinelles. Dans l'intérieur des barricades, les cabarets et les loges de portiers étaient convertis en corps de garde. Du reste l'émeute se comportait selon la plus savante tactique militaire. Les rues étroites, inégales, sinueuses, pleines d'angles et de tournants, étaient admirablement choisies; le dédale des halles en particulier. La société des amis du peuple avait, disait-on, pris la direction de l'insurrection dans le quartier S^t Avoye. Un homme tué rue du Ponceau qu'on fouilla avait sur lui un plan de Paris.

Ce qui avait réellement pris la direction de l'émeute, c'était une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans l'air. L'insurrection, brusquement, avait bâti les barricades d'une main et de l'autre saisi presque tous les postes de la garnison. En moins de trois heures, comme une traînée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient envahi et occupé, sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie de la place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes Popincourt, la Galiote, le Château-d'Eau, toutes les rues

près les halles, sur la rive gauche, la caserne des Vétérans, S^{te} Pélagie, la place Maubert, la poudrière des Deux-Moulins, toutes les barrières. A cinq heures du soir ils étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs Manteaux; leurs éclaireurs touchaient la place des Victoires, et menaçaient la Banque, la caserne des Petits-Pères, l'Hôtel des postes. La moitié de Paris était à l'émeute.

Sur tous les points la lutte était formidablement engagée, et grâce aux désarmements, aux visites domiciliaires, aux pillages d'armuriers, partout le combat commencé à coups de pierres continuait à coups de fusil.

Vers six heures du soir, le passage du Saumon devenait champ de bataille. L'émeute était à un bout, la troupe au bout opposé. On se fusillait d'une grille à l'autre. Un observateur, un rêveur, qui était allé voir le volcan de près, se trouva dans le passage pris entre les deux feux. Il fut près d'une demi-heure dans cette situation délicate.

Cependant le rappel battait, les gardes nationaux s'habillaient et s'armaient en hâte, les légions sortaient des mairies, les régiments sortaient des casernes. Vis à vis le passage de l'Ancre un tambour recevait un coup de poignard. Un autre, rue du Cygne, était assailli par une trentaine de jeunes gens qui lui crevaient sa caisse et lui prenaient son sabre. Un autre était tué rue Grenier S^t Lazare. Rue Michel-le-Comte, trois officiers tombaient morts l'un après l'autre. Plusieurs gardes municipaux, blessés rue des Lombards, rétrogradaient.

Devant la Cour-Batave, un détachement de gardes nationaux trouvait un drapeau rouge portant cette

inscription : Révolution républicaine, n° 127. Était-ce une révolution en effet?

L'émeute s'était fait du centre de Paris une sorte de citadelle inextricable, tortueuse, colossale.

Là était le foyer, là était évidemment la question. Tout le reste n'était qu'escarmouches. Ce qui prouvait que tout se déciderait là, c'est qu'on ne s'y battait pas encore.

Dans quelques régiments, les soldats étaient incertains, ce qui ajoutait à l'obscurité effrayante de la crise. Ils se rappelaient l'ovation populaire qui avait accueilli en juillet 1830 la neutralité du 53^e de ligne. Deux hommes intrépides et éprouvés par les grandes guerres, le maréchal de Lobau et le général Bugeaud, commandaient, Bugeaud sous Lobau. D'énormes patrouilles composées de bataillons de la ligne enfermés dans des compagnies entières de garde nationale, et précédées d'un commissaire de police en écharpe, allaient reconnaître les rues insurgées. De leur côté, les insurgés posaient des vedettes au coin des carrefours et envoyaient audacieusement des patrouilles hors des barricades. On s'observait des deux parts. Le gouvernement, avec une armée dans la main, hésitait; la nuit allait venir, et l'on commençait à entendre le tocsin de S^t Mery. Le ministre de la guerre d'alors, le maréchal Soult, qui avait vu Austerlitz, regardait cela d'un air sombre.

Les gardes nationales de la banlieue accouraient en hâte et en désordre. Un bataillon du 12^e léger venait au pas de course de S^t Denis; le 14^e de ligne arrivait de Courbevoie; les batteries de l'école militaire avaient pris position au Carrousel; des canons descendaient de Vincennes.

La solitude se faisait aux Tuileries. Louis-Philippe était plein de sérénité.

Depuis deux ans, nous l'avons dit, Paris avait vu plus d'une insurrection [*en correction cursive à « émeute »*]. Hors des quartiers insurgés, rien n'est d'ordinaire plus étrangement calme que la physionomie de Paris pendant une émeute. Paris s'accoutume très vite à tout, – ce n'est qu'une émeute, – et il a tant d'affaires qu'il ne se dérange pas pour si peu. Ces villes colossales peuvent seules donner de tels spectacles. Ces enceintes immenses peuvent seules contenir en même temps la guerre civile et on ne sait quelle bizarre tranquillité. D'habitude, quand l'insurrection commence, quand on entend le tambour, le rappel, la générale, le boutiquier se borne à dire :

– Il paraît qu'il y a du grabuge rue S^t Martin.

Ou :

– Faubourg S^t Antoine.

Souvent il ajoute avec insouciance :

– Quelque part par là.

Plus tard, quand on distingue le vacarme déchirant et lugubre de la mousqueterie et des feux de peloton, le boutiquier dit :

– Ça chauffe donc! Tiens, ça chauffe!

Un moment après, si l'émeute approche et gagne, il ferme précipitamment sa boutique et endosse rapidement son uniforme, c'est à dire, met ses marchandises en sûreté et risque sa personne.

On se fusille dans un carrefour, dans un passage, dans un cul-de-sac, on prend, perd et reprend des barricades; le sang coule, la mitraille crible les façades des maisons, les balles tuent les gens dans leur alcôve, les

cadavres encombrant le pavé. A quelques rues de là, on entend le choc des billes de billard dans les cafés.

Les curieux causent et rient à deux pas de ces rues pleines de guerre, les théâtres ouvrent leurs portes et jouent des vaudevilles, les fiacres cheminent, les passants vont dîner en ville quelquefois dans le quartier même où l'on se bat. En 1831 une fusillade s'interrompit pour laisser passer une noce.

A l'émeute du 12 mai 1839, rue Saint-Martin, un petit vieux homme infirme, traînant une charrette à bras surmontée d'un chiffon tricolore dans laquelle il y avait des carafes emplies d'un liquide quelconque, allait et venait paisiblement de la barricade à la troupe et de la troupe à la barricade, offrant impartialement – des verres de coco – tantôt à l'anarchie, tantôt au gouvernement.

Rien n'est plus particulier; et c'est là le caractère propre des émeutes de Paris qui ne se retrouve dans aucune autre capitale. Il faut pour cela deux choses, la grandeur de Paris, et sa gaîté. Il faut la ville de Voltaire et de Napoléon.

Cette fois cependant, dans l'émeute du 5 juin 1832, la grande ville sentit quelque chose qui était peut-être plus fort qu'elle. Elle eut peur. On vit partout, dans les quartiers les plus lointains et les moins exposés, les portes et les fenêtres fermées en plein jour. Les courageux s'armèrent, les poltrons se cachèrent. Le passant insouciant et affairé disparut. Beaucoup de rues étaient vides comme à quatre heures du matin. Des détails circulaient, grossis, souvent inventés, et mêlés à des nouvelles fatales. – Qu'ils étaient maîtres de l'Hôtel-de-Ville; – que, rien qu'au cloître de S^t Méry, ils étaient six cents, retranchés et crénelés dans l'église; – que la ligne

n'était pas sûre; – qu'Armand Carrel avait été voir le maréchal Clauzel et que le maréchal avait dit : Ayez d'abord un régiment; – que Lafayette était malade, mais qu'il leur avait dit pourtant : Je suis à vous. Je vous suivrai partout où il y aura place pour une chaise. – qu'il fallait se tenir sur ses gardes; qu'à la nuit il y aurait des gens qui pilleraient les maisons isolées dans les coins déserts de Paris; – qu'une batterie avait été établie rue Aubry-le-Boucher; – que Lobau et Bugeaud se concertaient, et qu'à minuit, ou au point du jour au plus tard, quatre colonnes marcheraient à la fois sur le centre de l'émeute, la première venant de la Bastille, la deuxième de la porte Saint-Martin, la troisième de la Grève, la quatrième des Halles; – que peut-être aussi les troupes évacueraient Paris et se retireraient au Champ-de-Mars; – qu'on ne savait ce qui arriverait, mais qu'à coup sûr cette fois, c'était grave. – On se préoccupait des hésitations du maréchal Soult. – Pourquoi n'attaquait-il pas tout de suite? – Il est certain qu'il était profondément absorbé. Le vieux lion semblait flairer dans cette ombre un monstre inconnu.

Le soir vint, les théâtres n'ouvrirent pas; les patrouilles circulaient d'un air irrité; on fouillait les passants; on arrêtait les suspects. Un poète qui portait sous son bras un volume du duc de St Simon fut arrêté comme St Simonien. Il y avait à huit heures plus de huit cents prisonniers; la préfecture de police était encombrée, la Conciergerie encombrée, la Force encombrée. Ailleurs les prisonniers couchaient en plein air dans les préaux les uns sur les autres. La consternation était partout, et la crainte du lendemain. On se barricadait dans les maisons, les femmes et les mères s'inquiétaient, on n'entendait que

ceci : Ah mon Dieu! il n'est pas rentré! Il y avait à peine au loin quelques rares roulements de voitures, on écoutait, sur le pas des portes, les rumeurs, les cris, les tumultes, les bruits sourds et indistincts, des choses dont on disait : C'est la cavalerie, ou : Ce sont des caissons qui galopent, les clairons, les tambours, la fusillade, et surtout cet effrayant tocsin de S^t Méry. On attendait le premier coup de canon. Des hommes armés surgissaient au coin des rues et disparaissaient en criant : Rentez chez vous! Et l'on se hâtait de verrouiller les portes. On disait : Comment cela finira-t-il? De moment en moment, à mesure que la nuit tombait, Paris semblait se colorer plus lugubrement du flamboiement sinistre de l'émeute.

A l'instant où l'insurrection, surgissant du choc du peuple et de la troupe devant l'Arsenal, détermina un mouvement d'avant en arrière dans la multitude qui suivait le corbillard et qui, de toute la longueur des boulevards, pesait, pour ainsi dire, sur la tête du convoi, ce fut un effrayant reflux. La cohue s'ébranla, les rangs se rompirent, tous coururent, partirent, s'échappèrent, les uns avec les cris de l'attaque, les autres avec la pâleur de la fuite. Le grand fleuve qui couvrait les boulevards se divisa en un clin d'oeil, déborda à droite et à gauche et se répandit en torrents dans deux cents rues à la fois avec le ruissellement d'une écluse lâchée. En ce moment un enfant déguenillé qui descendait par la rue Mesnilmontant, tenant à la main une branche de faux-ébénier en fleurs qu'il venait de cueillir sur les hauteurs de Belleville, avisa dans la devanture de boutique d'une marchande de bric-à-brac un vieux pistolet d'arçon. Il jeta sa branche fleurie sur le pavé, et cria :

– Mère chose, je vous emprunte votre machin.

Et il se sauva avec le pistolet.

Deux minutes après, un flot de bourgeois épouvantés qui s'enfuyait par la rue Amelot, rencontra l'enfant qui brandissait son pistolet et qui chantait :

La nuit on ne voit rien,
Le jour on voit très bien,
D'un écrit apocryphe

Le bourgeois s'ébouriffe,
Pratiquez la vertu,
Tutu chapeau pointu!

C'était le petit Chavroche qui s'en allait en guerre.

Sur le boulevard il s'aperçut que le pistolet n'avait pas de chien.

Il gagna la rue S^t Antoine, se donna rue du Roi-de-Sicile l'immense volupté de déchirer les affiches de spectacles et se dirigea vers l'Orme S^t Gervais.

Le digne perruquier qui avait chassé les deux mioches auxquels Chavroche avait offert l'hospitalité de l'éléphant, était en ce moment dans sa boutique occupé à raser un vieux soldat légionnaire qui avait servi sous l'empire. On causait. Le perruquier avait naturellement parlé au vétéran de l'émeute puis du général Lamarque, et de Lamarque on était venu à l'empereur. De là une conversation de barbier à soldat, que Prudhomme, s'il eût été présent, eût enrichie d'arabesques, et qu'il eût intitulée : *Dialogue du rasoir et du sabre*.

L'empereur, disait le perruquier, n'a été blessé qu'une fois, n'est-ce pas, monsieur le vétéran?

Le vieux soldat répondit avec l'accent laconique des grognards :

– Au talon. A Ratisbonne. Je ne l'ai jamais vu si bien mis que ce jour-là. Il était propre comme un sou.

– Et vous, monsieur le vétéran, vous avez dû être souvent blessé?

– Moi, dit le soldat? ah! pas grand'chose. J'ai reçu à Marengo deux coups de sabre sur la nuque, une balle dans le bras droit à Austerlitz, une autre dans la hanche gauche à Iéna, à Friedland, un coup de bayonnette –là-, à la Moskowa sept ou huit coups de lance n'importe où, à

Lutzen un éclat d'obus qui m'a écrasé un doigt... – Ah! et puis à Waterloo un biscayen dans la cuisse. Voilà tout.

– Comme c'est beau, s'écria le perruquier avec un accent pindarique, de crever sur le champ de bataille! Moi, parole d'honneur, plutôt que de crever sur le grabat, de maladie, lentement, un peu tous les jours, avec les drogues, les cataplasmes, la seringue et le médecin, j'aimerais mieux recevoir dans le ventre un boulet de canon!

– Vous n'êtes pas dégoûté, fit le soldat.

Il achevait à peine qu'un effroyable fracas ébranla la boutique. Une vitre de la devanture venait de s'étoiler brusquement.

Le perruquier devint blême.

– Ah Dieu! cria-t-il, c'en est un!

– Quoi?

– Un boulet de canon.

– Le voici, dit le soldat.

Et il ramassa quelque chose qui roulait à terre. C'était un caillou.

Le perruquier courut à sa vitre brisée et vit Chavroche qui s'enfuyait à toutes jambes vers le marché S^t Jean. En passant devant la boutique du perruquier, Chavroche, qui avait les deux mômes sur le coeur, n'avait pu résister au désir de lui dire bonjour, et lui avait jeté une pierre dans ses carreaux.

– Voyez-vous, hurla le perruquier! Cela fait le mal pour le mal. Qu'est-ce qu'on lui a fait à ce gamin-là?

Cependant Chavroche, au marché S^t Jean, venait – d'opérer sa jonction – avec une bande conduite par Courfeyrac, Enjolras et Combeferre. Ils étaient déjà armés. Combeferre avait un fusil de chasse, Enjolras un

fusil de garde national portant un numéro de légion, et dans sa ceinture deux pistolets que sa redingotte déboutonnée laissait voir; Courfeyrac agitait une canne à épée dégainée. Ils arrivaient du quai Morland, sans cravates, sans chapeaux, essoufflés, mouillés par la pluie, l'éclair dans les yeux. Chavroche les aborda avec calme.

– Où allons-nous?

– Viens, dit Courfeyrac.

Un groupe tumultueux les suivait, étudiants, artistes, jeunes gens affiliés à la Cougourde d'Aix, ouvriers, gens du port, armés de bâtons et de bayonnettes, quelques-uns, comme Enjolras, avec des pistolets entrés dans leurs pantalons. Un vieillard, qui paraissait très vieux, marchait dans cette bande. Il n'avait point d'arme, et se hâtait pour ne point rester en arrière, quoiqu'il eût l'air °pensif°. Chavroche l'aperçut :

– Kekseksa (qu'est-ce que c'est que ça?) dit-il à Courfeyrac.

– C'est un vieux.

C'était M. Mabeuf.

Voici ce qui s'était passé :

Courfeyrac et ses amis étaient sur le boulevard Bourdon près des greniers d'abondance au moment où les dragons avaient chargé. Courfeyrac, Enjolras et Combeferre étaient de ceux qui avaient pris par la rue Bassompierre en criant : Aux barricades! Rue Lesdiguières ils avaient rencontré un vieillard qui cheminait. Ce qui avait appelé leur attention, c'est que ce bonhomme marchait en zigzag comme s'il était ivre. En outre il avait son chapeau à la main, quoiqu'il eût plu toute la matinée et qu'il plût assez fort en ce moment-là même. Courfeyrac avait reconnu le père Mabeuf. Il le

connaissait pour avoir plusieurs fois accompagné Thomas jusqu'à sa porte. Sachant les habitudes paisibles et plus que timides du vieux marguillier bouquiniste, et stupéfait de le voir au milieu de ce tumulte, à deux pas des charges de cavalerie, presque au milieu d'une fusillade, il l'avait abordé, et l'émeutier de vingt-cinq ans et l'octogénaire avaient échangé ce dialogue :

– Monsieur Mabeuf, rentrez chez vous.

– Pourquoi?

– Il va y avoir du grabuge.

– C'est bon.

– Des coups de sabre, des coups de fusil, monsieur Mabeuf.

– C'est bon.

– Des coups de canon.

– C'est bon. Où allez-vous, vous autres?

– Nous allons flanquer le gouvernement par terre.

– Je vous suis.

Et il s'était mis à les suivre. Depuis ce moment-là, il n'avait pas prononcé une parole. Son pas était devenu ferme tout à coup, des ouvriers lui avaient offert le bras, il avait refusé d'un signe de tête. Il s'avancait presque au premier rang de la colonne, ayant tout à la fois le mouvement d'un homme qui marche et le visage d'un homme qui dort.

La bande avait pris par la rue de la Verrerie.

Le petit Chavroche marchait en avant avec ce chant à tue-tête qui faisait de lui une espèce de clairon. Voici le couplet, probablement improvisé, qu'il chantait sur l'air Au clair de la lune et qu'il terminait par un cri étranglé pareil au chant du coq :

Mon nez est en larmes

Mon ami Bugeaud,

Prêt'moi tes gendarmes
Que j'leur dise un mot!
En capote bleue,
La poule au shako,
Voici la banlieue!
Co-cocorico

Ils se dirigeaient vers S^t Méry.

La bande grossissait à chaque instant. Vers la rue des Billettes, un homme de haute taille, dont Courfeyrac, Enjolras et Combeferre remarquèrent la mine rude et hardie, mais qu'aucun d'eux ne connaissait, se joignit à eux. Chavroche occupé de chanter, de siffler, de bourdonner, d'aller en avant et de cogner aux portes avec la crosse de son pistolet sans chien, ne fit pas attention à cet homme.

Il se trouva qu'ils passèrent rue de la Verrerie devant la porte de Courfeyrac.

– Cela se trouve bien, dit Courfeyrac, j'ai oublié ma bourse, et j'ai perdu mon chapeau.

Il quitta la troupe et monta chez lui quatre à quatre. Il prit un vieux chapeau et sa bourse. Il prit aussi un assez grand coffre carré de la dimension d'une grosse valise qui était caché dans son linge sale. Comme il redescendait en courant, la portière l'appela :

- Monsieur de Courfeyrac!
- Pas de de! Qu'est-ce?
- Il y a là quelqu'un qui veut vous parler.
- Qui ça?
- Je ne sais pas.
- Où ça?
- Dans ma loge.
- Au diable, fit Courfeyrac!

– Mais ça attend depuis plus d'une heure que vous rentriez, reprit la portière!

En même temps, une espèce de jeune ouvrier, maigre, blême, petit, marqué de taches de rousseur, vêtu d'une blouse trouée et d'un pantalon de velours rapiécé et qui avait plutôt l'air d'une fille accoutrée en garçon que d'un homme, sortit de la loge et dit à Courfeyrac d'une voix qui, par exemple, n'était pas le moins du monde une voix de femme :

- Monsieur Thomas, s'il vous plaît?
- Il n'y est pas.
- Rentrera-t-il ce soir?
- Je n'en sais rien.

Et Courfeyrac ajouta : – Quant à moi, je ne rentrerai pas.

Le jeune homme le regarda fixement et lui demanda :

- Pourquoi cela?
- Parce que.
- Où allez-vous donc?
- Qu'est-ce que cela te fait?
- Voulez-vous que je vous porte votre coffre?
- Je vais aux barricades.
- Voulez-vous que j'aille avec vous?

– Si tu veux, répondit Courfeyrac! La rue est libre, les pavés sont à tout le monde.

Et il s'échappa en courant pour rejoindre ses amis. Quand il les eut rejoints, il donna le coffre à porter à l'un d'eux. Ce ne fut qu'un grand quart d'heure après qu'il s'aperçut que le jeune homme les avait en effet suivis.

Un attroupement ne va pas précisément où il veut. Nous avons expliqué que c'est un coup de vent qui

l'emporte. Ils dépassèrent S^t Merry et se trouvèrent sans trop savoir comment rue S^t Denis.

Les parisiens qui aujourd'hui, en entrant dans la rue Rambuteau du côté des halles, remarquent à leur droite, vis-à-vis la rue Mondétour, une boutique de vannier ayant pour enseigne un panier qui a la forme de l'empereur avec cette inscription :

NAPOLEON EST FAIT

TOUT EN OSIER

ne se doutent guère des scènes terribles que ce même emplacement a vues il n'y a pas plus de quatorze ans à l'heure où nous écrivons ces lignes.

C'est là qu'étaient la rue de la Chanvrerie, que les anciens titres écrivent Chanverrière, et le cabaret célèbre appelé Corinthe.

On se rappelle tout ce qui a été dit sur la barricade élevée en cet endroit et éclipsée d'ailleurs par la barricade S^t Méry. C'est sur cette fameuse barricade de la rue de la Chanvrerie, aujourd'hui tombée dans une nuit profonde, que nous allons jeter un peu de lumière.

Les personnes qui voudront se représenter, d'une manière assez exacte, les îlots de maisons qui se dressaient à cette époque, près la pointe S^t Eustache, à l'angle nord-est des halles de Paris, où est aujourd'hui l'embouchure de la rue Rambuteau, n'ont qu'à se figurer, touchant la rue S^t Denis par le sommet et par la base les halles, une N dont les deux jambages verticaux seraient la

rue de la Grande-Truanderie et la rue de la Chanvrerie et dont la rue de la Petite-Truanderie ferait le jambage transversal. La vieille rue Mondétour coupait les trois jambages selon les angles les plus tortus. Si bien que l'enchevêtrement dédaléen de ces quatre rues suffisait pour faire, sur un espace de cent toises carrées, entre les halles et la rue Saint-Denis d'une part, entre la rue du Cygne et la rue des Prêcheurs d'autre part, sept îlots de maisons, bizarrement taillés, de grandeurs diverses, posés de travers et comme au hasard et séparés à peine par des fentes étroites ainsi que les blocs de pierre dans les carrières. Nous disons fentes étroites et nous ne pouvons pas donner une plus juste idée de ces ruelles obscures, resserrées, anguleuses, bordées de masures à huit étages. Ces masures étaient si décrépite que, dans les rues de la Chanvrerie et de la Petite-Truanderie, les façades s'élevaient de poutres allant d'une maison à l'autre. La rue était étroite et le ruisseau large, le passant y cheminait, sur le pavé toujours mouillé, côtoyant des boutiques pareilles à des caves, de grosses bornes cerclées de fer, des tas d'ordures gigantesques, des portes d'allées armées d'énormes grilles séculaires. La rue Rambuteau a dévasté tout cela.

Ce nom, Mondétour, peint à merveille les sinuosités de toute cette voirie. Un peu plus loin on les trouve encore mieux exprimées par la rue Pirouette qui se jette dans la rue Mondétour.

Le passant qui s'engageait de la rue Saint-Denis dans la rue de la Chanvrerie la voyait peu à peu se rétrécir devant lui comme s'il fût entré dans un entonnoir allongé. Au bout de la rue, qui était fort courte, il trouvait le passage barré du côté des Halles par une haute rangée de

maisons, et il se fût cru dans un cul-de-sac, s'il n'eût aperçu à droite et à gauche deux tranchées noires par où il pouvait s'échapper. C'était la rue Mondétour.

A l'angle de la tranchée de droite, on remarquait une maison moins élevée que les autres et formant une sorte de cap sur la rue. C'est dans cette maison, de deux étages seulement, qu'était joyeusement installé depuis trois cents ans un cabaret illustre. Du temps de Mathurin Régnier, ce cabaret s'appelait le Pot-aux-roses, et comme la mode était aux rébus, il avait pour enseigne un poteau peint en rose. Au siècle dernier, le digne Natoire, l'un des maîtres fantasques aujourd'hui dédaignés par l'école raide, s'étant grisé plusieurs fois dans ce cabaret à la table même où s'était saoulé Régnier, avait peint par reconnaissance une grappe de raisin de Corinthe sur le poteau rose. Le cabaretier, de joie, en avait changé son enseigne et avait fait peindre au-dessous de la grappe ces mots : au Raisin de Corinthe. De là ce nom, Corinthe. Rien n'est plus naturel aux ivrognes que les ellipses. L'ellipse est le zigzag de la phrase. Corinthe avait peu à peu détrôné le pot-aux-roses. Le dernier cabaretier de la dynastie, le père Hucheloup, ne sachant même plus la tradition, avait fait peindre le poteau en bleu.

Une salle en bas où était le comptoir, une salle au premier où était le billard, un escalier à vis perçant le plafond, des chandelles en plein jour, voilà quel était le cabaret. Un escalier à trappe dans la première salle conduisait à la cave. Au second était le logis des Hucheloup. La cuisine partageait le rez-de-chaussée avec la salle du comptoir.

Le père Hucheloup était peut-être né chimiste, le fait est qu'il fut cuisinier. On ne buvait pas seulement dans

son cabaret, on y mangeait. Hucheloup avait inventé une chose excellente qu'on ne mangeait que chez lui, c'étaient des carpes farcies qu'il appelait carpes au gras. On mangeait cela à la lueur d'une chandelle de suif ou d'un quinquet du temps de Louis XVI sur des tables où était clouée une toile cirée en guise de nappe. On y venait de loin. Hucheloup, un beau matin, avait jugé à propos d'avertir les gens de sa «spécialité»; il avait trempé un pinceau dans un pot de noir, et comme il avait une orthographe à lui de même qu'une cuisine à lui, il avait improvisé sur son mur cette inscription remarquable :

CARPES HOGRAS

Un hiver, les averses et les giboulées avaient eu la fantaisie d'effacer l'S qui terminait le premier mot et le G qui commençait le troisième, et il était resté ceci :

CARPE HO RAS

Le temps et la pluie aidant, une humble annonce gastronomique était devenue un conseil profond.

De la sorte il s'était trouvé que ne sachant pas le français, le père Hucheloup avait su le latin, qu'il avait fait sortir de la cuisine la philosophie, et que voulant simplement effacer Carême, il avait égalé Horace. Et ce qui était frappant, c'est que cela aussi voulait dire : entrez dans mon cabaret.

Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Le dédale Mondétour est éventré, la rue de la Chanvrière et Corinthe ont disparu sous le pavé de la rue Rambuteau.

Comme nous l'avons dit, Corinthe était un des lieux de réunion, sinon de ralliement, de Courfeyrac et de ses amis. C'est Bossuet qui avait découvert Corinthe. Il y était entré à cause de *carpe horas* et y était retourné à cause des carpes au gras. On y buvait, on y mangeait, on

y criait; on y payait peu, on y payait mal. On était toujours bien venu. Le père Hucheloup était un bon homme.

Peu après 1830, le père Hucheloup mourut. Avec lui disparut le secret des carpes au gras. Sa veuve, inconsolable, continua le cabaret. Mais la cuisine dégénéra et devint exécration, le vin, qui avait toujours été mauvais, devint affreux. Courfeyrac et ses amis continuèrent pourtant d'aller à Corinthe, – par pitié, disait Bossuet.

Le matin du 5 juin, tandis que Courfeyrac, Combeferre et Enjolras allaient au convoi de Lamarque, Bossuet, Grangé et Joly dit Jolly, étaient allés à Corinthe, préférant leur déjeuner à un corbillard et se disant que, dans tous les cas, s'il y avait «quelque chose», cela refluerait toujours de leur côté. Grangé et Joly avaient été déterminés par cette réflexion sensée de Bossuet : – On peut manquer l'enterrement sans manquer l'émeute. – Joly avait ajouté : – D'ailleurs il pleut. C'est un choix à faire entre le vin et l'eau.

Il s'étaient attablés dans la salle du premier, grande longue pièce encombrée de tabourets, d'escabeaux, de chaises, de bancs et de tables et d'un vieux billard boiteux. Cette salle, éclairée d'une seule fenêtre étroite et d'un quinquet toujours allumé, avait un air de galetas. Tous les meubles à quatre pieds se comportaient comme s'ils en avaient trois. Les murs blanchis à la chaux n'avaient pour tout ornement que ce hideux quatrain ultra-pantagruelique charbonné par Bossuet, que notre devoir d'historien nous oblige à reproduire et au-dessus duquel on avait écrit : Portrait de Madame Hucheloup :

Elle empeste à dix pas, elle empoisonne à deux.

Une verrue habite en son nez hasardeux,

On tremble à chaque instant qu'elle ne vous la mouche,

Et qu'un beau jour son nez ne tombe dans sa bouche.

Cela était signé Bossuet.

Mame Hucheloup, ressemblante, allait et venait du matin au soir devant ce quatrain avec une parfaite tranquillité. Une grosse servante rousse, appelée Laure et encore plus effroyable, laide comme un monstre mythologique, l'aidait à poser sur les tables les cruchons de vin bleu et les brouets variés qu'on servait aux affamés dans des écuelles de poterie.

Avant d'entrer dans la salle restaurant, on lisait sur la porte ce vers écrit à la craie par Courfeyrac :

Régale si tu peux et mange si tu l'oses.

Il étaient entrés à Corinthe pour déjeuner, et n'en étaient plus sortis. Il y étaient seuls depuis le matin, les autres habitués du cabaret étant allés « voir les événements ». La table où ils s'accouaient était couverte de bouteilles vides. Deux chandelles y brûlaient, l'une dans un bougeoir de cuivre parfaitement vert, l'autre dans le goulot d'une carafe fêlée. Nous devons à la vérité de dire que vers deux heures après midi, Joly et Grangé étaient prodigieusement gais. Ils trinquaient, et Grangé, à cheval sur un tabouret, sa cravate défaite, les deux bras étendus, le verre à la main, jetait à la grosse servante Laure ces paroles solennelles :

– Qu'on ouvre les portes du palais! Que tout le monde soit de l'académie française et ait le droit d'embrasser Madame Hucheloup! buvons!

Et Joly s'écriait :

– Laure! ne donnez plus de vin à Grangé. Il mange des argents fous. Il a déjà dévoré depuis ce matin en folles prodigalités un franc quatre-vingt quinze centimes!

Et Grangé reprenait :

– Qui donc a décroché les étoiles sans ma permission pour les apporter sur la table en guise de chandelles?

Bossuet avait conservé un calme grandiose

Il s'était assis sur l'appui de la fenêtre ouverte, mouillant son dos à la pluie qui tombait, et il contemplait ses deux amis.

Tout à coup il entendit derrière lui un tumulte, des pas précipités, des cris aux armes! Il se retourna, et aperçut, rue S^t Denis, au bout de la rue de la Chanvrerie, Courfeyrac qui passait l'épée à la main, et Chavroche avec son pistolet, Combeferre avec son fusil, Enjolras avec son fusil, et tout le rassemblement armé et orageux qui les suivait.

La rue de la Chanvrerie n'était guère longue que d'une portée de carabine. Bossuet improvisa avec ses deux mains un portevoix autour de sa bouche, et cria :

– Courfeyrac! Courfeyrac! hohée!

Courfeyrac entendit l'appel, aperçut Bossuet, et fit quelques pas dans la rue de la Chanvrerie, en criant un que veux-tu? qui se croisa avec un : où vas-tu?

– Faire une barricade, répondit Courfeyrac.

– Eh bien, ici! la place est bonne! fais-la ici!

– C'est vrai, aigle de Meaux, dit Courfeyrac.

Et sur un signe de Courfeyrac, l'attroupement se précipita rue de la Chanvrerie.

La place était en effet admirablement indiquée, l'entrée de la rue évasée, le fond rétréci et en cul-de-sac, Corinthe y faisant un étranglement, la rue Mondétour facile à barrer à droite et à gauche, aucune attaque possible que par la rue S^t Denis, c'est-à-dire de front et à

découvert. Bossuet gris avait eu le coup d'oeil de Napoléon à jeun.

A l'irruption du rassemblement, l'épouvante avait pris toute la rue. Pas un passant qui ne se fût éclipsé. Le temps d'un éclair, au fond, à droite, à gauche, boutiques, établis, portes d'allées, fenêtres, persiennes, mansardes, volets de toute dimension, s'étaient fermés depuis les rez-de-chaussée jusque sur les toits. Une vieille femme effrayée avait pendu un matelas devant sa fenêtre à une perche à sécher le linge, afin d'amortir les balles. La maison du cabaret était seule restée ouverte; et cela par une bonne raison, c'est que l'attroupement s'y était rué. – Ah mon Dieu! ah mon Dieu! soupirait mame Hucheloup.

Bossuet était descendu au-devant de Courfeyrac.

-Tiens! dit Laigle de Meaux, tu vas t'enrhumer. Tu n'as pas de parapluie!

Courfeyrac haussa les épaules. L'école romantique, dont il était, a toujours haï et méprisé les parapluies.

– Un parapluie, fit-il! jamais! plutôt la tombe!

– Tu as tort, dit Bossuet, c'est élégant. Tu ne connais donc pas le grand chic anglais, un immense riflard?

Cependant, en quelques minutes, vingt barres de fer avaient été arrachées de la devanture grillée du cabaret, dix toises de rue avaient été dépavées, Chavroche et Combeferre avaient saisi au passage et renversé le haquet d'un fabricant de chaux appelé Anceau, ce haquet contenait trois barriques pleines de chaux qu'ils avaient placées sous des piles de pavés, Enjolras avait levé la trappe de la cave et toutes les futailles vides de la veuve Hucheloup étaient allées contrebutter les barriques de chaux; des poutres d'étai avaient été arrachées à la façade d'une maison voisine et couchées sur les futailles. Quand

Bossuet et Courfeyrac se retournèrent, la moitié de la rue était déjà barrée d'un rempart plus haut qu'un homme. Rien n'est tel que la main populaire pour bâtir tout ce qui se bâtit en démolissant.

Un omnibus qui avait deux chevaux blancs passa au bout de la rue.

Bossuet enjamba les pavés, courut, arrêta le cocher, fit descendre les voyageurs, donna la main «aux dames», congédia le conducteur et revint ramenant voiture et chevaux par la bride.

– Les omnibus, dit-il, ne passent pas devant Corinthe. Non licet omnibus adire Corynthus.

Un instant après, les chevaux dételés s'en allaient au hasard par la rue Mondétour, et l'omnibus couché sur le flanc complétait le barrage de la rue.

Madame Hucheloup et sa servante, effarées, s'étaient réfugiées au premier étage.

– C'est la fin du monde, disait Mame Hucheloup.

Joly déposait un baiser sur le gros cou rouge et ridé de mame Hucheloup et disait à Grangé :

– Mon cher, j'ai toujours considéré le cou d'une femme comme une chose infiniment délicate.

Mais Grangé atteignait les plus hautes régions du dithyrambe. Grangé à la fenêtre avait saisi Laure par la taille et poussait de longs éclats de rire.

– Laure est laide, criait-il! Laure est une chimère. Voici le secret de sa naissance : un Pygmalion gothique qui faisait des gargouilles de cathédrales tomba un beau matin amoureux de l'une d'elles, la plus horrible. Il supplia Cupidon de l'animer, et cela fit Laure. Regardez-la, citoyens! elle a les cheveux couleur chromate de plomb comme la maîtresse du Titien, et c'est une bonne

filles. Je vous réponds qu'elle se battra bien, toute bonne fille contient un héros. Quant à la mère Hucheloup, c'est une vieille brave. Une housarde, quoi! elle se battra aussi. A elles deux elles feront peur à la banlieue. Camarades, nous renverserons le gouvernement, vrai comme il est vrai qu'il existe quinze acides intermédiaires entre l'acide margarique et l'acide formique. Citoyens! mon père m'a toujours détesté parce que je ne pouvais comprendre les mathématiques. Je ne comprends que l'amour et la liberté. Je suis Grangé le bon enfant! N'ayant jamais eu d'argent, je n'en ai pas pris l'habitude, ce qui fait que je n'en ai jamais manqué; mais si j'avais été riche, il n'y aurait plus eu de pauvres! on aurait vu! Je me figure Jésus-Christ avec la fortune de Rothschild! Que de bien il ferait! Laure, embrasse-moi! Tu es voluptueuse et timide! tu as des joues qui appellent le baiser d'une sœur, et des lèvres qui appellent le baiser d'un amant!

– Tais-toi Grangé, dit Courfeyrac, tu es ivre.

– Je suis capitoul et maître-ès-jeux floraux, répondit Grangé.

Enjolras qui était debout sur la crête du barrage, leva son beau visage dédaigneux et sévère. Enjolras tenait du spartiate et du puritain. Il fût mort aux Thermopyles avec Léonidas et eût brûlé Drogheda avec Cromwell.

– Grangé! cria-t-il, va-t'en cuver ton vin hors d'ici. Ne déshonore pas la barricade!

Cette parole austère et rude produisit sur Grangé un effet singulier. On eût dit qu'il recevait un verre d'eau froide à travers le visage. Il parut subitement dégrisé. Il s'assit, s'accouda sur une table et dit à Enjolras :

– Laisse-moi dormir ici.

– Va dormir ailleurs, cria Enjolras.

Mais Grangé le regarda avec des yeux fous et troubles et répondit d'une voix grave :

– Laisse-moi y dormir – jusqu'à ce que j'y meure.

Il laissa tomber sa tête sur la table et un instant après il était endormi.

Courfeyrac et Enjolras dirigeaient tout. Deux barricades se construisaient en même temps, toutes deux appuyées à la maison de Corinthe et faisant équerre; la plus grande fermait la rue de la Chanvrerie, l'autre fermait la rue Mondétour du côté de la rue du Cygne. Celle-ci, très étroite, n'était construite que de tonneaux et de pavés. Ils étaient là environ trente travailleurs, tous armés, car chemin faisant, ils avaient pillé une boutique d'armurier.

La pluie avait cessé. Des recrues étaient arrivées. Plusieurs ouvriers avaient apporté sous leurs blouses deux barils de poudre, un panier plein de bouteilles de vitriol, deux ou trois torches de mardi gras, et une bourriche pleine de lampions «restés de la fête du roi». On disait que ces munitions venaient de la part d'un épicier du faubourg S^t Antoine. On brisait l'unique réverbère de la rue de la Chanvrerie, la lanterne correspondante de la rue S^t Denis, et toutes les lanternes des rues circonvoisines de Mondétour, du Cygne, des Prêcheurs, et de la Grande et de la Petite-Truanderie. Rien de plus bizarre et de plus bigarré que cette troupe. L'un avait un habit veste, un sabre de cavalerie et deux pistolets d'arçon, un autre était en manches de chemise avec un chapeau rond et une poire à poudre pendue au côté, un troisième était plastronné de neuf feuilles de papier gris et armé d'une alène de sellier. Il y en avait un qui criait : Exterminons jusqu'au dernier et mourons au bout de notre bayonnette!

Celui-là n'avait pas de bayonnette. Un autre avait pardessus sa redingotte une buffleterie et une giberne de garde national avec le couvre-giberne orné de cette inscription en laine rouge : ordre public. Force fusils portant des numéros de légions, peu de chapeaux, point de cravates, beaucoup de bras nus, quelques piques. Ajoutez à cela tous les âges, tous les visages, de petits jeunes gens pâles, des ouvriers du port bronzés. Tous se hâtaient, et, tout en s'entr'aidant, on causait des chances possibles, – qu'on aurait des secours vers trois heures du matin, – qu'on était sûr d'un régiment, – que Paris se soulèverait. Propos terribles auxquels se mêlait une sorte de gaîté cordiale. On eût dit des frères; ils ne savaient pas les noms les uns des autres. Les grands périls ont cela de beau qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus. Un feu avait été allumé dans la cuisine, et l'on y fondait dans un moule à balles brocs, cuillers, fourchettes, toute l'argenterie d'étain du cabaret. On buvait à travers tout cela. Les capsules et les chevrotines traînaient pêle-mêle sur les tables avec les verres de vin. Dans la salle de billard, mame Hucheloup et Laure, diversement modifiées par la terreur, dont l'une était abrutie, l'autre essoufflée, déchiraient de vieux torchons et faisaient de la charpie; trois insurgés les aidaient, trois gaillards chevelus, barbus et moustachus, qui épluchaient la toile avec des doigts de lingère et qui les faisaient trembler.

L'homme de haute stature, que Courfeyrac, Combeferre et Enjolras avaient remarqué à l'instant où il abordait l'attroupement de la rue des Billettes, travaillait à la petite barricade et s'y rendait utile. Chavroche travaillait à la grande. Quant au jeune homme qui avait attendu Courfeyrac chez lui et lui avait demandé

monsieur Thomas, il avait disparu à peu près vers le moment où l'on avait renversé l'omnibus.

Chavroche était furieux de son pistolet sans chien. Il allait de l'un à l'autre, réclamant :

– Un fusil! Je veux un fusil! Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil?

– Un fusil à toi, dit Combeferre!

– Tiens! dit le gamin, pourquoi pas? J'en ai bien eu un en 1830 quand on s'est disputé avec Charles X!

Enjolras haussa les épaules.

– Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants.

Chavroche se tourna fièrement, et lui répondit :

Si tu es tué avant moi, je te prends le tien.

Les journaux du temps qui ont dit que la barricade de la rue de la Chanvrerie, cette construction presque inexpugnable, comme ils l'appellent, atteignait au niveau d'un premier étage, se sont trompés. Le fait est qu'elle ne dépassait pas une hauteur moyenne de six ou sept pieds. Elle était bâtie de manière que les combattants pouvaient, à volonté, ou disparaître derrière, ou dominer le barrage et même en escalader la crête au moyen d'une quadruple rangée de pavés superposés et arrangés en gradins à l'intérieur. Au dehors le front de la barricade, composé de piles de pavés et de tonneaux reliées par des poutres et des planches qui s'enchevêtraient dans les roues de la charrette Anceau et de l'omnibus renversé, présentait l'aspect d'un obstacle hérissé et inextricable. Une coupure suffisante pour qu'un homme y pût passer avait été ménagée entre une des extrémités de la barricade et le mur, de façon qu'une sortie était possible. La flèche de

l'omnibus était dressée droite et un drapeau rouge, fixé à cette flèche, flottait sur la barricade.

La petite barricade Mondétour, cachée derrière la maison du cabaret, ne s'apercevait pas. Les deux barricades réunies formaient une véritable redoute. Courfeyrac et Enjolras n'avaient pas jugé à propos de barricader l'autre tronçon de la rue Mondétour qui ouvre par la rue des Prêcheurs une issue sur les halles, voulant sans doute conserver une communication possible avec le dehors et redoutant peu d'être attaqués par la dangereuse et difficile ruelle des Prêcheurs.

A cela près de cette issue restée libre, qui constituait ce que Folard, dans son style stratégique, eût appelé un boyau, et en tenant compte aussi de la coupure exigüe ménagée sur la rue de la Chanvrerie, l'intérieur de la barricade, où le cabaret faisait un angle saillant, présentait un quadrilatère irrégulier fermé de toutes parts. Il y avait une vingtaine de pas d'intervalle entre le grand barrage et les hautes maisons qui formaient le fond de la rue, en sorte qu'on pouvait dire que la barricade était adossée à ces maisons, toutes habitées, mais closes du haut en bas.

Tout ce travail se fit sans empêchement en moins d'une heure et sans que cette poignée d'hommes déterminés vît apparaître un bonnet à poil ni une bayonnette. Les rares bourgeois qui se hasardaient encore à ce moment de l'émeute dans la rue S^t Denis jetaient un coup d'oeil rue de la Chanvrerie, apercevaient la barricade et doublaient le pas.

Les deux barricades terminées, le drapeau arboré, Courfeyrac monta sur une table. Enjolras apporta le coffre carré et Courfeyrac l'ouvrit. Ce coffre était plein de cartouches. Quand on vit les cartouches, il y eut un

tressaillement parmi les plus braves et un moment de silence. Courfeyrac les distribua en souriant.

Chacun reçut trente cartouches. Beaucoup avaient de la poudre et se mirent à en faire d'autres avec les balles qu'on fondait. On réserva le baril de poudre.

Le rappel, qui parcourait tout Paris, ne discontinuait pas, mais cela avait fini par ne plus être qu'un bruit monotone auquel ils ne faisaient plus attention. Ce bruit tantôt s'éloignait, tantôt s'approchait avec des ondulations lugubres.

On chargea les fusils et les carabines, tous ensemble, sans précipitation, avec une gravité solennelle. Enjolras alla placer trois sentinelles hors des barricades, l'une rue de la Chanvrerie, la seconde rue des Prêcheurs, la troisième au coin de la Petite-Truanderie.

Puis, les barricades bâties, les postes assignés, les fusils chargés, les vedettes posées, seuls dans ces rues redoutables où personne ne passait plus, entourés de ces maisons muettes et comme mortes où ne palpait aucun mouvement humain, enveloppés des ombres croissantes du crépuscule qui tombait, au milieu de cette obscurité et de ce silence où l'on sentait s'avancer quelque chose et qui avaient je ne sais quoi de terrifiant et de formidable, isolés, armés, déterminés, tranquilles, ils attendirent.

Dans ces heures d'attente, que firent-ils?

Il faut bien que nous le disions, puisque ceci est de l'histoire.

Tandis que les hommes faisaient des cartouches et les femmes de la charpie, pendant que les vedettes veillaient l'arme au bras, Courfeyrac, Enjolras, Bossuet, Joly et Combeferre se cherchèrent et se réunirent, comme aux plus paisibles jours de leurs causeries d'écoliers, et dans un coin de ce cabaret changé en casemate, à deux pas de la redoute qu'ils avaient élevée, leurs carabines amorcées et chargées appuyées au dossier de leur chaise, ces beaux jeunes gens, si voisins d'une heure suprême, se mirent à dire des vers d'amour.

Quels vers? Les voici :

Te rappelles-tu quelle douce vie,
Lorsque nous étions si jeunes tous deux,
Et que nous n'avions au coeur d'autre envie
Que d'être joyeux et d'être amoureux!

Lorsqu'en ajoutant ton âge à mon âge,
Nous ne comptions pas à deux quarante ans,
Et que, dans notre humble et petit ménage,
Tout, même l'hiver, nous était printemps!

Nous vivions cachés, toi, coquette, rose

Folle, tendre, et moi, d'amour éperdu
Ma bouche n'avait pas dit une chose
Que déjà ton coeur avait répondu.

Quand je te menais, pressant ton bras souple.
Maint passant croyait, surpris et charmé
Voir se marier, vif et riant riant couple,
Le doux mois d'avril au clair mois de mai.

Je t'obéissais, tu m'étais soumise.
O grenier doré! te lacer! te voir
Aller et venir dès l'aube en chemise
Mirant ton beau front jeune dans un vieux miroir!

Nos jardins étaient un pot de tulipe,
Tu masquais la vitre avec un jupon.
Je prenais le bol de terre de pipe,
Et je te donnais la tasse en japon.

Et ces grands malheurs qui nous faisaient rire!
Ton manchon brûlé, ton boa perdu!
Et ce cher portrait du divin Shakspeare
Qu'un soir pour souper nous avons vendu!

J'étais mendiant, et toi charitable.
Je baisais au vol tes bras blancs et ronds.
Dante in-folio nous servait de table
Pour manger gaîment un cent de marrons.

Oh! le premier jour qu'en mon charmant bouge,
Je pris un baiser à ta lèvre en feu,
Tu revins chez toi, pensive et très rouge,
Moi, j'étais tout pâle et j'adorais Dieu!

Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre

Et tous ces fichus changés en chiffons!
Dieu! que de soupirs, de nos coeurs pleins d'ombre,
Se sont envolés dans les cieux profonds!

L'heure, le lieu, ces souvenirs de jeunesse rappelés,
quelques étoiles qui commençaient à briller au ciel, la
paix funèbre de ces rues désertes, l'imminence de
l'aventure sombre qui se préparait, donnaient un charme
lugubre à ces vers dits à demi-voix dans les ténèbres par
Combeferre qui était un peu poète.

La nuit était tout à fait tombée, rien ne venait. On
n'entendait que des rumeurs confuses, et par instants des
fusillades, mais rares, peu nourries et lointaines.

Enjolras se sentit pris de cette impatience qui saisit
les âmes fortes au seuil des événements redoutables. Il
alla trouver Chavroche qui faisait des cartouches dans la
salle basse à la clarté douteuse de deux chandelles posées
sur le comptoir par précaution à cause de la poudre
répandue sur les tables. On avait allumé une des torches
de carnaval dans la grande barricade, et un lampion dans
la petite.

Chavroche en ce moment était fort préoccupé, non
pas précisément de ses cartouches.

L'homme de la rue des Billettes venait d'entrer dans
la salle basse et était allé s'asseoir à la table la moins
éclairée. Il lui était échu un fusil de munition qu'il tenait
entre ses jambes. Chavroche jusqu'à cet instant, distrait
par cent choses «amusantes» n'avait pas même vu cet
homme.

Quand l'homme entra, Chavroche le suivit
machinalement des yeux, puis, brusquement, quand
l'homme fut assis, le gamin se leva. Ceux qui auraient
épié l'homme jusqu'à ce moment, l'auraient vu tout

observer dans la barricade et dans la bande des insurgés avec une attention singulière, mais depuis qu'il était entré dans la salle, il était tombé dans une sorte de recueillement et semblait ne rien voir autour de lui. Le gamin s'approcha de ce personnage pensif et se mit à tourner autour de lui sur la pointe du pied comme on marche autour de quelqu'un qu'on craint de réveiller. En même temps, sur son visage enfantin, à la fois si effronté et si sérieux, si évaporé et si profond, si gai et si triste, passaient toutes ces grimaces de vieux qui signifient : – Ah bah! – pas possible! – j'ai la berlue! – je rêve! – Est-ce que ce serait?... – non, ce n'est pas! – mais si! – mais non! etc., etc. – Chavroche se balançait sur ses talons, crispait ses deux poings dans ses poches, hochait la tête comme un oiseau, faisait de sa lèvre inférieure un promontoire. Il était stupéfait, incertain, incrédule, convaincu, ébloui. Il avait la mine du chef des eunuques au marché des esclaves découvrant une Vénus parmi des dondons, et l'air d'un amateur reconnaissant un Raphaël dans un tas de croûtes. Tout chez lui était en travail, l'instinct qui flaire et l'intelligence qui combine. Il était évident qu'il arrivait un événement à Chavroche.

C'est au plus fort de cette préoccupation qu'Enjolras l'aborda.

– Tu es petit, dit Enjolras, on ne te verra pas. Sors des barricades, glisse-toi le long des maisons, et reviens me dire ce qui se passe.

Chavroche se haussa sur ses hanches.

– Les petits sont donc bons à quelque chose! c'est bien heureux! J'y vas. En attendant fiez-vous aux petits, méfiez-vous des grands... – Et Chavroche, levant la tête et

baissant la voix, ajouta en désignant l'homme de la rue des Billettes : – Vous voyez bien ce grand-là?

– Eh bien?

– C'est un mouchard.

– Tu es sûr?

– Il n'y a pas quinze jours qu'il m'a enlevé par l'oreille de la corniche du pont Royal où je prenais l'air.

Enjolras quitta vivement le gamin et murmura quelques mots très bas à un ouvrier du port qui se trouvait là. L'ouvrier sortit de la salle et y rentra presque tout de suite accompagné de trois autres. Ces quatre hommes, quatre gaillards aux larges épaules, allèrent se placer, sans rien faire qui pût attirer son attention, derrière la table où était accoudé l'homme de la rue des Billettes. Ils étaient visiblement prêts à se jeter sur lui.

Alors Enjolras s'approcha de l'homme et lui demanda :

– Qui êtes-vous?

A cette question brusque, l'homme eut un soubresaut. Il plongea son regard jusqu'au fond de la prunelle d'Enjolras et parut y saisir sa pensée. Il sourit d'un sourire qui était tout ce qu'on peut voir au monde de plus dédaigneux, de plus énergique et de plus résolu, et répondit avec une gravité hautaine :

– Je vois ce que c'est... Eh bien oui!

– Vous êtes mouchard?

– Je suis agent de l'autorité.

– Vous vous appelez?

– Javert.

Enjolras fit signe aux quatre hommes. En un clin d'oeil, avant que Javert eût eu le temps de se retourner, il fut colleté, terrassé, garrotté, fouillé.

On trouva sur lui une petite carte ronde collée entre deux verres et portant d'un côté les armes de France gravées, avec cette légende : surveillance et vigilance, et de l'autre cette mention : Javert, inspecteur de police, âgé de [un blanc] et la signature du préfet de police d'alors, M. Gisquet.

Le fouillage terminé, on redressa Javert, on lui lia les bras derrière le dos et on l'attacha au seuil de la salle basse à ce poteau célèbre qui avait jadis donné son nom au cabaret.

Tout cela s'était exécuté si rapidement que c'était fini quand on s'en aperçut. En voyant Javert lié au poteau, Courfeyrac, Bossuet, Joly, Combeferre, et les hommes dispersés dans les deux barricades accoururent.

Javert, adossé au poteau et si entouré de cordes qu'il ne pouvait faire un mouvement, levait la tête avec la sérénité sauvage de l'homme qui n'a jamais menti.

– C'est un mouchard, dit Enjolras.

Et se tournant vers Javert :

– Vous serez fusillé deux minutes avant que la barricade soit prise.

Javert répliqua de son accent le plus impérieux :

– Pourquoi pas tout de suite?

– Nous ménagerons la poudre.

– Alors finissez-en d'un coup de couteau.

– Mouchard, dit le bel Enjolras, nous sommes des juges et non des assassins.

Puis il appela Chavroche.

– Toi! va à ton affaire! Fais ce que je t'ai dit.

– J'y vas, cria Chavroche.

Et s'arrêtant au moment de partir :

– A propos, vous me donnerez son fusil!

Le gamin fit le salut militaire et sortit gaîment par la coupure de la grande barricade.

Quelques minutes n'étaient pas écoulées qu'une chose glaçante se passait. La peinture tragique que nous avons entreprise ne serait pas complète et le lecteur ne saurait pas au juste ce que c'est qu'une émeute et ce que c'est qu'une barricade si nous omettions un incident plein d'une horreur grandiose et farouche, qui survint presque aussitôt après le départ de Chavroche.

Quelques hommes ivres, en haillons, qui étaient déjà gris lorsqu'ils s'étaient réunis à l'atroupement, s'étaient attablés et mis à boire à une table qu'ils avaient traînée en dehors du cabaret. L'un d'eux, le plus ivre, considérait depuis longtemps d'un air de réflexion la grande maison du fond de la barricade dont les cinq étages dominaient toute la rue et faisaient face à la rue S^t Denis. Tout à coup il s'écria :

– Camarades, savez-vous? c'est de cette maison-là qu'il faudrait tirer. Quand nous serons là aux croisées, du diable si quelqu'un avance dans la rue!

– Oui, mais la maison est fermée, dit un des buveurs.

– Cognons!

– On n'ouvrira pas.

– Nous enfoncerons la porte!

L'ivrogne court à la porte qui avait un marteau fort massif, et frappe. La porte ne s'ouvre pas. Il frappe un second coup. Personne ne répond. Un troisième coup. Même silence.

– Y a-t-il quelqu'un ici, crie l'ivrogne?

Rien ne bouge.

Alors il saisit un fusil et commence à battre la porte à coups de crosse. C'était une vieille porte d'allée, cintrée,

basse, étroite, solide, toute en chêne, doublée à l'intérieur d'une feuille de tôle et d'une armature de fer, une vraie poterne de bastille. Les coups de crosse faisaient trembler la maison, mais n'ébranlaient pas la porte.

Toutefois il est probable que les habitants s'étaient émus, car on vit enfin s'éclairer et s'ouvrir une petite lucarne carrée au troisième étage, et apparaître à cette lucarne une chandelle et la tête béate et effrayée d'un bonhomme en cheveux gris qui était le portier.

L'homme qui cognait s'interrompit.

– Messieurs, demanda le portier, que désirez-vous?

– Ouvre, dit l'homme!

– Messieurs, cela ne se peut pas.

– Ouvre toujours!

– Impossible, messieurs!

L'homme prit son fusil et coucha en joue le portier, mais comme il était en bas, dans l'ombre, le portier ne le vit point.

– Oui ou non, veux-tu ouvrir?

– Non, messieurs!

– Tu dis non?

– Je dis non, mes bons...

Le portier n'acheva pas. Le coup de fusil était lâché, la balle lui était entrée sous le menton et était sortie par la nuque après avoir traversé la jugulaire. Le bonhomme s'affaissa sur lui-même sans pousser un soupir. La chandelle tomba et s'éteignit, et l'on ne vit plus rien qu'une tête immobile posée au bord de la lucarne et un peu de fumée blanchâtre qui s'en allait vers le toit.

– Voilà! dit l'homme en laissant retomber sur le pavé la crosse de son fusil.

Il avait à peine prononcé ce mot qu'il sentit une main qui se posait sur son épaule avec la pesanteur d'une serre d'aigle, et il entendit une voix qui lui disait :

– A genoux.

Le meurtrier se retourna et vit devant lui la figure blanche et froide d'Enjolras. Enjolras avait un pistolet à la main.

A la détonation, il était accouru.

Il avait saisi de son poing gauche le collet, la blouse, la chemise et la bretelle de l'homme.

– A genoux, répéta-t-il.

Et d'un mouvement souverain le frêle jeune homme de vingt ans plia comme un roseau le crocheteur trapu et robuste et l'agenouilla dans la boue. L'homme essaya de résister, mais il semblait qu'il eût été saisi par un poing surhumain.

Pâle, le col nu, les cheveux épars, Enjolras, avec son visage de femme, avait en ce moment je ne sais quoi de la Thémis antique. Ses narines gonflées, ses yeux baissés donnaient à son implacable profil grec cette expression de colère et cette expression de chasteté qui conviennent à la justice.

Toute la barricade était accourue, puis tous s'étaient rangés en cercle à distance, + + + + qu'ils allaient voir faire une chose terrible.

L'homme, vaincu, n'essayait plus de se débattre et tremblait de tous ses membres. Enjolras le lâcha et tira sa montre.

– Recueille-toi, dit-il. Prie. Tu as une minute.

– Grâce, murmura l'assassin! puis il baissa la tête et balbutia quelques jurements inintelligibles.

Enjolras ne quitta pas la montre des yeux; il laissa passer la minute, puis il remit la montre dans son gousset. Cela fait, il prit par les cheveux le meurtrier qui se pelotonnait contre ses genoux en hurlant et lui appuya sur l'oreille le canon de son pistolet. Tous ces hommes intrépides qui avaient si tranquillement fait le sacrifice de leur vie, détournèrent la tête.

On entendit l'explosion, l'assassin tomba sur le pavé la tête en avant, et Enjolras se redressa et promena autour de lui son regard + et sévère.

Puis il poussa du pied le cadavre et dit :

– Jetez cela dehors.

Trois hommes soulevèrent le corps du misérable qu'agitaient les dernières convulsions machinales de la vie expirée, et le jetèrent par-dessus la petite barricade dans la ruelle Mondétour.

Ce ne fut que vers ce moment que Courfeyrac revit dans la barricade le petit jeune homme à la voix caverneuse qui était venu demander chez lui Marius [*Ce nom entre désormais en concurrence avec « Thomas »*] . Ce garçon, qui avait l'air hardi et insouciant était venu à la nuit rejoindre les insurgés.

Cette voix qui à travers le crépuscule avait appelé Thomas à la barricade de la rue de la Chanvrerie lui avait fait l'effet de la voix de la destinée. Il voulait mourir, l'occasion s'offrait; il frappait à la porte du tombeau, une main dans l'ombre lui en tendait la clef. Il écarta la grille qui l'avait tant de fois laissé passer, sortit du jardin, et dit : allons!

Fou de douleur, ne se sentant plus rien de fixe et de solide dans le cerveau, incapable de rien accepter désormais du sort après ces deux mois passés dans les enivrements de la jeunesse et de l'amour, accablé à la fois par toutes les rêveries du désespoir, il n'avait plus qu'un désir : en finir bien vite.

Il se mit à marcher rapidement.

Le jeune homme qu'il avait cru apercevoir s'était enfoncé dans les rues.

Thomas, qui était sorti de la rue Plumet par le boulevard, traversa l'esplanade et le pont des Invalides, les Champs-Élysées, la place Louis XV et gagna la rue de Rivoli. Les magasins y étaient ouverts, le gaz y brûlait sous les arcades, les femmes achetaient dans les boutiques, on prenait des glaces au café Laiter, on mangeait des petits gâteaux à la pâtisserie anglaise. Seulement quelques chaises de poste partaient au galop de l'Hôtel des Princes et de l'Hôtel Meurice.

Thomas entra par le passage Delorme dans la rue S^t Honoré. Les boutiques y étaient fermées, les marchands causaient devant leurs portes entr'ouvertes, les passants circulaient, les lanternes étaient allumées, à partir du premier étage, toutes les fenêtres étaient éclairées comme à l'ordinaire. Il y avait de la cavalerie sur la place du Palais-Royal.

Thomas suivit la rue Saint-Honoré. A mesure qu'il s'éloignait du Palais-Royal, il y avait moins de fenêtres éclairées; les boutiques étaient tout à fait closes, personne ne causait sur les portes, la rue s'assombrissait et en même temps la foule s'épaississait. Car les passants maintenant étaient une foule. On ne voyait personne parler dans cette foule, et pourtant il en sortait un bourdonnement sourd et profond.

A l'entrée de la rue de Rivoli, la foule ne marchait plus. C'était un bloc solide, compact, presque impénétrable, de gens entassés qui s'entretenaient tout bas. Il n'y avait là presque plus d'habits noirs ni de chapeaux ronds. Des sarraus, des blouses, des casquettes, des têtes hérissées et terreuses. Cette multitude ondulait confusément dans la brume nocturne. Son chuchotement avait l'accent rauque d'un frémissement. Quoique pas un ne marchât, on entendait un piétinement dans la boue. Au-delà de cette épaisseur de foule, dans la rue du Roule, dans la rue des Prouvaires et dans le prolongement de la rue Saint-Honoré, il n'y avait plus une seule vitre où brillât une chandelle. On voyait s'enfoncer dans ces rues les files décroissantes des lanternes. Les lanternes de ce temps-là ressemblaient à de grosses étoiles rouges pendues à des cordes et jetaient sur le pavé une ombre qui avait la forme d'une grande araignée. Ces rues n'étaient

pas désertes. On y distinguait des fusils en faisceaux, des bayonnettes remuées et des troupes bivouaquant. Aucun curieux ne dépassait cette limite. Là cessait la circulation. Là finissait la foule et commençait l'armée.

Thomas voulait avec la volonté du désespoir, on l'avait appelé, il fallait qu'il allât. Il trouva le moyen de traverser la foule et de traverser le bivouac des troupes, il se déroba aux patrouilles, il évita les sentinelles. Il fit un détour, gagna la rue des Bourdonnais, et se dirigea vers les Halles. Au coin de la rue des Bourdonnais il n'y avait plus de lanternes.

Après avoir franchi la zone de la foule, il avait dépassé la lisière des troupes; il se trouvait dans quelque chose d'effrayant. Plus un passant, plus un soldat, plus une lumière, personne. La solitude, le silence, la nuit; je ne sais quel froid qui saisissait. Entrer dans une rue, c'était entrer dans une cave.

Il continua d'avancer.

Il fit quelques pas. Quelqu'un passa près de lui en courant. Était-ce un homme? une femme? étaient-ils plusieurs? Il n'eût pu le dire. Cela avait passé et s'était évanoui.

De circuit en circuit, il arriva dans une ruelle qu'il jugea être la rue de la Vieille +; là il se heurta à un obstacle. Il étendit les mains. C'était une charrette renversée; son pied reconnut des flaques d'eau, des fondrières, des pavés épars et amoncelés. Il y avait là une barricade ébauchée et abandonnée. Il escalada les pavés et se trouva de l'autre côté du barrage. Il marchait très près des bornes et se guidait sur le mur des maisons. Il lui sembla entrevoir devant lui quelque chose de blanc. Il approcha, cela prit une forme. C'était deux chevaux

blancs; les chevaux de l'omnibus dételé le matin par Bossuet, qui avaient erré au hasard de rue en rue toute la journée et avaient fini par s'arrêter là, avec cette morne patience des brutes qui ne comprennent pas plus les actions de l'homme que l'homme ne comprend les actions de la providence. Thomas laissa les chevaux derrière lui. Comme il abordait une rue qui lui faisait l'effet d'être la rue des Piliers, un coup de fusil venu on ne sait d'où et qui traversait l'obscurité au hasard siffla tout près de lui et la balle perça au-dessus de sa tête un plat à barbe de cuivre suspendu à la boutique d'un coiffeur. On a vu longtemps ce plat à barbe troué rue des Piliers.

Cela était encore de la vie. A partir de cet instant, il ne rencontra plus rien.

Il n'en alla pas moins en avant.

Un être qui eût plané sur Paris en ce moment avec l'aile de la chauve-souris ou de la chouette eût eu sous les yeux un spectacle sombre.

Tout ce vieux quartier des halles, que traversent les rues S^t Denis et S^t Martin, où se croisent mille ruelles et dont les insurgés avaient fait leur redoute et leur place d'armes, lui eût apparu comme un gouffre de ténèbres, énorme trou sombre creusé au centre de Paris. Grâce aux réverbères partout brisés, grâce aux fenêtres fermées, là cessait toute clarté, toute vie, toute rumeur, tout mouvement. L'invisible police de l'émeute veillait partout, et maintenait l'ordre, c'est-à-dire la nuit. Noyer le petit nombre dans une vaste obscurité, c'est la tactique nécessaire de l'émeute. Toute croisée où une chandelle s'allumait recevait une balle. La lumière était éteinte, quelquefois l'habitant tué. Aussi rien ne bougeait. Il n'y avait rien là que l'effroi, le deuil, le silence dans les maisons; dans les rues la solitude et une sorte d'horreur sacrée. On n'y apercevait même pas les longues rangées de fenêtres et d'étages, les dentelures des cheminées et des toits, les reflets vagues qui luisent sur le pavé boueux et mouillé. L'oeil qui eût regardé d'en haut eût distingué peut-être çà et là, de distance en distance, des clartés indistinctes faisant saillir des lignes brisées et bizarres, des profils de constructions singulières, quelque chose de

pareil à des lueurs allant et venant dans des ruines; des paroles entrecoupées, des éclats de voix, des rires même; c'est là qu'étaient les barricades. Le reste était un lac d'obscurité, brumeux, pesant, funèbre, au-dessus duquel se dressaient, silhouettes immobiles et lugubres, la tour S^t Jacques, l'église S^t Merry, et deux ou trois autres de ces grands édifices dont l'homme fait des géants et dont la nuit fait des fantômes.

Tout autour de ce dédale désert et menaçant, dans les quartiers où la circulation parisienne n'était pas abolie, où quelques rares réverbères brillaient, on eût pu distinguer l'éclat métallique des sabres et des bayonnettes, le roulement sourd de l'artillerie, et le fourmillement des bataillons silencieux grossissant de minute en minute; ceinture formidable qui se serrait et se fermait lentement autour de l'émeute.

Le quartier investi ne remuait point, et chacune des rues par où l'on pouvait pénétrer n'offrait rien que de l'ombre.

Ombre hideuse et farouche, pleine de pièges, pleine de chocs inconnus et redoutables, où il était effrayant de pénétrer et épouvantable de séjourner, où ceux qui entraient frissonnaient devant ceux qui les attendaient, où ceux qui attendaient frissonnaient devant ceux qui allaient venir. Des combattants invisibles embusqués à chaque coin de rue, les embûches du sépulcre cachées dans les épaisseurs de la nuit. C'était fini. Plus d'autre clarté à espérer là désormais que l'éclair des fusils, plus d'autre rencontre que l'apparition brusque et rapide de la mort. Où? comment? quand? On ne savait, mais c'était certain et inévitable. Le gouvernement et l'insurrection, la bourgeoisie et l'émeute allaient s'aborder à tâtons. Pour

les uns comme pour les autres, la nécessité était la même. Sortir de là tués ou vainqueurs, seule issue possible désormais. Situation tellement extrême, obscurité tellement puissante que les plus timides se sentaient pris de résolution et les plus hardis de terreur.

Du reste, des deux côtés, furie, acharnement, détermination égale. Pour les uns, avancer, c'était mourir, et personne ne songeait à reculer; pour les autres, rester, c'était mourir, et personne ne songeait à fuir.

Il était nécessaire qu'au point du jour tout fût fini, que le triomphe fût ici ou là, que l'émeute fût une révolution ou une échauffourée. Le gouvernement le comprenait comme les partis; le moindre bourgeois le sentait. De là une pensée d'angoisse qui se mêlait à l'ombre impénétrable de ce quartier où tout allait se décider; de là un redoublement d'anxiété autour de ce silence d'où allait sortir une catastrophe. On n'y entendait qu'un seul bruit, bruit plus déchirant qu'un râle, plus menaçant qu'un rugissement, le tocsin de Saint-Merry. Rien n'était glaçant comme la clameur de cette cloche éperdue et désespérée se lamentant dans les ténèbres.

Comme il arrive souvent, la nature semblait s'être mise d'accord avec ce que les hommes allaient faire. Rien ne dérangeait les funestes harmonies de cet ensemble. Les étoiles avaient disparu; des nuages lourds emplissaient tout l'horizon de leurs plis profonds et mélancoliques. Il y avait un ciel noir sur ces rues mortes, comme si un immense linceul se déployait sur cet immense tombeau.

Tandis qu'une bataille encore toute politique se préparait dans ce même emplacement qui avait vu déjà tant d'événements révolutionnaires, tandis que la jeunesse, les associations secrètes, les écoles, au nom des

théories, et la classe moyenne, au nom des idées, s'approchaient pour se heurter, s'étreindre et se terrasser, tandis que chacun hâtait et appelait l'heure dernière et décisive de la crise, au loin et en dehors de ce quartier fatal, au plus profond des cavités insondables de ce vieux Paris misérable qui disparaît sous la splendeur du Paris heureux et opulent, on entendait gronder sourdement la sombre voix du peuple.

Voix effrayante et sacrée qui se compose du rugissement de la brute et de la parole de Dieu, qui épouvante les faibles et qui avertit les sages, qui vient tout à la fois d'en bas comme la voix du lion et d'en haut comme la voix du tonnerre.

Thomas avait franchi les halles. Une lueur avait fini par lui apparaître au-dessus de la haute toiture des maisons qui barraient la rue de la Chanvrerie du côté de S^t Eustache. C'était le reflet de la torche qui brûlait dans la barricade de Corinthe. Il s'était dirigé sur cette lueur. Elle l'avait amené au Marché-aux-Poirées, et il entrevoyait l'embouchure ténébreuse de la rue des Prêcheurs. Il y entra. La vedette des insurgés qui guettait à l'autre bout ne l'aperçut pas. Il se sentait tout près de ce qu'il était venu chercher, et arriva, en marchant sur la pointe du pied, au coude de ce court tronçon de la ruelle Mondétour qui était, on s'en souvient, la seule communication conservée par Courfeyrac et Enjolras avec le dehors. Au coin de la dernière maison à sa gauche, il avança la tête.

Un peu au delà de l'angle noir de la ruelle et de la rue de la Chanvrerie qui jetait une large nappe d'ombre où il était lui-même enseveli, il aperçut quelque lueur sur les pavés, un lampion clignotant dans une espèce de muraille informe, et des hommes accroupis ayant des fusils sur leurs genoux. Tout cela était à vingt pas de lui. C'était l'intérieur de la barricade.

Les maisons de la rue Mondétour lui cachaient le reste du cabaret, la grande barricade et le drapeau.

Thomas n'avait plus qu'un pas à faire.

Alors le malheureux jeune homme s'assit sur une borne, croisa les bras, et songea à son père.

Il songea à cet héroïque colonel Pontmercy qui avait fait la moitié de sa vie le métier de soldat, qui avait gardé sous la république la frontière de France et touché sous l'empereur la frontière d'Asie, qui avait vu Gênes, Alexandrie, Milan, Turin, Madrid, Vienne, Dresde, Berlin, Moscou, qui avait laissé sur tous les champs de victoire de l'Europe des gouttes de ce même sang que lui Thomas avait dans les veines, qui avait vécu le ceinturon bouclé, les épaulettes tombant sur la poitrine, la cocarde noircie par la poudre, le front plissé par le casque, sous la baraque, au camp, au bivouac, aux ambulances, et qui au bout de vingt ans était revenu des grandes guerres la joue balafrée, le visage souriant, simple, tranquille, admirable, pur comme un enfant, ayant tout fait pour la France et rien contre elle.

Il se dit que son jour à lui était venu aussi, que son heure avait enfin sonné, qu'après son père il allait, lui aussi, être brave, intrépide, hardi, courir au-devant des balles, offrir sa poitrine aux bayonnettes, verser son sang, chercher l'ennemi, chercher la mort, qu'il allait faire la guerre à son tour et descendre sur le champ de bataille, et que ce champ de bataille où il allait descendre, c'était la rue, et que cette guerre qu'il allait faire, c'était la guerre civile!

Il vit la guerre civile ouverte comme un gouffre devant lui et que c'était là qu'il allait tomber.

Alors il frissonna.

Il songea à cette épée de son père que son aïeul avait vendue à un brocanteur, et qu'il avait lui si amèrement regrettée. Il se dit qu'elle avait bien fait, cette vaillante et

chaste épée, de lui échapper et de s'en aller irritée dans les ténèbres, que si elle s'était enfuie ainsi, c'est qu'elle était intelligente et qu'elle prévoyait l'avenir, c'est qu'elle pressentait l'émeute, la guerre des ruisseaux, la guerre des pavés, les fusillades de carrefours, les coups donnés et reçus par derrière; c'est que, venant d'Austerlitz, elle ne voulait pas aller rue de la Chanvrerie, c'est qu'après ce qu'elle avait fait avec le père, elle ne voulait pas faire cela avec le fils! Il se dit que si cette épée était là, si, l'ayant recueillie au chevet de son père mort, il avait osé la prendre et l'emporter pour ce combat de nuit entre français dans un carrefour, à coup sûr elle lui brûlerait les mains et se mettrait à flamboyer devant lui comme l'épée de l'ange! Il se dit qu'il était heureux qu'elle n'y fût pas et qu'elle eût disparu, que cela était bien, que cela était juste, que son aïeul avait été le vrai gardien de la gloire de son père, et qu'il valait mieux que l'épée du colonel eût été criée à l'encan, vendue au fripier, jetée aux ferrailles que de faire aujourd'hui saigner le flanc de la patrie.

Et puis il se mit à pleurer amèrement.

Cela était horrible. Mais que faire? Vivre sans Cosette, il ne le pouvait. Puisqu'elle était partie, il fallait bien qu'il mourût. Ne lui avait-il pas donné sa parole d'honneur qu'il mourrait? Elle était partie sachant cela, c'est qu'il lui plaisait que Thomas mourût. Et puis, quoi! être venu jusque-là et reculer! s'être approché du danger, et s'enfuir! être venu regarder dans la barricade, et s'esquiver! s'esquiver tout tremblant, en disant: au fait, j'en ai assez comme cela, j'ai vu, cela suffit, c'est la guerre civile, je m'en vais! Abandonner ses amis qui l'attendaient! Manquer à tout à la fois, à l'amour, à

l'amitié, à sa parole! Donner à sa poltronnerie le prétexte du patriotisme! Mais cela était impossible, et si le fantôme de son père était là dans l'ombre et le voyait reculer, il lui fouetterait les reins du plat de son épée et lui crierait : Tu es un lâche!

[Le paragraphe suivant est daté d'avant l'exil par R.&J. A tort peut-être.]

Tout en songeant ainsi, accablé, mais résolu, triste d'avoir été amené pas à pas à cette extrémité, mais l'acceptant, hésitant pourtant peut-être encore à son insu, son regard errait dans l'intérieur de la barricade. Les insurgés y causaient à demi-voix, sans remuer, et l'on y sentait ce quasi-silence qui marque la dernière phase de l'attente. Au-dessus d'eux, à une lucarne d'un troisième étage, Marius distinguait une espèce de spectateur ou de témoin qui lui semblait singulièrement attentif. C'était le portier tué par Le Cabuc. D'en bas, à la réverbération de la torche enfouie dans les pavés, on apercevait vaguement cette tête comme une apparition. Rien n'était plus étrange, à cette clarté sombre et incertaine, que cette face livide, immobile, étonnée, avec ses cheveux hérissés, ses yeux ouverts et fixes et sa bouche béante, penchée sur la rue dans une attitude de curiosité. On eût dit que celui qui était mort considérait ceux qui allaient mourir. Une longue traînée de sang qui avait coulé de cette tête descendait en filets rougeâtres de la lucarne jusqu'à la hauteur du premier étage où elle s'arrêtait.

Rien ne venait encore. Dix heures venaient de sonner. Enjolras et Courfeyrac étaient allés s'asseoir, le fusil à la main, près de la coupure de la grande barricade. Ils ne se parlaient pas; ils écoutaient, cherchant à saisir même le bruit de pas le plus sourd et le plus lointain.

Subitement, au milieu de ce calme farouche, une voix claire, jeune, joyeuse, qui semblait venir de la rue S^t Denis, s'éleva et se mit à chanter distinctement sur le vieil air populaire Au clair de la lune ces paroles terminées par une sorte de cri pareil au chant du coq :

Mon nez est en larmes.
Mon ami Bugeaud,
Prêt'-moi tes gendarmes
Pour leur dire un mot.
En capote bleue,
La poule au shako,
Voici la banlieue!
Co-cocorico!

Ils se serrèrent la main.

– C'est Chavroche, dit Enjolras.

– Il nous avertit, dit Courfeyrac.

Une course précipitée troubla la rue déserte, on vit un être plus agile qu'un singe grimper par-dessus l'omnibus et Chavroche sauta dans la barricade tout essoufflé, en disant :

– Mon fusil! Les voici.

Un frisson électrique parcourut toute la barricade et l'on entendit le mouvement des mains cherchant les fusils.

– Veux-tu ma carabine, dit Enjolras au gamin?

– Je veux le grand fusil, répondit Chavroche.

Et il prit le fusil de Javert.

Deux sentinelles s'étaient repliées et étaient rentrées presque en même temps que Chavroche. C'étaient la sentinelle du bout de la rue et la vedette de la Petite-Truanderie. La vedette de la ruelle des Prêcheurs était restée à son poste, ce qui indiquait que rien ne venait du côté des ponts et des halles.

La rue de la Chanvrerie, dont quelques pavés à peine étaient visibles au reflet de la lumière qui empourprait le drapeau rouge, apparaissait comme un grand porche noir + + + .

Vingt insurgés, parmi lesquels Courfeyrac, Enjolras, Combeferre, et leurs amis et Chavroche, étaient agenouillés dans la grande barricade, les têtes à fleur du barrage ±, les canons des fusils et des carabines °braqués° sur les pavés comme sur des créneaux, attentifs, muets, prêts à faire feu. Quatre s'étaient installés, le fusil en joue, aux fenêtres des deux étages de Corinthe.

Quelques instants s'écoulèrent encore; puis un bruit de pas, mesuré, pesant, nombreux, se fit entendre distinctement du côté de S^t Leu. Ce bruit, d'abord faible, puis précis, puis lourd et sonore, s'approchait lentement, sans halte, sans interruption, avec une continuité tranquille et terrible. On n'entendait rien que ce pas. C'était tout ensemble le silence et le bruit de la statue du commandeur en marche, mais de la statue du commandeur marchant avec le pas d'une légion

Il approcha; il approcha encore, et s'arrêta. Il sembla qu'on entendît au bout de la rue le souffle de beaucoup d'hommes. On ne voyait rien pourtant, seulement on croyait distinguer tout au fond, dans cette °épaisse° obscurité, une multitude de fils métalliques, fins comme des aiguilles et presque imperceptibles qui s'agitaient, pareils à ces vagues réseaux phosphoriques qu'au moment de s'endormir on aperçoit, sous ses paupières fermées, dans les premières ténèbres du sommeil. C'étaient les bayonnettes et les canons de fusils confusément éclairés par la réverbération lointaine de la torche.

Il y eut encore une pause, comme si des deux côtés on attendait. Tout à coup, du fond de cette ombre, une voix, d'autant plus sinistre qu'on ne voyait personne, et qu'il semblait que c'était l'obscurité elle-même qui parlait, cria :

– Qui vive?

En même temps on entendit le cliquetis des fusils qui s'abattent.

Enjolras répondit d'un accent vibrant et altier :

– Révolution française.

– Feu, dit la voix!

Une effroyable détonation éclata sur la barricade. Le drapeau rouge tomba. La décharge avait été si violente qu'elle en avait coupé la hampe; des balles qui avaient ricoché sur les façades des maisons avaient pénétré dans la barricade et blessé plusieurs hommes.

L'impression de cette première décharge fut lugubre. Il était évident qu'on avait au moins affaire à un régiment tout entier.

– Camarades, cria Courfeyrac. Ne perdons pas la poudre. Attendons pour riposter qu'ils soient engagés dans la rue.

– Et avant tout, dit Enjolras, relevons le drapeau!

Il ramassa le drapeau qui était précisément tombé à ses pieds.

On entendait au dehors le choc des baguettes dans les fusils; la troupe rechargeait les armes.

Enjolras reprit :

– Qui est-ce qui a du coeur ici? qui est-ce qui replante le drapeau sur la barricade?

Personne ne bougea. Monter sur la barricade au moment où sans doute elle était couchée en joue de nouveau, c'était simplement la mort. Le plus brave hésite à se condamner. Enjolras lui-même avait un tressaillement. Il répéta :

– Qui est-ce qui se présente?

Depuis qu'on était arrivé à Corinthe et qu'on avait commencé à construire la barricade, on n'avait plus guère fait attention au père Mabeuf. M. Mabeuf pourtant n'avait pas quitté l'attroupement. Il était entré dans le rez-de-chaussée du cabaret et s'était assis derrière le comptoir. Là, il n'avait plus fait un mouvement et s'était pour ainsi dire affaissé sur lui-même. Courfeyrac et d'autres l'avaient deux ou trois fois accosté, l'avertissant du péril, l'engageant à se retirer, sans qu'il parût les entendre. Quand on ne lui parlait pas, sa bouche remuait comme s'il répondait à quelqu'un, et dès qu'on lui adressait la parole, ses lèvres devenaient immobiles et ses yeux n'avaient plus l'air vivants. Quelques heures avant que la barricade fût attaquée, il avait pris une posture qu'il n'avait plus quittée, les deux poings sur ses deux genoux

et la tête penchée en avant comme s'il regardait dans un gouffre. Rien n'avait pu le tirer de cette attitude; il ne paraissait pas que son esprit fût dans la barricade. Quand chacun était allé prendre sa place de combat, il n'était plus resté dans la salle basse que Javert lié au poteau, un insurgé, le sabre nu, veillant sur Javert, et lui Mabeuf. Au moment de l'attaque, à la détonation, la secousse physique l'avait atteint et comme éveillé, il s'était levé brusquement, il avait traversé la salle, et à l'instant où Enjolras répéta son appel :

– Personne ne se présente?

on le vit blême, chancelant, hagard, apparaître sur le seuil du cabaret.

– Moi, dit-il.

Le groupes s'écartèrent silencieusement et plusieurs dirent :

– C'est le votant! c'est le conventionnel! c'est le représentant du peuple!

Il marcha droit à Enjolras, on s'écarta devant lui avec une crainte religieuse, il arracha le drapeau à Enjolras qui reculait pétrifié, et alors, sans que personne osât ni l'arrêter, ni l'aider, on vit ce vieillard de quatre-vingts ans, la tête branlante, le pied ferme, monter lentement l'escalier de pavés pratiqué dans la barricade. Cela était si sombre et si grand que tous autour de lui crièrent : Chapeau bas! A chaque marche qu'il montait, c'était effrayant; sa tête blanche, sa face décrépite, son front ridé, ses yeux caves, sa bouche étonnée et ouverte, son vieux bras levant la bannière rouge surgissaient de l'ombre et grandissaient dans la clarté sanglante de la torche; et l'on croyait voir le spectre de 93 sortir de terre, le drapeau de la terreur à la main.

Quand il fut au haut de la dernière marche, quand ce fantôme tremblant et terrible, debout sur ce monceau de décombres en présence de douze cents fusils invisibles, se dressa, en face de la mort et comme s'il était plus fort qu'elle, toute la barricade eut dans les ténèbres une figure surnaturelle et colossale.

Il y eut un de ces silences qui ne se font qu'autour des apparitions.

Au milieu de ce silence le vieillard agita le drapeau rouge et cria :

– Vive la Révolution! vive la république! Fraternité! Egalité! et la mort!

On entendit de la barricade un chuchotement bas et rapide pareil au murmure d'un prêtre pressé qui dépêche une prière. C'était probablement le commissaire de police qui faisait les sommations légales.

Puis la même voix haute et sonore qui avait crié qui vive? cria :

– Retirez-vous!

M. Mabeuf, blême, hagard, les prunelles illuminées des lugubres lueurs de l'égarement, leva le drapeau au-dessus de son front et répéta :

– Vive la République!

Une seconde décharge, pareille à une mitraille, s'abattit sur la barricade.

Le vieillard fléchit sur ses genoux, puis se redressa, laissa échapper le drapeau et tomba en arrière sur le pavé, comme une planche, tout de son long et les bras en croix.

Des ruisseaux de sang coulèrent de dessous lui. Sa tête, pâle et triste, semblait regarder le ciel.

Une de ces émotions supérieures à l'homme qui font qu'on oublie même de se défendre, saisit les insurgés, et

ils s'approchèrent du cadavre, avec une épouvante respectueuse.

Quels hommes que ces régicides, dit Enjolras!

Courfeyrac se pencha à l'oreille d'Enjolras :

– Ceci n'est que pour toi, et je ne veux pas diminuer l'enthousiasme. Mais ce n'était rien moins qu'un régicide. Je l'ai connu. Il s'appelait le père Mabeuf. Je ne sais pas ce qu'il avait aujourd'hui. Mais c'était une brave ganache. Regarde-moi sa tête.

– Tête de ganache et coeur de Brutus, répondit Enjolras.

Puis il éleva la voix :

– Citoyens! Voici l'exemple que les vieux donnent aux jeunes. Nous hésitions, il est venu! nous reculions, il a avancé. Voilà ce que ceux qui tremblent de vieillesse enseignent à ceux qui tremblent de peur! Cet aïeul est auguste devant la patrie. Il a eu une longue vie et une magnifique mort! Maintenant abritons le cadavre, que chacun de nous défende ce vieillard mort comme il défendrait son père vivant, et que sa présence au milieu de nous fasse la barricade imprenable!

Un murmure d'adhésion morne et énergique suivit ces paroles. On jeta sur le père Mabeuf un grand châle noir de la veuve Hucheloup, six hommes firent de leurs fusils une civière, on y posa le cadavre et on le porta, têtes nues, avec une lenteur solennelle, sur la grande table de la salle basse.

Ces hommes, tout entiers à la chose grave et sacrée qu'ils faisaient, ne songeaient plus à la situation périlleuse où ils étaient.

Quand le cadavre passa près de Javert toujours impassible et immobile, Enjolras lui dit :

– Ce sera ton tour tout à l’heure.

Pendant ce temps-là, le petit Chavroche, qui seul n’avait pas quitté son poste et était resté en observation, croyait voir des hommes s’approcher à pas de loup de la barricade. Tout à coup il cria :

– Méfiez-vous!

Courfeyrac, Enjolras, Combeferre, Bossuet, tous, sortirent en tumulte du cabaret. Il n’était déjà plus temps. On apercevait une effrayante épaisseur de bayonnettes ondulant au-dessus de la barricade. Des gardes municipaux de haute taille pénétraient, les uns en enjambant l’omnibus, les autres par la coupure, poussant devant eux le gamin qui reculait, mais ne fuyait pas.

L’instant était critique. C’était cette première redoutable minute de l’inondation, quand le fleuve se soulève au niveau de la levée et que l’eau commence à s’infiltrer par les fissures de la digue. Une seconde encore, et la barricade était prise.

Joly s’élança sur le premier garde municipal qui entra et le tua à bout portant d’un coup de carabine, le second tua Joly d’un coup de bayonnette. Un autre avait déjà terrassé Courfeyrac qui criait : à moi! Le plus grand de tous, une espèce de colosse, marchait sur Chavroche la bayonnette en avant. Le gamin prit dans ses petits bras l’énorme fusil de Javert, coucha résolûment en joue le géant et lâcha son coup. Rien ne partit. Javert n’avait pas chargé son fusil. Le garde municipal éclata de rire et leva la bayonnette sur l’enfant.

Avant que la bayonnette eût touché Chavroche, le fusil échappait des mains du soldat, une balle avait frappé le garde municipal au milieu du front et il tombait à la renverse. Une seconde balle frappait en pleine poitrine

l’autre garde qui avait assailli Courfeyrac, et l’autre s’enfuit.

C’était Marius qui venait d’entrer dans la barricade.

L’imminence du péril, la mort de M. Mabeuf, cette funèbre énigme, Joly tué, Courfeyrac criant à moi! cet enfant menacé, ses amis à secourir ou à venger, avaient vaincu en lui toute hésitation, et il s’était rué dans la mêlée ses deux pistolets à la main. Du premier coup il avait sauvé Chavroche et du second délivré Courfeyrac.

Aux coups de feu, aux cris des gardes frappés, les assaillants avaient gravi le retranchement, sur le sommet duquel on voyait maintenant se dresser plus d’à mi-corps, et en foule, des gardes municipaux, des soldats de la ligne, des gardes nationaux de la banlieue, le fusil au poing. Ils couvraient déjà plus des deux tiers du barrage, mais ils ne sautaient pas dans l’enceinte, comme s’ils hésitaient, craignant quelque piège. Ils regardaient dans la barricade obscure comme on regarderait dans une tanière de lions. La lueur de la torche n’éclairait que les bayonnettes, les bonnets à poil et le haut des visages inquiets et irrités.

Marius n’avait plus d’armes, il avait jeté ses pistolets déchargés, mais il avait aperçu le baril de poudre dans la salle basse.

Les insurgés, surpris, mais non effrayés, s’étaient ralliés. Enjolras avait crié : Attendez! ne tirez pas au hasard! Dans la première confusion en effet ils pouvaient se blesser les uns les autres. La plupart étaient montés aux fenêtres d’en haut et aux mansardes d’où ils dominaient les assaillants. Les plus déterminés, avec Enjolras, Courfeyrac et Combeferre, s’étaient fièrement adossés aux maisons du fond, à découvert et faisant face aux

rangées de soldats et de gardes qui couronnaient la barricade.

Tout cela s'accomplit sans précipitation, avec cette gravité étrange et terrible qui précède les mêlées. Des deux parts on se couchait en joue, à bout portant, on était si près qu'on pouvait se parler à portée de voix. Un officier en hausse-col et à grosses épaulettes étendit son épée et dit :

– Bas les armes!

– Feu! dit Enjolras.

Les deux détonations éclatèrent en même temps, et tout disparut dans la fumée.

Fumée étouffante et lugubre où l'on distinguait les gémissements faibles et sourds des mourants et des blessés.

Quand la fumée se dissipa, on vit des deux côtés les combattants, éclaircis, mais toujours aux mêmes places, qui rechargeaient les armes en silence.

Tout à coup, on entendit une voix tonnante qui criait :

– Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade!

Tous se retournèrent du côté d'où venait la voix.

Marius était entré dans la salle basse et y avait pris le baril de poudre, puis il avait profité de la fumée et de l'espèce de brouillard obscur qui emplissait l'enceinte retranchée, pour se glisser le long de la barricade jusqu'à cette cage de pavés où était fixée la torche. En arracher la torche, y mettre le baril de poudre, pousser la pile de pavés sous le baril qui s'était défoncé, tout cela avait été pour Marius le temps de se baisser et de se relever; et maintenant tous, gardes nationaux, gardes municipaux, officiers, soldats, pelotonnés à l'autre extrémité de la

barricade, le regardaient avec terreur le pied sur les pavés, la torche à la main, son beau visage éclairé par une résolution fatale, penchant la flamme de la torche vers ce monceau redoutable où l'on distinguait le baril de poudre brisé; et poussant ce cri effrayant :

– Allez-vous-en ou je fais sauter la barricade!

C'était la vision de la jeune révolution après l'apparition de la vieille.

– Sauter la barricade! dit un sergent, et toi aussi!

Marius répondit :

– Et moi aussi.

Et il approcha la torche du baril de poudre.

Mais il n'y avait déjà plus personne sur le barrage. Les assaillants refluaient pêle-mêle et en désordre vers l'extrémité de la rue et s'y perdaient de nouveau dans la nuit. Ce fut un sauve qui peut.

La barricade était dégagée.

Tous entourèrent Marius. Courfeyrac lui sauta au cou.

– Te voilà!

– Quel bonheur, dit Combeferre!

– Tu es venu à propos, fit Bossuet!

– Sans toi j'étais mort, reprit Courfeyrac!

– Sans vous j'étais flambé, ajouta Chavroche!

Marius demanda :

– Où est le chef?

– C'est toi, dit Enjolras.

Marius avait eu toute la journée une fournaise dans le cerveau, maintenant c'était un tourbillon. Ce tourbillon qui était en lui, lui faisait l'effet d'être hors de lui et de l'emporter. Il lui semblait qu'il était déjà à une distance immense de la vie. Ses deux lumineux mois de joie et d'amour aboutissant brusquement à cet effroyable précipice, Cosette perdue pour lui, cette barricade, M. Mabeuf se faisant tuer pour la république, lui-même chef d'insurgés, toutes ces choses par moments lui paraissaient un cauchemar monstrueux. Il était obligé de faire un effort d'esprit pour se rappeler que tout ce qui l'entourait était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour savoir que rien n'est plus imminent que l'impossible, et que ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu. Il assistait à

son propre drame comme à une pièce qu'on ne comprend pas.

Dans cette brume où était sa pensée, il ne reconnut pas Javert qui, lié à son poteau, n'avait pas fait un mouvement de tête pendant l'attaque de la barricade et qui regardait s'agiter autour de lui la révolte avec la résignation d'un martyr et la majesté d'un juge. Marius ne l'aperçut même pas.

Cependant les assaillants ne bougeaient plus, on les entendait marcher et fourmiller au bout de la rue, mais ils ne s'y aventuraient pas, soit qu'ils attendissent des ordres, soit qu'avant de se ruer de nouveau sur cette imprenable redoute, ils attendissent des renforts. Les insurgés avaient posé des sentinelles et s'étaient mis à panser les blessés.

On avait jeté les tables hors du cabaret à l'exception de deux tables réservées à la charpie et aux cartouches, et de la table où gisait le père Mabeuf; on les avait ajoutées à la barricade, et on les avait remplacées dans la salle basse par les matelas des lits de madame Hucheloup et de Laure. Sur ces matelas on avait étendu les blessés. Quant aux deux pauvres femmes qui habitaient Corinthe, on ne savait ce qu'elles étaient devenues. On finit pourtant par les retrouver cachées dans la cave, comme des avocats, dit Bossuet. Et il ajouta : – Des femmes, fi donc!

Une singularité de ce genre de guerre, c'est que l'attaque des barricades se fait presque toujours de front, et qu'en général les assaillants s'abstiennent de tourner les positions, soit qu'ils redoutent des embuscades, soit qu'ils craignent de s'engager dans des rues tortueuses. Toute l'attention des insurgés se portait donc du côté de la grande barricade qui était évidemment le point toujours menacé et où devait recommencer infailliblement la lutte.

Marius pourtant songea à la petite barricade et y alla. Elle était déserte et n'était gardée que par le lampion qui tremblait entre les pavés. Du reste la ruelle Mondétour et les embranchements de la Petite-Truanderie et du Cygne étaient profondément calmes.

Comme Marius, l'inspection faite, se retirait, il s'entendit appeler faiblement :

– Monsieur Marius!

Il eut un frisson, car il reconnut la voix qui l'avait appelé deux heures auparavant à travers la grille de la rue Plumet.

Seulement cette voix maintenant semblait n'être plus qu'un souffle.

Il regarda autour de lui et ne vit personne.

Marius crut s'être trompé, et que c'était une hallucination ajoutée par son esprit aux réalités extraordinaires qui se heurtaient autour de lui. Il fit un pas pour sortir de l'enfoncement reculé où était la barricade.

– Monsieur Marius, répéta la voix!

Cette fois il ne pouvait douter, il avait distinctement entendu; il regarda, et ne vit rien.

– A vos pieds, dit la voix.

Il se courba et vit dans l'ombre une forme qui se traînait vers lui. Cela rampait sur le pavé. C'était cela qui lui parlait.

Le lampion permettait de distinguer une blouse, un pantalon déchiré, des pieds nus, et quelque chose qui ressemblait à une mare de sang. Marius entrevit une tête pâle qui se dressait vers lui et qui lui dit :

– Vous ne me reconnaissez pas?

– Non.

– Je suis Palmyre.

Marius se baissa vivement. C'était en effet cette malheureuse enfant. Elle était habillée en homme.

– Comment êtes-vous ici? que faites-vous là?

– Je meurs, lui dit-elle.

Il y a des mots et des incidents qui réveillent les êtres accablés. Marius s'écria comme en sursaut :

– Vous êtes blessée! Attendez, je vais vous porter dans la salle! On va vous panser! Est-ce grave? comment faut-il vous prendre pour ne pas vous faire souffrir? où souffrez-vous? Du secours! mon Dieu! Mais qu'êtes-vous venue faire ici?

Et il essaya de passer son bras sous elle pour la soulever.

– C'est inutile, murmura-t-elle, la balle a traversé ++ + sortie par le dos. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser, mieux qu'un chirurgien. Asseyez-vous près de moi sur cette pierre.

Il obéit; elle posa sa joue sur les genoux de Marius, et sans le regarder elle dit :

– Oh! que vous êtes bon! comme on est bien! Voilà je ne souffre plus.

Elle demeura un moment en silence, puis elle tourna son visage avec effort et regarda Marius.

– Savez-vous, monsieur Marius? Cela me taquinait que vous entriez dans ce jardin, c'était bête, puisque c'était moi qui vous avais amené, et puis enfin je devais bien me dire qu'un jeune homme comme vous...

Elle s'interrompit, et, franchissant les sombres transitions qui étaient sans doute dans son esprit, elle reprit avec un déchirant sourire :

– Vous me trouviez laide, n'est-ce pas?

Elle continua :

– Voyez-vous, vous êtes perdu! Maintenant personne ne sortira de la barricade. C'est moi qui vous ai amené ici, tiens! Vous allez mourir, j'y compte bien. Mais j'ai voulu mourir avant vous. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici, on ne m'a pas vue, on ne m'a pas ramassée. Je vous attendais, je disais : Il ne viendra donc pas? Oh! si vous saviez, je mordais ma blouse, je souffrais tant! Maintenant je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis mirée dans votre miroir, et le jour où je vous ai rencontré sur le boulevard près des femmes en journée? Comme les oiseaux chantaient! Il n'y a pas bien longtemps. Vous m'avez donné cent sous, et je vous ai dit : Je ne veux pas de votre argent. Il faisait beau soleil, on n'avait pas froid. Vous souvenez-vous, monsieur Marius? Oh! je suis heureuse! Tout le monde va mourir.

Elle avait un air insensé, grave et navrant. Sa blouse déchirée montrait sa gorge nue. Elle appuyait en parlant sa main sur sa poitrine d'où il sortait par moments un jet de sang comme le vin sort d'une bonde ouverte.

Marius la considérait avec une profonde compassion.

– Oh! reprit-elle tout à coup, cela revient. J'étouffe!

Elle prit sa blouse et la mordit, et ses jambes se raidissaient sur le pavé.

En ce moment la voix de jeune coq du petit Chavroche retentit dans la barricade. L'enfant était monté sur une table pour charger son fusil et chantait gaîment la chanson alors si populaire :

En voyant Lafayette,

Le gendarme répète :

Sauvons-nous! sauvons-nous! sauvons-nous!

Palmyre se souleva, et écouta, puis elle murmura :

– C'est lui.

Et se tournant vers Marius :

– Mon frère est là. Il ne faut pas qu’il me voie. Il me gronderait.

– Votre frère, demanda Marius qui songeait dans le plus amer et le plus douloureux de son cœur aux devoirs que son père lui avait légués envers les Thénardier? qui est votre frère?

– Le petit.

– Celui qui chante?

– Oui.

Marius fit un mouvement.

– Oh! ne vous en allez pas, dit-elle! cela ne sera pas long à présent!

Elle était presque sur son séant, mais sa voix était très basse et coupée de hoquets. Par intervalles le rôle l’interrompait. Elle approchait le plus qu’elle pouvait son visage du visage de Marius. Elle ajouta avec une expression étrange :

– Ecoutez, je ne veux pas vous faire une farce. J’ai dans ma poche une lettre pour vous. Depuis hier. On m’avait dit de la mettre à la poste. Je l’ai gardée. Je ne voulais pas qu’elle vous parvînt. Mais vous m’en voudriez peut-être quand nous allons nous revoir tout à l’heure. On se revoit, n’est-ce pas? Prenez-la.

Elle saisit convulsivement la main de Thomas et la mit dans la poche de sa blouse. Il y sentit en effet un papier.

– Prenez, dit-elle.

Marius prit la lettre.

Elle fit un signe de satisfaction et de consentement.

Elle poursuivit :

– Maintenant pour ma peine, promettez-moi...

– Quoi, demanda Marius?

– Promettez-moi!

– Je vous promets.

– Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand je serai morte. – Je le sentirai.

Elle laissa retomber sa tête sur les genoux de Marius et ses paupières se fermèrent. Il crut cette pauvre âme envolée. Palmyre restait immobile; tout à coup, à l’instant où Marius la croyait à jamais endormie, elle ouvrit lentement ses yeux où apparaissait la sombre lueur de la mort, et lui dit avec un accent dont la douceur semblait déjà venir d’un autre monde :

– Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j’étais un peu amoureuse de vous.

Elle essaya encore de sourire et expira.

Marius tint sa promesse. Il déposa un baiser sur ce front livide où perlait une sueur glacée. Ce n’était pas une infidélité à Cosette; c’était un adieu grave à une malheureuse âme.

Il n’avait pas pris sans un tressaillement la lettre que Palmyre lui avait donnée. Il avait tout de suite senti là un événement. Il était impatient de la lire. Le cœur de l’homme est ainsi fait, l’infortunée enfant avait à peine fermé les yeux que Thomas [*V.H. emploie les deux noms concurremment dans ces derniers chapitre du livre XIV*] songeait à déplier ce papier. Il la reposa doucement sur la terre et s’en alla. Quelque chose lui disait qu’il ne pouvait lire cette lettre devant ce cadavre.

Il s’approcha d’une chandelle dans la salle basse. C’était un petit billet plié et cacheté avec ce soin élégant des femmes. L’adresse était d’une écriture de femme et portait :

– A Monsieur, Monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, rue de la Verrerie, n° 16.

Il défit le cachet, et lut :

«Mon bien-aimé, hélas! mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l’Homme-Armé, n° 7. Dans huit jours nous serons en Angleterre. COSETTE. 4 juin.»

Telle était l’innocence de ces amours que Marius ne connaissait même pas l’écriture de Cosette.

Ce qui s’était passé était simple. Palmyre avait tout fait. Après la soirée du 3 juin, elle avait eu une double pensée, déjouer les projets de son père et des bandits sur la maison de la rue Plumet, et séparer Thomas de Cosette. Elle avait changé de guenilles avec le premier jeune drôle venu qui avait trouvé amusant de s’habiller en femme pendant que Palmyre se déguisait en homme. C’était elle qui au Champ-de-Mars avait donné à Jean Tréjean l’avertissement expressif : déménagez. Jean Tréjean était rentré en effet et avait dit à Cosette : nous partons ce soir et nous allons rue de l’Homme-Armé avec Toussaint. La semaine prochaine nous serons à Londres. Cosette, atterrée de ce coup inattendu, avait écrit en hâte deux lignes à Marius. Mais comment faire mettre la lettre à la poste? Elle ne sortait pas seule, et Toussaint, étonnée d’une telle commission, eût à coup sûr montré la lettre à M. Fauchelevent. Dans cette anxiété, Cosette avait aperçu à travers la grille Palmyre en habits d’homme qui rôdait maintenant sans cesse autour du jardin. Cosette avait appelé «ce jeune ouvrier» et lui avait remis cinq francs et la lettre en lui disant : jetez cette lettre tout de suite à la poste. Palmyre avait mis la lettre dans sa poche. Le lendemain 5 juin, elle était allée chez Courfeyrac

demander Marius, non pour lui remettre la lettre, mais, chose que toute femme jalouse et aimante comprendra, «pour voir». Là elle avait attendu Marius ou au moins Courfeyrac, – toujours pour voir. – Au moment où Courfeyrac lui avait dit : nous allons aux barricades, une idée lui avait traversé l’esprit. Se jeter dans cette mort-là comme elle se serait jetée dans toute autre, et y entraîner Thomas. Elle avait suivi Courfeyrac, s’était assurée de l’endroit où l’on construisait la barricade, et bien sûre, puisque Marius n’avait reçu aucun avis et qu’elle avait intercepté la lettre, qu’il serait à la nuit tombante au rendez-vous de tous les soirs, elle était allée rue Plumet, y avait attendu Thomas, et lui avait fait, au nom de ses amis, cet appel qui devait, pensait-elle, l’amener à la barricade. Elle comptait sur le désespoir de Marius quand il ne trouverait pas Cosette, elle ne se trompait pas. Elle était retournée de son côté rue de la Chanvrière. On vient de voir ce qu’elle y avait fait. Elle était morte avec cette joie funèbre des cœurs jaloux qui entraînent l’être aimé dans leur mort, et qui disent : personne ne l’aura!

Marius couvrit de baisers la lettre de Cosette. Elle l’aimait donc! Il eut un instant l’idée qu’il ne devait plus mourir. Puis il se dit : elle part. Son père l’emmène en Angleterre et mon grand-père se refuse au mariage. Rien n’est changé dans la fatalité. Alors il songea qu’il lui restait deux devoirs à accomplir : informer Cosette de sa mort et lui envoyer un suprême adieu, et sauver de la catastrophe imminente qui se préparait ce pauvre enfant qui portait le nom de Thénardier.

Il avait un portefeuille; le même qui avait contenu le cahier où il avait écrit tant de pensées d’amour pour

Cosette. Il en arracha une feuille et écrivit au crayon ces quelques lignes :

«Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé; je suis sans fortune, et toi aussi. J'ai couru chez toi, je ne t'ai plus trouvée, tu sais la parole que je t'avais donnée, je la tiens. Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi, et te sourira.»

N'ayant rien pour cacheter cette lettre, il se borna à plier le papier en quatre et y mit cette adresse : A mademoiselle Cosette Fauchelevant, chez M. Fauchelevant, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

Puis il appela Chavroche. Le gamin, à la voix de Marius, accourut avec sa mine joyeuse et dévouée.

– Veux-tu faire quelque chose pour moi?

– Tout, dit Chavroche. Dieu du bon Dieu! sans vous, vrai, j'étais flambé.

– Tu vois bien cette lettre?

– Oui.

– Prends-la. Sors de la barricade sur-le-champ. (Chavroche, inquiet, commença à se gratter l'oreille.) Et demain matin tu la remettras à son adresse, chez M. Fauchelevant, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

L'enfant devint triste et répondit :

– Ah bien mais! pendant ce temps-là, on prendra la barricade, et je n'y serai pas.

– La barricade ne sera plus attaquée qu'au point du jour selon toute apparence et ne sera pas prise avant demain midi.

Le nouveau répit que les assaillants laissaient à la barricade se prolongeait en effet. C'était une de ces

intermittences fréquentes dans les combats nocturnes qui sont toujours suivies d'un redoublement d'acharnement.

– Eh bien, fit Chavroche, si j'allais porter votre lettre demain matin?

– Il sera trop tard. La barricade sera probablement bloquée, toutes les rues seront gardées, et tu ne pourras sortir. Va tout de suite.

Chavroche ne trouva rien à répliquer, il restait là, indécis, et se grattant l'oreille tristement. Tout à coup, avec un de ces mouvements d'oiseau qu'il avait, il prit la lettre.

– C'est bon, dit-il.

Et il partit en courant par la ruelle Mondétour.

Chavroche avait eu une idée qui l'avait déterminé, mais qu'il n'avait pas dite, de peur que Marius n'y fit quelque objection. Cette idée, la voici :

– Il n'est pas onze heures du soir, la rue de l'Homme-Armé n'est pas loin, je vais porter la lettre tout de suite, et je serai revenu à temps.

[En marge sur la même page, de l'écriture de l'exil :

« 14 février (1848)

(Ici le pair de France s'est interrompu, et le proscrit

[nouvelle page]

a continué :)

30 décembre 1860

Guernesey »]

(ceci a été écrit le 21 février 1848) [*écriture de l'exil*]

Qu'est-ce que les commotions [*variantes sans choix : « émotions/agitations »*] d'une ville auprès des émeutes de l'âme? Jean Tréjean en ce moment là même était en proie à un soulèvement terrible. Tous les abîmes s'étaient ouverts en lui. Lui aussi frissonnait, comme Paris, au seuil d'une révolution sinistre et obscure. Sa destinée et sa conscience s'étaient brusquement couvertes d'ombre. De lui aussi, comme de Paris, on pouvait dire : les deux principes sont en présence. Qui l'emportera?

Voici ce qui s'était passé : (à voir si ce n'est pas répété ailleurs

(Il y a, je crois, quelque part la redingotte de Marius. Marius n'a qu'un habit. Vérifier.) [*écriture de l'exil*]